

ÉMILE BERGERAT

SOUVENIRS
D'UN
ENFANT DE PARIS

DEUXIÈME VOLUME

— LA PHASE CRITIQUE DE LA CRITIQUE —

1872-1880

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FAS
11, RUE DI

a Henri Vonoven
cordialement
Emile Bergerat

SOUVENIRS

D'UN

ENFANT DE PARIS

DEUXIÈME VOLUME

ŒUVRES D'ÉMILE BERGERAT

POÉSIE

Poèmes de la Guerre de 1870-71 (*Les Cuirassiers de Reichshoffen ; Le Maître d'école*, etc.).
La Lyre comique.
La Lyre brisée.
Ballade et Sonnets (Eug. Fasquelle, éditeur).

THÉATRE

Théâtre complet ; 6 volumes :
I. — *Une Amie, Père et Mari, Ange Bosani, Séparés de corps, Le Nom.*
II. — *Herminie, Flore de Frileuse, Enguerrande.*
III. — *La Nuit Bergamasque, Myrane, Le Premier Baiser, Le Capitaine Fracasse.*
IV. — *Manon Roland, Plus que Reine.*
V. — *La Pompadour, Le Capitaine Blomet.*
VI. — *La Fontaine de Jouvence, Petite Mère, Le Combat de Cerfs.*
Théâtre en vers : *Enguerrande, La Nuit Bergamasque, Le Capitaine Fracasse* (Eug. Fasquelle, éditeur).
Le Capitaine Fracasse, comédie héroïque en 5 actes et un prologue, en vers (Eug. Fasquelle, éditeur).

ROMANS ET CONTES

Le Faublas malgré lui.
Le Petit Moreau.
Le Viol.
Le Chèque ou **Éliane.**
La Vierge.
Le Cruel Vatenguerre (Première partie).
Bébé et **Cie**, contes.
Contes de Caliban (Eug. Fasquelle, éditeur).

DIVERS. — CRITIQUE. — VOYAGES

Théophile Gautier, Entretiens. Préface d'Edmond de Goncourt (Eug. Fasquelle, éditeur).
Paul Baudry à l'Opéra.
La Chasse au mouflon.
L'Amour en République.
Vie et Aventures de Caliban.
Mes Moulins.
Le livre de Caliban. Préface d'Alexandre Dumas.
Figarismes de Caliban.
Le Rire de Caliban. Préface d'Alphonse Daudet (Eug. Fasquelle, éditeur).
Chroniques de l'Homme masqué. Préface de Jules Vallès.
Les Soirées de Calibangrève.
Souvenirs d'un Enfant de Paris, 1er volume. *Les Années de Bohème* (Eug. Fasquelle, éditeur).
Souvenirs d'un Enfant de Paris, 2e volume. *La Phase critique de la Critique* (Eug. Fasquelle, éditeur).

ÉMILE BERGERAT

SOUVENIRS
D'UN
ENFANT DE PARIS

DEUXIÈME VOLUME

— LA PHASE CRITIQUE DE LA CRITIQUE —

1872-1880

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1912

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande

5 exemplaires numérotés sur papier du Japon

SOUVENIRS D'UN ENFANT DE PARIS

LES COMPAGNONS D'ARMES

I

L'EMMÉNAGEMENT

Par un phénomène d'idiosyncrase, dont je ne me vante ni ne m'excuse, je n'ai jamais eu peur de Paris. Il est vrai que j'y suis né. On ne craint pas sa mère. Si j'avais à déterminer par une comparaison le sentiment que m'a toujours inspiré ma ville natale j'en prendrais l'image à la paix du marmot porté dans la bataille sur le dos de la cantinière et qui s'y amuse.

La crainte de Paris est un signe de provincialisme. Pourquoi y venez-vous vivre si vous n'avez pas les poumons de cette atmosphère ? Restez à Marseille ou à Lille, la fortune y passe comme ailleurs. Il faut ici le tempérament ethnique et le brouillard de la Seine est périlleux pour ceux qui ne sont pas pétris de la bonne boue lutécienne.

A tort ou à raison, je n'ai jamais compris la portée philosophique de ces apostrophes lyriques dont les Rubempré foudroient, au soleil couchant, du haut des Père-Lachaise, la malheureuse Babylone moderne. C'est comme si les bergers de la montagne invectivaient les hauts fourneaux de la ville manufacturière. Les Romantiques ont tous coupé dans ce pont de la jérémiade de remparts et les naturalistes de même. Mais le naturalisme n'était que le pæan de la province.

Lorsque les Juifs, dit la Bible, arrivèrent devant Chanaan, ils devinrent comme fous à la vue des raisins monstrueux de la Terre Promise. Un ânier qui rentrait à Sidon avec une charge d'olives se mit à rire de leur exaltation. — Prodigieuses, dites-vous, les baies de nos pampres ? Mais il y en a tant ici que nous les laissons perdre et ce sont nos oiseaux et nos pauvres qui les mangent !

D'ailleurs Paris contient encore beaucoup plus d'autochtones qu'on ne l'imagine — le recensement en cours peut en fixer le nombre — sinon ataviques, du moins assimilés depuis longtemps et fondus dans la race. Tout se charge de cette fusion, le climat y aide aux lois, les lois aux mœurs, et c'est ici que triomphe cette théorie des milieux que Darwin n'a fait qu'emprunter à la nature même.

Avez-vous observé qu'il n'en va pas ainsi dans les autres « babylones », car enfin il y a d'autres babylones que la nôtre à foudroyer des Père-Lachaise. A Londres, un transplanté ne devient jamais un Londonien, ni à Berlin un Berlinois, et si, dans sa grande cuve d'immigration, New York mêle tous les types de la famille humaine, elle en fait des Américains,

mais non des New Yorkais. A Paris, les plantes exotiques reprennent racine et rendent floraison : un Henri Heine y devient aussi parisien que Voltaire. On n'exile pas à Paris, et pour cause.

Paris qui n'est à personne est par cela même à tout le monde. Il ne reste qu'à le prendre. Or pour le prendre il n'est que deux moyens, pas d'autres, le travail et la gaîté — tous ses aborigènes le savent, tous ses naturalisés le disent — et le reste est blague et temps perdu. S'il y a babylone, c'est babylone de labeur, avec cette dominante que la besogne y chante, que la tâche y rit et que l'effort ne s'en fait pas accroire. Dans cet Etna la bonne humeur signe le livret des Cyclopes.

Aujourd'hui encore, au bout de cinquante années d'exercice, ma foi là-dessus reste entière. Paris est aux laborieux allègres, il n'est qu'à eux, et, tant que la Seine reflétera entre ses ponts Notre-Dame, le Palais de Justice et l'Arc, rien ne sera changé à la loi ethnique et climatérique qui leur assure le pain d'épeautre, le vin de coteaux, et des fleurs pour leurs amours.

Jusqu'à la mort de Théophile Gautier — 23 octobre 1872 – nous occupions, ma chère femme et moi, le second étage de la maison de la rue de Longchamp, c'est-à-dire l'atelier-bibliothèque qu'il y avait fait aménager. Cette cohabitation avait été la condition fondamentale du mariage, le pauvre père ne se résignant nullement à se séparer de sa fille selon des usages « occidentaux » que ne ratifie pas la nature.

Cet atelier, il nous l'avait d'ailleurs meublé, d'abord d'un lit en riche pitchpin, à montants de bambou, et d'une armoire à glace de même style second Empire

qu'il était allé chercher lui-même au faubourg Saint-Antoine, et, pour le reste, la jeune épousée y avait transporté ses effets et bibelots de jeune fille. Et c'était tout, mais en fallait-il davantage ? Le palais était en nous.

Le soir des obsèques nous n'y voulûmes pas rentrer. Hélas, il n'était que trop rompu le pacte de la cohabitation. Les sœurs du poète s'étaient elles-mêmes sauvées à Montrouge, où elles possédaient une maison héréditaire, elles y avaient emporté les chats, lares du logis; la tente vide claquait des toiles au vent d'automne.

Nous trouvâmes d'abord asile à Villiers-sur-Marne, où la mère des deux filles du maître s'était retirée, depuis longtemps, en un petit pavillon, construit d'ailleurs par Charles Garnier ; elle s'y adonnait à la sériciculture. Tous les murs étaient revêtus de casiers à vers à soie, qui y opéraient leur lente métamorphose. Comme le jardin d'alentour abondait en mûriers, Ernesta Grisi était parvenue à tirer un petit revenu de cet élevage. Au demeurant, elle avait des poules, des lapins, des pigeons, et elle terminait en fermière une vie commencée sous le lustre du Théâtre-Italien à la grande époque de Rubini et Lablache.

Cette bonne et naïve créature avait été douée d'un contralto extraordinaire. Je la décidais de temps en temps à chanter pour nous, à chambre close, et je me demande encore comment de toute cette famille célèbre des Grisi, elle fut la seule qui n'attela point la fortune ? Je l'avais conquise à mes amours par ma ressemblance, disait-elle, avec Mario, son noble cousin, duc de Candia, et l'époux morganatique de Julia Grisi. Lorsque pour me taquiner Théophile

Gautier me criait si drôlement : « Fais-toi ténor... Pourquoi ne te fais-tu pas ténor ? » Ernesta Grisi l'appuyait maternellement. « Soyez ténor, Émile ! » Mais je la regardais, la petite fermière, et j'entendais les vers à soie tisser sa maisonnette solitaire.

Ce fut Catulle Mendès qui nous dénicha, rue de Trévise, un appartement à peu près, comme on dit, dans nos moyens, en langue de locataire. Oh ! l'incroyable appartement ! Il se composait d'abord d'un escalier intérieur, tournant comme ceux des restaurants, et dont le tire-bouchon concluait la cage du grand escalier de l'habitacle. Ce « piranèse » nous était propre et le concierge lui-même n'y avait accès qu'en tirant la sonnette. Il menait à trois chambres sans portes, en enfilade, et de plafond si basses qu'un huissier malappris y eût salué tout seul automatiquement, faute d'y pouvoir garder son chapeau sur la tête. Ces trois chambres n'étaient séparées du couloir de service, où s'ouvraient les logis des domestiques de l'immeuble, que par une cloison planchéiée au travers de laquelle sonnaient les moindres bruits de corridor. Pour la cuisine, elle était dans le « piranèse ».

— Vous serez là comme des anges, nous avait dit Catulle, au centre de la ville, et le petit escalier est à lui seul une merveille !

— Nous en ferons notre salon ! m'écriai-je, emballé par son enthousiasme.

Et nous allâmes chercher notre mobilier à Neuilly. Il n'y fallut qu'un seul voyage et une voiture à bras, louée à un auverpin du quartier. Mais si le lit, démonté, passait dans le « piranèse », l'armoire à glace n'y passait point. Il résistait, ou c'était elle ; mais

l'un ou l'autre. Sous les traits toujours souriants d'Armand Silvestre, la Providence vint à notre aide. — Démembrons l'armoire à glace ! Les trois cents Grecs de Léonidas n'allaient que un par un dans le défilé des Thermopyles ! — L'exemple était en effet décisif. Mais quand elle fut démembrée, la belle armoire, il fallut encore la découronner de sa corniche, elle ne se logeait pas sous le plafond. Le casque de Léonidas dépassait la voûte des Thermopyles.

L'appoint de l'ameublement fut fait par le buffet-toilette où Alexandre Grand, pendant le siège, empilait les biscottes de pain grillé, et enfin par cette table à rallonges, sans rallonges, qui avait été tant d'années la table ronde de la bohème ternoise. Quant aux chaises...

— Est-ce que vous n'avez pas de chaises, fit Catulle ?

— Nous en avions à Neuilly, rougîmes-nous, mais elles n'étaient pas à nous, on nous les prêtait, nous les avons laissées à l'héritage.

Les deux poètes s'accordèrent pour qualifier de sublime le trait de probité courante.

— Attendez-moi là, ordonna Silvestre.

— Où vas-tu ?

— Là où l'on prime la vertu !

Une demi-heure après, un commissionnaire nous plantait sur les quatre pieds trois superbes chaises Louis XIII, ou dignes de l'être, et nous remettait une carte ainsi libellée : — De la part de M. de Montyon, de l'Académie Française.

Et le mois suivant Armand nous en envoya trois autres. Il dirigeait alors un journal de théâtre nommé « L'Orchestre » où les réclames étaient payées en

marchandises et il y tenait dans ses rets un généreux ébéniste.

Il est certain que les choses les plus identiques changent d'aspect selon le cadre où elles se manifestent. Nul plus que moi, certes, n'était rompu aux péripéties de cette vie de bohème, où chaque nouveau soleil apporte son problème de subsistance. J'étais déjà de ceux dont on ne vient pas aisément à bout, et, très jeune athlète encore, huilé pour tous les combats. Mais cette fois, devant cette mise en ménage, qu'un couple d'ouvriers eût trouvée misérable, ma responsabilité m'apparut tout à fait grave. Je n'étais plus seul en face des dieux. Il y avait là, et pour toujours, une jeune femme de grande race, élevée sinon dans l'abondance, du moins dans le bien-être, adorée par un père illustre, habituée depuis l'enfance à jouir des bénéfices de sa filiation, entourée des hommages de l'élite, et dont tout le bonheur reposait à présent sur la foi qu'elle avait eue en ma tendresse. Qu'allait-elle devenir, au bras d'un apprenti de lettres, peu disposé aux compromis, mal fait pour le commerce de son art, et sans autre outil de labeur que la plume des gueux d'esprit ?

Je la compris, alors, la parole du sage. Mais, ténor? ne l'est pas qui veut, et, de Mario, je n'avais que la tête, si je l'avais !

Nos amis partis à leurs affaires, nous procédâmes à notre installation. Elle ne fut pas longue. Ma fière et vaillante compagne n'avait pris chez son père que ses effets personnels et son linge. Elle ne voulut rien devoir à Zoé langue de Cò, qu'elle détestait et qui était la cause des dissentiments de la famille. Le petit trousseau fut réintégré dans l'armoire, et, le

soir étant venu, nous pensâmes à tendre le lit, ou si vous voulez, à le draper. Rien n'eût été plus simple, et j'excellais à cette besogne, si nous avions eu des toiles nécessaires. L'usage en France en appelle deux, l'une sur le matelas, l'autre sous la couverture. Mais il en avait été pour les draps comme pour les chaises, on les avait laissés à l'héritage. Je finis toutefois par trouver ce qu'il fallait dans mes hardes de garçon, soit un drap élimé, usé, rapiécé, de lit de fer, et la moitié d'un autre en pire état encore, où j'avais taillé des serviettes. Mais ce drap et demi était à nous, bien à nous, il ne devait rien à personne. Le visage d'Estelle rayonnait, et je vis à cette joie que mes craintes étaient chimériques, que je n'avais plus qu'à engager le combat et que le bon Dieu m'avait donné l'amie éternelle, celle dont le cœur est sûr. Le lendemain, comme des chrysalides de Villiers s'envolait un papillon, l'homme était sorti du bohème.

II

DEUX MOIS DE FÉRULE

L'*Événement*, qui venait d'être fondé six mois auparavant pour embêter le *Figaro*, avait alors ses bureaux dans le magasin même qu'occupe aujourd'hui la librairie Flammarion, boulevard des Italiens, au coin du passage de l'Opéra. Ils étaient de plain-pied avec l'asphalte du trottoir et l'on y entrait en poussant la porte.

Le bâilleur de fonds, d'ailleurs unique, du journal, était cet Auguste Dumont dont le souvenir s'est enfoncé dans la petite nuit des feux de paille et qui d'ailleurs ne dut sa notoriété que sept ou huit ans plus tard à l'épithète homérique de : Dumont-le-pornographe dont Aurélien Scholl l'étiqueta à la suite d'un procès fait par le parquet au *Gil Blas* pour quelques contes licencieux qu'il y avait laissé publier sans les lire ou sans les comprendre.

Pour le moment, en 1872, Auguste Dumont n'avait qu'une idée en tête, mais de jour ou de nuit, à l'éveil

comme en rêve, celle de se venger de Villemessant et de tomber son *Figaro*, dont il avait été longtemps l'administrateur. Je ne sais plus de quel grief était né leur querelle. Peut-être la création de la *Lanterne* de Rochefort, et surtout l'immense réussite du pamphlet n'y avaient-elles point été étrangères. Auguste Dumont en était l'éditeur. Toujours est-il que les deux associés s'étaient déclaré une guerre sans merci, que l'un soutenait de son esprit et l'autre de ses deniers, au grand régal de ce mail de province qu'était le boulevard.

Il y a toujours à Paris, et partout ailleurs, des malins pour profiter de telles discordes. L'axiome de Louis le Onzième : diviser pour régner, est l'un des principes infaillibles de l'arrivisme. Entre ceux qui, de la théorie faisaient passer la maxime à la pratique, nul ne damait le pion à un journaliste de Boulogne-sur-Mer, arrivé tout botté de sa ville et qui, en quatre tours sous nos « Quinconces », avait enlevé et mis dans sa poche toutes les clefs de la fortune. Il reste encore nombre de gens pour se souvenir de l'aventurier prodigieux de lettres qui, après s'être hissé à la force du poignet jusqu'à la chaise d'ivoire sénatoriale et s'être fait construire dans le Var un château princier dont il ne paya jamais une brique, est mort courtier d'affaires, il y a quelques années. La société moderne s'ouvre encore, paraît-il, à ces types de roman dont le dix-huitième siècle avait épuisé la race et le génie. Edmond Magnier en fut la preuve. Le Sage n'a rien prêté à son *Gil Blas* dont le journaliste boulonnais n'ait été capable ou coupable.

Il avait d'abord, flattant sa rancune, persuadé à

Auguste Dumont que le seul moyen de turlupiner Villemessant était de lui créer une concurrence sur la place, soit un autre « Figaro », rédigé par les écrivains mêmes qui avaient établi le succès de la feuille, et de reprendre à l'ennemi ce titre de l'*Événement* sous lequel ils avaient fait leurs premières armes. Il se chargeait de les rallier, quoiqu'il n'en connût aucun à cette époque et ne les eût peut-être jamais vus. Quant à la ligne politique de l'organe, il n'y en avait qu'une, pas d'autre, à adopter — la bonne.

— Quelle est-elle, avait nasillé le père Dumont, qui vocalisait de l'olfact.

Et Magnier, d'un grand geste statuaire, comme s'il s'était enveloppé du drapeau de la patrie, s'était écrié :

— Celle du Libérateur du Territoire !

La popularité de M. Thiers — pourquoi dit-on « Monsieur » Thiers comme « Monsieur » Scribe ? — était sans rivale dans la bourgeoisie parisienne, et nul n'était plus bourgeois que le nasophone. La promesse du patronage officieux du Président de la République décida de la fondation ou plutôt de la résurrection de l'*Événement*. Cette promesse, comment Magnier l'eut-il, c'est ce qu'on n'a jamais su puisqu'il n'était encore rien à Paris, n'y représentait absolument rien et n'avait peut-être pas de quoi payer son déjeuner au Duval. Mais il l'eut, vous dis-je, et il aurait eu, s'il l'avait fallu, celle de feu Guizot, de Philippe-Auguste ou de Téglatphalasar. Le lendemain il était directeur de journal et personnage considérable de la Ville lumière.

Un après-midi où j'étais allé « faire du bois à la forêt' », je rencontrai Charles Monselet devant les

bureaux de l'*Événement*. Il venait d'y porter de la copie et, debout sur le seuil, il en contemplait le salaire sous ses lunettes stupéfaites. — Tu vois, on paie, me dit-il, cette fois c'est vraiment la République !

Au bout de quelques pas, il reprit :

— Tu devrais voir ce Magnier, c'est le moment, il cherche des plumes. — Qui a-t-il déjà ? — Moi d'abord Scholl, Alphonse Daudet et Claretie. Ce n'est pas de la mauvaise société, hein ? Entre donc, il est dans l'antre.

Ce n'était pas un antre, c'était une salle d'armes. Trois ou quatre rédacteurs, masqués, plastronnés et gantés s'escrimaient bruyamment dans la largeur de la salle, se boutonnaient et battaient la planche ; d'autres, assis sur les bords de tables attendaient leur tour d'assaut et je pensais m'être trompé de porte lorsqu'un des ferrailleurs, soulevant son masque me demanda qui je cherchais.

— Je suis le secrétaire de la réaction, à votre service.

Je n'ai jamais vu homme ressembler au Dante, ou si l'on veut, à son image traditionnelle, comme cet aimable Camille Farcy dont je faisais ainsi la connaissance dans les éclairs des quartes et des contres de quarte. Il avait été lieutenant de Garibaldi en 1870, dans les Vosges, et je le retrouvai plus tard à la *France*.

— Magnier ? reprit-il, c'est lui que vous désirez voir ? Là, derrière le comptoir. — Et au vent du fleuret il m'indiqua le fond de la salle divisée en effet en deux parties par un grillage de caisse dont le guichet ouvrait une gueule bénévole.

Monselet ne m'avait pas trompé. Magnier cherchait des plumes et la chance voulait qu'il eût besoin d'un critique dramatique. Il l'exigeait sévère, car on les veut toujours sévères pour commencer : — Il faut nettoyer le théâtre, me déclara-t-il magnifiquement, chasser les vendeurs du temple, reconquérir la vieille suprématie !.. — Oui, oui, place aux jeunes ! lançai-je avec exaltation. — C'est çà !... Vous me plaisez beaucoup. J'oubliais, c'est dix louis par mois. Nous n'en resterons pas là, soyez en sûr, il y a de l'argent ici, vous pouvez le dire et le répandre. A demain, mon cher collaborateur.

Je rejoignis Monselet, qui m'attendait, sur le boulevard. — Eh bien ? — C'est fait, j'ai la férule, merci. Mais un renseignement ? Tu es de la boîte, tu dois savoir ? Pourquoi ce cliquetis de flamberges et de colichemardes dans l'antichambre rédactive du monument et à quoi tendent ces scoroncocolos casqués de filigrane auxquels Dante Alighieri semble enseigner les bottes secrètes de l'enfer ?

— D'où sors-tu, si tu l'ignores ? — Parle, Charles ? — Eh bien ! c'est pour tuer Cassagnac.

Le besoin de tuer Cassagnac ne s'imposait point à ma pensée, je l'avoue, d'abord parce que c'était un confrère de fort grand talent, et ensuite parce que, à la Grenouillère, dans les quelques rapports natatoires que j'avais eus avec le polémiste redouté, il m'avait toujours paru tempérer son bonapartisme d'une aménité souriante où se signait l'homme d'esprit. Il n'était pas de Parisien du reste, même parmi ses adversaires, qui ne rendît hommage à la crânerie de sa fidélité politique et n'admirât la vertu à la française de ce grand diable de bretteur qui, seul,

montait encore la garde autour des ruines des Tuileries incendiées et croulant dans l'histoire.

— Tiens, regarde, me dit Monselet, le voici qui vient, comme tous les soirs du reste, regarder où en sont ses tueurs et s'ils ont fait des progrès depuis la veille dans l'art de Gatechair et du jugement de Dieu.

Paul de Cassagnac s'avançait en effet de ce pas traînant et balancé de créole qu'il avait, sanglé comme un demi-solde, et la canne à la main. Il s'arrêta devant la baie vitrée de l'*Événement*, observa un instant le jeu d'épée des escrimeurs et, haussant les épaules, poursuivit son chemin. Ils n'étaient pas encore de force à l'inquiéter.

A la fin cependant cette répétition l'agaça et il voulut passer à la représentation de la pièce. Un abattage formidable du pauvre Edmond Magnier parut un soir dans le *Pays* et comme la grêle crépite aux vitres, s'abattit sur l'*Événement*. Camille Farcy était entré chez son directeur l'article développé au poing. Cette fois ça y était, on tuait Cassagnac, n'est-ce pas ? — Parbleu, tuez-le vous-même, si ça vous amuse, avait été la réponse, je vous passe procuration. — Mais le d'Artagnan du bonapartisme refusa toute substitution, c'était la tête du chef qu'il voulait, non d'autre et par une coïncidence déplorable il se trouvait que notre directeur venait d'être appelé précipitamment à Boulogne par une affaire de famille.

Le lendemain le Dante nous fit signer à tous une lettre collective de démission, corroborée par la retraite d'Auguste Dumont et l'*Événement* restait à Magnier seul. Il continua du reste à paraître. J'y avais tenu deux mois la férule. Villemessant faillit en mourir de rire.

III

SOUVENIRS SUR « L'ARLÉSIENNE »

On pourrait poser en axiome — presque en loi — que l'œuvre d'art, « reconduite » à son origine, a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour une de survivre à toutes celles qui, rivales et contemporaines, lui ont été préférées. La méprise est constante dans tous les arts, en tous les temps, sinon chez les Grecs peut-être dont les arrêts d'esthétique restent encore imprescriptibles, mais, nulle part ailleurs que dans cette prodigieuse Athènes, l'accord ne s'est établi sur les choses du Beau entre le goût militant et le goût au repos, si l'on me permet de les définir ainsi. J'incline à penser que cette anomalie, humiliante et douloureuse, est la condition vitale de l'Art même et que la société la plus bénévole, par cela même qu'elle est une société, et sans plus, ne rejoindra jamais la nature qui pousse le génie où elle veut, quand elle veut, et n'en allume qu'à son caprice la flamme individualiste.

Quand on raconte aujourd'hui aux « jeunesses » que *l'Arlésienne*, cette *Arlésienne* dont le titre seul sur l'affiche comble les salles, a été, au Vaudeville, en 1872, l'un des fours mémorables de notre histoire théâtrale, on passe à leurs yeux pour un ramoneur de paradoxes, vulgo : fumiste, en langue asphaltique. Et pourtant il n'en fut pas autrement, tous les survivants de cette première vous diront ce désastre. De *l'Arlésienne*, poème et musique, tout sombra, Alphonse Daudet ne s'en tira pas plus net que Georges Bizet, et pourtant, dites, ceux-là étaient des maîtres !

A cette époque, si Alphonse Daudet n'était pas encore illustre, il était déjà célèbre. *Tartarin de Tarascon*, publié, si je ne me trompe, en variété, par *le Figaro*, avait agrandi et mis en pleine lumière le nom de l'auteur de *les Prunes*, triolets fameux que Coquelin débitait dans toutes les soirées littéraires. On s'arrachait chez les libraires les aventures prodigieuses du *Petit Don Quichotte provençal*, comme l'avait appelé la critique et qui était le premier éclat de rire français qu'on entendit en Europe depuis la mortelle guerre et le sinistre siège. Alphonse Daudet avait écrit *l'Arlésienne* pour se réconcilier avec les gens de Provence, ses compatriotes, qu'il adorait d'ailleurs, et à qui la blague du tueur de lions tarasconnais avait semblé trop forte en galéjade tout de même. Elle l'avait à demi fâché avec les félibres et presque tout à fait avec Paul Arène qui avait le Midi intransigeant et farouche. Je puis certifier *de visu* que *l'Arlésienne* même n'apaisa pas la rancune ethnologique du poète de *Jean des Figues* contre son compagnon des premières années et qu'il

l'eut, saignante au cœur jusqu'à sa mort. C'était cependant un homme d'infiniment d'esprit que Paul Arène, mais il était de Sisteron.

Ils me font rire ceux qui disent que la France est unifiée depuis Louis XI et que le provincialisme s'est effacé de nos mœurs avec les délimitations féodales des duchés, des comtats et des royaumes. Écoutez et regardez; sous le réseau politique et administratif des départements les vieilles enclaves de races transparaissent comme à l'encre sympathique, et, cent ans après la Révolution, l'usage prévaut toujours entre ces « unifiés » de se distinguer les uns des autres par les noms d'origine, Bretons, Normands, Bourguignons, Basques, Provençaux, hier, hélas, Alsaciens, aujourd'hui Champenois et de s'en envoyer, même les jours de vote, l'injure à la tête. La décentralisation? Mais elle est faite.

De Georges Bizet, rien à vous conter, je ne l'ai jamais vu, même à cette première de *l'Arlésienne*. Peut-être s'était-il enfui devant les Euménides de la déveine qui l'ont poursuivi jusqu'à la fin, stupides et sans pitié. Il avait alors trente-trois ans. Il était tenu et reconnu par tous les musiciens pour le plus doué d'entre eux, celui qui devait reprendre à Charles Gounod le sceptre de l'École française. Trois ans après il s'en allait, terrassé par l'insuccès de *Carmen*, oui de *Carmen*, la même *Carmen* qui, aujourd'hui, dispuste à *Faust* la préséance lyrique sur toutes les scènes des cinq parties du monde! Et il en sera toujours ainsi jusqu'au jour du jugement, sans appel, celui-là, qui sera le dernier, et le bon.

Eh bien! pour Georges Bizet, ce n'est pas fini. La gloire posthume le boude encore. Ayant à recourir

au Larousse pour la date de la mort du compositeur, que je ne savais pas exactement, cette joie m'a été donnée de constater que sa biographie et l'étude de son œuvre s'y développent sur dix lignes, pas davantage (premier supplément, page 378) et qu'il n'a rien été ajouté, dans le supplément deuxième, à ce document dérisoire. Messieurs, les Euménides continuent, et il le faut, vous dis-je.

Alphonse Daudet a écrit lui-même qu'il avait fourni à Georges Bizet les motifs musicaux de leur drame lyrique. Ce sont, pour la plupart, des noëls de ce Nicolas Saboly, patriarche des félibres, et qui, dès le dix-septième siècle, soit trois cents ans avant Roumanille, Aubanel et Frédéric Mistral, avait entrepris de revivifier le provençal des troubadours. Il y a en Venaissin deux monuments d'art régionaux dans le culte desquels tous ceux du Midi s'unissent et communient, « la Vénus d'Arles » et « la Marche des Rois » de Saboly. Que de fois, avant même que Georges Bizet l'harmonisât pour le théâtre n'ai-je pas entendu ce noel populaire chanté en duo par Daudet et Arène, et à tue-tête, non seulement dans les réunions de poètes et après les dîners de rédaction, mais encore la nuit, dans la sonorité des rues désertes, autour des Halles endormies ! C'était comme *la Marseillaise* du pays, elle les montait à un degré d'exaltation inaccessible aux Parisiens et autres gens du Nord, dont j'avais la honte d'être, sans toutefois en rougir.

Quand on en avait égrené les couplets au clair de lune, on s'attaquait à la ronde des *Filles d'Avignon*, sur l'air de laquelle Paul Arène adapta plus tard sa chanson de route : « Une, deux, le Midi bouge, tout est rouge », où s'électrisaient les recrues de Gambetta

aux dernières levées d'armes de la résistance. Qui lui eût dit alors, au pauvre Jean des Figues, que, Tyrtée de la Provence, sa « gueuse parfumée », il en conduirait les fils sur sa lyre à la bataille au rythme de cette ronde joviale sur lequel nous nous reconduisions les uns les autres? Les filles d'Avignon — sont comme le melon — il en faut trente — pour en avoir un bon. « Une, deux, fais-toi le teindre en bleu, carogne, fais-toi le teindre en bleu! »

Moins inconsolable que Georges Bizet de l'insuccès de *l'Arlésienne*, Alphonse Daudet n'en admettait que la cruauté et ne se cachait pas de croire à la revanche. Elle lui fut donnée quelques années plus tard par Porel, à l'Odéon. Mais, au Vaudeville, dès lors il avait un zélateur fidèle, pour qui « le four ne prouvait rien », et qui défendait l'œuvre *unguibus et rostro* contre le public, la critique et la recette, les trois têtes du Cerbère. Où sont-ils, les directeurs-nés, providentiels, fabuleux, pour qui les fours ne prouvent rien? Mais où est Montigny, Émile Perrin lui-même, et le Carvalho de ce temps-là?

Comment Carvalho, d'impresario musical qu'il était la veille, était-il devenu directeur d'un théâtre d'ordre littéraire et présidait-il aux destinées du Vaudeville? Voilà ce que personne n'expliquera jamais sur la terre ni dans les cieux. Toujours est-il que, les portes de Paris à peines ouvertes, il fut, d'un bond, du Caire à la Chaussée-d'Antin, où tout de suite il mit *l'Arlésienne* en répétitions. Carvalho devait tout son crédit directorial à ce flair doublé de chance qui lui avait fait découvrir en 1859 le *Faust* de Gounod au Théâtre-Lyrique; mais à la force de l'instinct et de la fortune, il ajoutait celle d'une obstination que

n'ont pas les joueurs du lustre, du moins à l'ordinaire, il ne lâchait la barque que les dents cassées, et cette vertu était d'autant plus méritoire qu'originaire de l'île Maurice, il avait toutes les langueurs et toutes les superstitions du créole. Il cherchait partout un autre *Faust* qui ne lui échut que plus tard en *Carmen* sans qu'il ait eu le temps de l'imposer lui-même au Cerbère à triple tête. Il se contenta d'une nouvelle *Mireille*, *l'Arlésienne*, et, cette fois encore, tira les marrons du feu pour un autre. Il n'y avait pas à se dissimuler que, de l'ouvrage, ce qu'il entendait le mieux c'était la musique et que le poème n'était pas de sa partie. Homme du vieux jeu sur ce point, il n'accordait que peu d'intérêt, dans les drames lyriques, à l'élément verbal, le livret, où l'art de Scribe lui semblait à peu près suffisant, et je crois bien qu'il n'a jamais rien compris au charme pénétrant du génie d'Alphonse Daudet. Il n'en a pas moins soutenu *l'Arlésienne* jusqu'à la limite extrême où l'actionnaire grimace et si Carvalho est au paradis, c'est sur la « Marche des Rois » qu'il y est entré comme les Mages à Bethléem.

Longtemps encore après, nous restâmes sous le joug de cette délicieuse partition méconnue, nous la savions tous par cœur, et lorsque dans l'escalier en tire-bouchon du logis de la rue de Trévise nous entendions une voix chaude et joyeuse entonner : « De bon matin j'ai rencontré le train ! » nous allions vite ouvrir la porte au poète qui, traînant Raoul Pugno, venait chanter *l'Arlésienne* dans le « piranèse ».

IV

ARMAND SILVESTRE

Dire de Carvalho qu'il était superstitieux, c'est ne rien dire. Il était l'auberge de toutes les crédulités connues ou à connaître, elles logeaient à pied, à cheval et en voiture dans cette cervelle ouverte aux quatre vents de la rosace. Il n'a jamais « voulu » quelque chose, même cet autre *Faust* qui le hantait et qu'il attendait de la veine, uniquement. On lui aurait juré que cet autre *Faust* était dans sa tabatière, qu'il n'en aurait même pas poussé le couvercle pour le renifler avec sa prise.

De pareil fataliste, je n'en ai pas connu, même à la fin du second Empire, où n'était boulevardier pourtant qui ne le fût des pieds à la tête, à l'exemple d'ailleurs du maître des Tuileries. Pour les intellectuels de cette époque, vouloir n'était pas seulement le verbe bête, il était le porte-guigne et catastrophard, qui attirait la foudre, et, comme en Grèce, déchaînait la fureur des dieux. La théorie de ce

Schopenhauer qui donne à la volonté la clef du système organique du monde n'avait pas quatre prosélytes même chez ceux qui se piquaient un peu de métaphysique. Mais revenons à Carvalho.

De toutes les superstitions qu'il pratiquait couramment, la croyance au mauvais œil était en lui la plus invétérée. La jettature était sa loi. Au nom seul de celui ou de celle qui passait pour doué du pouvoir diabolique de jeter des sorts, il était pris d'une angoisse insurmontable, ses mains tremblaient, ses lèvres se serraient, ses yeux hagards cherchaient la porte et la fuite. On sait que le malheureux Jacques Offenbach subissait, sans qu'on ait jamais su pourquoi du reste, cette imputation de jettatore. S'il n'y en a pas de plus lâche, aucun autre ne s'impose avec plus de force, ne s'accrédite plus vite et Naples là-dessus en laisse aux boulevards. Vous n'auriez pas trouvé — vous ne trouveriez pas encore peut-être — un membre du Tout-Paris des premières qui n'ait à sa chaîne de montre, en breloque, la petite corne de corail qui sert à détourner le fascino et remplace à cet effet le priape amulette des dames romaines.

Carvalho n'avait pas de corne de corail. En fait de talisman, il remontait carrément aux origines et ne recourait qu'à l'attribut même du dieu des jardins.

C'était une joie d'Armand Silvestre, bon poète païen, de se payer le « geste antique » du fataliste. Nous montions fumer un cigare dans son cabinet directorial du Vaudeville, vers la fin du spectacle, à l'heure des gens de théâtre, et nous mettions la conversation sur la musique.

— Eh bien ! Carvalho, avez-vous enfin votre nouveau *Faust* ?

— Ça viendra, il est en route. Je sens qu'il est en route.

— Il y faudrait d'abord un autre Gœthe peut-être?

— Absolument inutile.

— Alors un autre Gounod, insinuait Silvestre.

— Ça, oui, mais où y en a-t-il ?

— Le petit Massenet ? Il va très bien.

— Ou Saint-Saëns, disais-je.

Et après un silence, savamment combiné pour l'effet, Silvestre se frappait le front et, comme inspiré, s'écriait :

— Carvalho, j'ai votre homme.

— Qui ?

— Offenbach.

C'était foudroyant. Pâle, la lèvre tremblante, il empoignait à pleine main le simulacre, qu'il dégainait, et, ouvrant rapidement la fenêtre, il jetait le sort sur les boulevards.

Tel était le « geste antique ».

Ce fut au cours de l'une de ces visites vespérales, conclues généralement par une promenade noctambulesque, que nous l'intéressâmes à une pièce où nous avions, Armand et moi, renoué notre collaboration.

Le thème, il faut le reconnaître, en était presque impossible, du moins à cette époque, car, depuis notre *Ange Bosani*, on a porté à la scène des études dramatiques plus corsées que celle d'un mari qui trafique de sa femme.

Montigny, à qui nous l'avions d'abord présentée, en avait été interloqué. Je le vois encore dans son cottage, à Passy, nous regardant l'un après l'autre pour tâcher de deviner quel était le plus dément des

deux. « Et, cependant, disait-il, il y a dans votre ouvrage un homme de théâtre et un poète. — Tenez, avait-il fait, en désignant Silvestre, l'homme de théâtre c'est vous. » Et rien n'était plus drôle que le diagnostic de ce juge infaillible quand on connaissait l'horreur sacro-sainte du poète de *Rimes neuves et vieilles* pour les arts du dialogue. Ai-je besoin de vous dire que Montigny nous avait rendu la pièce, si ce n'est du bout des pincettes, du moins avec un haussement d'épaules qui nous fermait à jamais la carrière.

Carvalho nous témoigna le désir d'en prendre, à son tour, connaissance. Il était très curieux de ces cas pathologiques, bizarres oui, mais beaucoup moins exceptionnels qu'on ne pense ; on n'avait pas besoin de remonter à Louis XIV pour voir de très honnêtes gens exploiter leur cocuage bénévole et en tirer de bonnes rentes. Il nous demanda simplement de réduire la pièce de cinq à trois actes et d'y ajouter le personnage d'un homme « d'infiniment d'esprit » qui, sans tenir à l'action, l'expliquerait au public par des paradoxes.

— Quelque chose comme un Méry ou un Roqueplan, définissait-il, vous voyez ça d'ici ?

— Un Desgenais alors ? interrogeai-je.

— J'aimerais mieux franchement un chœur antique, avait déclaré Silvestre, avec le geste de bander lyre.

— Des vers au Vaudeville ! Malheureux, et mes actionnaires ! Non, un homme d'infiniment d'esprit, et en prose. Allez.

Je ne devais lancer que beaucoup plus tard ce mot de tripatouillage, qui a été le long cri de mon martyre

au théâtre, mais je me refusai net à celui dont le directeur nous imposait la donnée et l'*ultima ratio* de vie ou de mort.

— Qu'est-ce que ça te fait, suppliait Armand, puisque l'art dramatique est le dernier des arts. Il ne s'agit que de gagner de l'argent et tu en as besoin dans ton jeune ménage. Faisons-lui son homme d'infiniment d'esprit, et demain il nous met en répétitions, tout est là.

— Eh bien ! fais-le lui, seul et toi-même.

Le jour suivant, Silvestre m'arriva avec un petit carnet où il avait recueilli toutes les plaisanteries immémoriales que l'on tire dans les ateliers de la métaphore, d'ailleurs inexplicable, de maquereau appliquée aux proxénètes. Il se tordait à en égrener la litanie squammeuse. Il en avait inventé de nouvelles. Il en improvisait en toussant de rire. Il préludait ainsi à ces contes gaulois dònt il devait un jour renouer la tradition à Beroalde de Verville. Et le soir, dans son cabinet, Carvalho, plein d'esthétique, déclara que l'homme d'infiniment d'esprit était trouvé et qu'il n'y avait plus qu'à l'écrire. « La sauce sauvera le poisson », fut son mot définitif, emprunté aux circonstances.

Je n'avais pas — je n'ai pas encore — le mépris que professait mon cher camarade pour la littérature dramatique et je sentais bien que les blagues sur le scombre ne fournissaient pas la base d'un type ni même d'un caractère. Le propre de l'homme d'infiniment d'esprit c'est d'en avoir, au moins un peu, du vrai s'entend. A défaut de Méry et de Roqueplan qui n'étaient plus là pour nous poser le nôtre, je pensai à Aurélien Scholl qui, dans le débit des

mots, payait comptant et à bourse ouverte. J'entraînai Silvestre à Tortoni où le prince des boulevardiers tenait ses assises. Par une chance providentielle, il avait devant lui à sa table, un petit homme à tête de pierrot, qui prenait une bavaroise au chocolat. C'était Théodore de Banville. Tout de suite, comme bien on pense, nous fûmes à ses côtés, car il était notre maître à tous les deux.

Et Banville causa, et Scholl se tut.

En sortant de là nous avions notre personnage. Il n'y avait plus qu'à se souvenir. C'est pour cela que nous l'appelâmes : Bandrille.

Le temps des répétitions d'*Ange Bosani* m'a laissé le souvenir d'un travail extravagant que doublaient les péripéties d'une collaboration hyperbolique. Armand venait me prendre régulièrement chez moi, après le déjeuner, « pour que je ne me soustraie pas à mes devoirs », il s'asseyait auprès de moi dans la salle, et, le temps de me retourner, pritt, il avait disparu comme par une trappe. Où était-il ? Mystère. Seulement, à la fin de la journée, il reparaissait, les yeux brillants et me jetait à l'oreille : « Mon cher, elle est charmante, les épaules et le reste !... »

Il n'opposait, à mes reproches, que le sourire désarmant qu'il avait de bon moine au réfectoire. « Que veux-tu ! Je n'y entends goutte, à ton théâtre, et je m'y assomme. Mais je n'ai pas perdu mon temps. J'ai fait un sonnet que je te dédie.

— Sur les épaules ?

— Non, sur le reste. »

Une admiration commune pour Théophile Gautier nous avait unis, Silvestre et moi, et notre fraternité survécut longtemps à la perte de notre maître. Puis

les entraînements de la vie nous tirèrent chacun en sens inverse et, peu à peu, nous nous trouvâmes dénoués, hélas ! et tout surpris de l'être. Pourquoi faut-il qu'on s'use en amitié comme en amour ? Lorsque nous nous rencontrions dans cette mêlée absurde d'intérêts où se résume aujourd'hui toute confraternité artistique, nous nous cherchions mutuellement, dans les yeux l'un de l'autre, le cher compagnon d'autrefois. Il n'en restait de traces que le banal tutoiement professionnel et le culte fidèle d'une grande mémoire.

Il est parti à son heure, après Alphonse Daudet, Léon Cladel, Paul Arène et les autres bons vendangeurs, ouvriers de plein air, de la vigne française, ceux d'avant le phylloxera : il est entré avec eux dans Chanaan, il s'y repose, sa besogne est faite. Je n'ai pas à la juger, n'étant pas critique, et la place ici m'y manquerait. Tout au plus établirai-je que l'œuvre lyrique d'Armand Silvestre apparaît triple, ou plutôt se classe sous trois recherches. La première, par son panthéisme hellénique très décidé, l'affilie à André Chénier. Dans la deuxième, où il sacrifie à l'adoration toute plastique de la beauté féminine, il se rallie à Charles Beaudelaire. Enfin, en un troisième exercice, plus familier sinon plus naturel, de ses facultés poétiques, c'est Théodore de Banville qui le guide à la trouvaille de ces vers à chanter et pour chanter, dont les rythmes légers et doux en eux-mêmes hantent l'oreille des musiciens de mots. Dans les trois genres, il laisse des pièces admirables et des modèles.

A ces trois brins de laurier de sa couronne, Armand Silvestre voulut, un jour, greffer le pampre de

Silène. Il fit bien, puisqu'il y réussit, et les remords qu'il en affecta par la suite sont plus paradoxaux que l'aventure. Il savait mieux que personne que, en qualité de déesses, les Muses ne sont point bégueules, et que l'on rit aussi dans les bois du Pinde. Et puis la curiosité du théâtre le prit, comme elle prend toujours et tôt ou tard les plus rebelles à sa formule. Peu d'écrivains, en France, savent se soustraire aux prismes du lustre, mais tous les poètes y brûlent un peu leurs ailes, je ne me charge pas d'expliquer pourquoi. Toujours est-il que, dans les environs de 1873, Armand Silvestre voulut engager la partie et qu'il me choisit pour l'initier aux mystères d'un art qui n'en a que pour ceux auxquels ils semblent tels.

Après des tergiversations, où, mandataire d'une société d'actionnaires, il se débattait seul contre le Parisien hardi qui le doublait, Carvalho finit par donner la pièce, à une fin de saison, il est vrai, et pour l'honneur de l'audace. Et ce fut un 25 juillet, en pleine canicule dans un désert d'asphalte embrasé, que le nom du poète fut jeté, à côté du mien, à la critique dramatique pour la première fois.

Je ne crois pas lui avoir rendu ce jour-là un bien grand service, et quand je pense aux cruels déboires, qui sait ? mortels, peut-être, que le sort de son dernier effort dramatique lui infligea, je me demande si je n'en ai pas été un peu complice le soir où une collaboration improvisée l'illusionna sur des facultés dont le don même est déjà un martyre. Les enfants les plus pleurés des mères, disent les psychologues, ce sont les moins bien venus, et des contrefaits elles restent inconsolables.

Le succès donc de notre *Ange Bosani* n'avait été,

comme Armand Silvestre le disait lui-même, tempéré que par la température. En compagnie de quelques amis militants et fidèles, nous le célébrâmes tout chaud et dès le baisser du rideau, dans un café-restaurant voisin du théâtre. Ce fut tant et si bien que nous en vîmes lever l'aurore, qui, du reste, à la fin de juillet, ne traîne pas au lit. Et tous nos camarades reconduits, un à un, et mis à leurs portes, nous nous trouvâmes tous deux, je ne sais où ni comment, à une descente de balayeurs, sur une place qui tournait. Car elle tournait, ou c'était nous.

Sur cette place, que j'ai souvent cherchée depuis sans la reconnaître, je me souviens que nous nous jurions une amitié éternelle et nous encensions d'un enthousiasme réciproque. On se renvoyait le triomphe dont les proportions, décuplées par la médianoche, atteignaient à l'hyperbolique. — On la jouera cent ans, lui disais-je. — On la jouera toujours, déclarait-il. — Même l'hiver ! faisions-nous ensemble. Il fallut tirer au sort pour savoir lequel des deux paierait sur ses droits d'auteur le bronze destiné à remercier Carvalho. Mais nous ne pûmes ni l'un ni l'autre retrouver à terre le décime lancé dans l'espace pour en décider à pile ou face. Les balayeurs riaient de nous voir si heureux et, pour les associer à notre fortune expansive, nous les menâmes tuer le perroquet au premier mannezingue dont les volets s'ouvrirent. Là, le verre au poing, il les somma de déclarer que Mlle Antonine, créatrice du rôle de Mme Bosani, était la plus grande comédienne du siècle peut-être et sûrement de tous les siècles. Ils y consentirent et s'en furent, nous laissant seuls sur ce vote populaire et matutinal.

Il fut alors résolu que nous irions *illico* choisir chez Barbedienne, et payer comptant le bronze, afin que Carvalho le trouvât, dès son déjeuner, devant son œuf à la coque, en dépliant sa serviette, car nous débordions de plus en plus de reconnaissance. — A quel prix estimes-tu, lui disais-je, chemin faisant, qu'on vende le bronze chez un bronzier ? — Il y en a à quinze mille francs, m'assurait-il, mais j'en ai vu de quinze cents, d'après l'antique. Je lui suggérai timidement de nous contenter d'un airain plus portatif, et dans les cent livres par exemple, si Barbedienne en fondait : ce sera pour nous l'affaire d'un bon de cinquante francs chacun sur nos droits d'auteur chez Peragallo, et l'effet sera plus intime devant l'œuf à la coque, sans rien y perdre de son expression. Le poète me regarda béant, sans me comprendre, car il était déjà, à cette époque, inspecteur des finances, et l'on croit à ce que l'on inspecte. Force me fut alors de lui révéler, d'initiateur à initié, l'un des mystères du théâtre.

Et ses yeux se remplirent de larmes. L'impossibilité de pouvoir payer comptant chez Barbedienne la moitié d'un bronze destiné à commémorer la date d'une première telle que la nôtre lui apparut comme le comble de l'iniquité sociale. — Entrons ici, me cria-t-il violemment ; et, poussant la porte d'un estaminet : — Garçon, fit-il, deux cafés au lait et de quoi écrire.

Quand nous fûmes assis, il me saisit la main : — Écoute, ça ne peut pas durer comme ça. As-tu un notaire ? Je te donne... mon oncle de Toulouse !

Ce don de son oncle de Toulouse n'était ni plus ni moins que celui de toute sa fortune, représentée par

l'héritage futur du seul parent qui lui restât, et si j'avais eu un notaire, l'acte eût été entériné ce matin-là. car l'excellent ami, sans plus rien vouloir entendre, rédigeait déjà son testament, y consignait à chaudes larmes son legs universel et menaçait de se fâcher si je ne le fourrais dans ma poche avec mon mouchoir par-dessus.

Le lendemain, ai-je besoin de le dire, nous ne nous souvenions même plus non seulement du don de l'oncle de Toulouse, mais même du bronze, et au bout de quinze jours *Ange Bosani* s'abattait de l'affiche dans la fournaise. Deux ou trois ans après, je retrouvai le testament dans un vieux gilet et je le rendis à mon collaborateur avec tout ce qu'il contenait de notre jeunesse et de la bonne gaîté d'antan.

V

PAUL ARÈNE

Malgré que nous eussions débuté ensemble et la même année, lui au second Théâtre-Français et moi au premier, je ne connus Paul Arène qu'après la guerre, mais, en dépit d'un caractère assez atrabilaire qu'il eut toujours, je lui suis resté fidèle jusqu'à sa mort, parce qu'il était un admirable artiste de lettres.

Je vais plus loin, je le tiens pour un classique de notre langue, et l'un des rares maîtres de la prose française à qui la durée est promise, si elle est promise à quelques écrivains de ce demi-siècle. Mais n'alourdissons pas ces souvenirs par de la critique littéraire. — Tu méritais d'être né dans l'Ile-de-France, lui disais-je, et ce propos déchaînait ses colères. — Je suis de Sistéron, rien que de Sistéron, clamait-il, et n'en est pas qui veut ! Sistéron est une colonie grecque, pour ta gouverne. Sistéron, c'est Cithéron, le Montmartre de Thèbes, patrie de Pindare ! — Et il me tournait le dos avec mépris.

Alphonse Daudet, depuis son mariage, habitait rue Pavée, au Marais, aux entours de la place Royale. Il occupait un étage de l'hôtel Lamoignon, vieille demeure, silencieuse et hautaine, de cette race de magistrats du vieux jeu, drapés de science juridique, intrépides au sacerdoce héréditaire, et hissant du poing, aussi bien devant les peuples que devant les rois, les balances du Droit, qui sont celles de la Liberté. Il est vrai que la Robe alors anoblissait comme l'Épée.

Rien qu'à traverser la vaste cour circulaire de l'hôtel on refoulait d'un siècle sur le passé. On se sentait humilié de n'y point entrer en carrosse. La pensée se faisait grave dès le seuil, et, devant l'huissier de porte, cariatide de l'habitacle, le plus allègre était pris d'une attaque d'austérité. — Votre conciergerie daignerait-elle me dire si le sieur Alphonse Daudet donne audience ?

L'appartement du poète était certainement plus haut que large, je veux dire que, s'il comprenait peu de pièces, les parois, propres aux tapisseries de haute lice, y exaltaient leurs lambris hors de la portée des yeux et des lampes. Les Lamoignon devaient dépenser en torches les trois quarts de leurs revenus, mais on sait que Daudet était le bélisaire d'une myopie hyperbolique ; aussi se dirigeait-il à vue de nez dans ces limbes familiers. Le salon où il recevait ses amis était en même temps son cabinet de travail et sa bibliothèque. C'était là qu'une fois par semaine nous nous réunissions autour de sa jeune gloire. On y disait des vers, on y faisait de la musique, on y disputait passionnément des choses d'art et de lettres. L'auteur de l'immortel « Tartarin » était un conteur

éblouissant, inépuisable de bonnes histoires, beaucoup moins imaginées qu'observées, et où l'on devinait le preneur de notes impitoyable. Mais la musique le débridait. Aux premiers accords du piano, il se mettait à piaffer, secouait le caveçon et semblait perdre la tête. Si l'*Orphée* de Gluck ou le *Lohengrin* de Wagner, ses pièces de prédilection, étaient sur le pupitre, il ne se tenait plus et les entonnait à l'unisson avec le chanteur ou la cantatrice, non sans marteler l'accompagnateur de coups de poing dans le dos enthousiastes.

Les soirées, rue Pavée, au Marais, avaient un rite. Elles s'ouvraient par une récitation du fameux sonnet d'André Gill : « Les enfants des autres » que le caricaturiste disait lui-même et répétait sans se faire prier. Le sonnet était suivi de quelques autres pièces, en argot montmartrois, extraites de son recueil : *La Muse à Bibi*. Qui nous eût dit alors que ce magnifique garçon, taillé en athlète, et qui aimait tant à étaler sur les boulevards l'anatomie puissante de son torse, dût finir dans un cabanon de dément mégalomane ! — Après André Gill c'était le tour de cet extraordinaire Zacharie Astruc, peintre, statuaire, poète et musicien, omniartiste enfin, qu'un railleur du groupe avait surnommé si drôlement : Léotard de Vinci. On se contait qu'il avait fait le voyage d'Espagne en jongleur, avec sa femme et sa fille, qu'il portait à bras tendu, sur un tapis, dans les fêtes foraines, et je ne l'ai jamais entendu démentir la légende. En musique, Zacharie Astruc s'en tenait résolument à l'art du dix huitième, et il avait fait sien le répertoire sentimental de Garat. Il y excellait du reste. D'une voix veloutée de flûte

dans les bois, impatiente de la mesure, il nous transportait dans les salons du Directoire. C'est de lui que Barbey d'Aurevilly disait : « Quand il chante, les femmes se décollètent à l'entendre. »

Daudet ne le quittait pas du monocle. Il l'étudiait curieusement, et on le sentait hanté du type ; mais à l'intérêt du romancier s'ajoutait un sentiment de sympathie tout particulier. Dans une lutte à Champrosay, sur la pelouse du jardin, Astruc lui avait, d'un enlacement brusque, démis la jambe, et le chagrin du pauvre jongleur des Espagnes avait été si vif que l'accident les avait noués d'amitié pour la vie.

Puis venait Léon Valade, délicieux rimeur, trop discret, que l'hôte allait chercher dans les coins sombres pour le produire. Léon Valade était un petit bout d'homme, sans gestes, volontairement effacé, qui marchait à pas ouatés, et n'en cachait pas moins l'esprit d'un Henri Heine sous ses apparences timides. — Il a dû être maître d'études chez les sourds-muets, riait Daudet.

C'était alors que, sa sieste prise — car il s'endormait après tous les repas — Armand Silvestre apparaissait, le teint reposé, le sourire aux lèvres. Il était le poète de la maison. On lui passait la lyre, et il pleuvait des roses. La dominante du talent lyrique de Silvestre était la facilité. Les poèmes qu'il communiquait à ses amis étaient de sa provende du jour, souvent d'une heure à peine. Il versifiait pour ainsi dire en marchant. Son pas lui rythmait l'hexamètre. Je n'ai jamais connu à personne une telle hantise du vers, permanente, unique, obsédante comme une possession démoniaque, et dont la crise ne l'a jamais lâché.

Un soir où ses hymnes à la Vénus antique nous avaient jetés dans une langueur tout à fait panthéiste, une voix troua le silence : — Si nous chantions *les Deux Augures?* — Et pour la première fois je vis Paul Arène.

Les Deux Augures étaient les personnages d'un petit opéra-bouffe, d'ailleurs inachevé, dont le mélodiste, nommé Alma Rouch, ne s'est pas imposé à la mémoire des hommes. Il avait mis en musique plusieurs chansons du Pindare de Sisteron, et notamment une « Ronde des pharmaciens » dont la vogue était grande au quartier des Écoles. Encouragé par cette réussite, il s'était attaché à son parolier et il avait arraché à sa paresse impénitente et rébarbative les premières scènes d'un livret qui promettaient un chef-d'œuvre du genre. Ces premières scènes, traitées avec une verve remarquable, étaient la joie des soirées de Daudet, qui les savait par cœur et n'aimait rien tant que de les jouer avec Paul Arène lui-même. Ils se plaçaient, l'un à droite, l'autre à gauche du pianiste, et la comédie commençait. — Bonjour, ami cher. — Bonjour, cher ami. — Dormîtes-vous bien ? — Avez-vous dormi ?... Inutile de dire que l'infortuné Alma Rouch s'évertuait vainement à accorder sa musique avec celle de ses interprètes. Si l'un des deux augures devançait les bémols, l'autre retardait sur les dièses, chacun selon son tempérament, Daudet, grisé par les sons, Arène attaché à son verbe, et s'interrompant mutuellement par des imprécations hors texte d'une drôlerie irrésistible et désordonnée.

Le contraste entre ces deux méridionaux qui avaient été frères d'armes littéraires et qui s'en sont

allés divisés par une animosité douloureuse, était le même entre leurs personnes qu'entre leurs écrits. Alphonse Daudet, beau comme un jeune cheik arabe agité, passionné, expansif, avait la cigale bruissante. Paul Arène, dont la tête énorme était en disproportion avec un corps malingre et petit et rappelait les bustes des philosophes helléniques, donnait la sensation d'un sage. Peut-être disait-il vrai en somme quand il attribuait à sa Sisteron une origine grecque. Ce qui n'est pas douteux, c'est que, de tous ceux de Provence, il est à peu près le seul qui, sans infidélité à Mistral et demeuré félibre invétéré, ait eu cette vertu du style dont la floraison semble s'arrêter en deçà de la Loire.

VI

LÉON CLADEL

C'est au commencement de l'an de grâce 1874 que je fis la connaissance de l'un des écrivains les plus curieux que nous ait donnés le Parnasse de 1866, et qui dit : le Parnasse de 1866 dit : Catulle Mendès.

Catulle Mendès, qui, jusqu'à sa mort, est resté un grand entraîneur d'hommes, l'était déjà à cette époque. Il y employait ses qualités de charmeur irrésistible et une autorité d'apôtre des belles-lettres à laquelle je n'ai jamais vu personne se soustraire, même Théodore de Banville, même Leconte de Lisle, que dis-je, même Victor Hugo. De ce maître des maîtres, en dix minutes, il obtenait tout ce qu'il voulait en avoir, et, en Suisse, à la première visite, il avait mis Richard Wagner dans sa poche. Quant aux éditeurs, d'un sourire il en faisait naître !

Il n'a jamais eu de rival à cet exercice d'évocation, que l'extraordinaire Léon Cladel, qui en inventa de mémorables et dont la gloire n'avait souvent qu'un

jour. Je me rappelle qu'il en fascina un du nom hyperbolique de: Cinqualbre. — Ce n'est pas possible, lui disait Paul Arène, celui-là, tu l'imagines! Il n'y a jamais eu, même en Quercy, un simple mortel du nom de Cinqualbre, et c'est tout simplement le titre du nouveau roman que tu nous limes dans l'ombre.

Il faut savoir — et on le sait d'ailleurs, car la plupart de ses romans sont des plus beaux — que Léon Cladel s'amusait et s'usait à leur trouver des intitulés agressivement rébarbatifs : « N'a-qu'un-œil », « Titi-Foyssac », « Montauban-tu-ne-le-sauras-pas », « Ompdrailles », et autres de pareil parisianisme. Il faut donc avouer que Paul Arène pouvait s'y méprendre et que « Cinqualbre » ne déparait pas la série.

Léon Cladel qui était de Montauban, comme le père Ingres lui-même, s'était gardé, à Paris, la tête ethnique et l'allure rustique des paysans de sa terre natale. Il promenait sur les boulevards une chevelure albigeoise qui lui flagellait les épaules et qu'il pouvait nouer en cravate sous sa barbe. Il n'a pas connu la cangue des faux-cols amidonnés et la seule concession qu'il ait jamais consentie à la mode est de ne point avoir fait ferrer ses souliers et sa canne. Il affectait un peu, je crois, cette apparence agricole et aussi la recherche de ses thèmes ruraux, avec lesquelles jurait son art d'écrivain quintessencié jusqu'à l'élixir verbal. Une période de prose de Cladel, travail d'alambic, est comme distillée goutte à goutte. Il n'a conquis que les artistes et surtout les poètes. Il tenait pour faute de style de commencer une phrase, non pas même par le même mot, mais par la même lettre, que les précédentes, et il y voulait un intervalle de

six pages au moins. De telle sorte qu'il était la terreur des « Cinqualbres » qui, avant l'apparition du livre, avaient dépensé déjà en corrections tout le prix éventuel de l'édition épuisée.

— Comment peux-tu travailler, me disait-il, entre ces tableaux et devant une glace ? C'est bon pour les orateurs, ou l'art oratoire, qui est à contre-sens du nôtre. Mais conduire une bonne phrase d'écriture, autrement qu'entre quatre murs nus et blanchis à la chaux, comme une cellule de moine, moi je ne pourrais pas !

— Les tableaux, je ne les regarde pas. La glace, je ne m'y regarde pas. Voilà !

— Oui, mais on t'y regarde !

On atteint peu le public par une telle minutie de ciseleur sur ivoire chinois ou nipponais, et Cladel vendait peu, c'est incontestable. L'une de mes taquineries était de lui demander s'il était lu par les cadurciens de son Tarn-et-Garonne. — Es-tu au moins populaire chez toi, comme Mistral en Provence, car alors, pour qui écris-tu ? — Est-ce qu'on sait pour qui on écrit, s'écriait-il en levant les bras et il s'en allait maudissant mon esprit de blague.

Il va sans dire que Catulle, expert en personnalités de bon aloi littéraire, l'avait enrôlé l'un des premiers dans la phalange du Parnasse, et à côté de ce magnifique Villiers de l'Isle Adam, dont on commence enfin à admettre le génie. De pareils prosateurs valent les meilleurs poètes, et ils marchent de pair avec eux à ce pays de palinodie où rayonne le jardin de gloire.

Il me l'avait amené un matin, en camarade, et sans autre cérémonie pour me demander un service. Mais

ce n'est pas le terme exact. Dans les choses de solidarité professionnelle, Catulle Mendès ne demandait pas de services à ses amis, il les leur prescrivait. Son ascendant, vous dis-je, était celui d'un meneur de croisades.

— Voici Cladel, m'ordonna-t-il. Il vient de publier *les Va-nu-pieds*, un recueil de chefs-d'œuvre. Il n'y a pas à chercher plus loin : de simples chefs-d'œuvre. Le journal *le Pays* l'attaque parce qu'il y défend la Commune et les communards. Qu'il ait tort ou raison au point de vue politique, ça ne nous regarde pas, nous autres. Vous êtes au *Bien Public*, vous marchez, n'est-ce pas ?

— Sacrebleu, cher ami, mais le *Bien Public* est Thiersiste, Versaillais et massacrophile. Le moins qu'il puisse m'arriver, c'est qu'on me rende ma copie ininsérée. Je n'ose songer au pire.

— Vous la ferez insérable, voilà tout, c'est l'enfance de l'art. Mais Cladel a peur du parquet ; il veut se sauver à Bruxelles, avec sa jeune femme et son enfant, il faut qu'on le défende, parce que c'est un grand écrivain.

Je fis de mon mieux, et le directeur du *Bien Public* ne me saboula pas trop, car il était brave homme, cet Henri Vrignault, et la littérature transcendante l'intimidait.

Léon Cladel me garda une fidèle gratitude de ce coup d'épaule, auquel le silence de toute la presse républicaine sur son livre donnait quelque importance, et nous devînmes amis. Quant à Catulle, il décréta que j'avais fait mon devoir, et il me décora du Mérite Littéraire, ordre sans brevet, sans grades et sans insignes, que l'on confère d'une poignée de main.

L'auteur des *Va-nu-pieds* était l'aîné de cette génération de formistes qui n'en laisse rien, soyez-en sûr, à la pléiade de Ronsard et chantera plus haut qu'elle peut-être dans l'histoire des lettres françaises, lorsque le temps sera venu de la vénérabilité pour elle. Il antécédait de trois ans notre robuste Léon Dierx qui est de 1838 et reste le dernier debout dans la clairière où tous les oiseaux posent sur lui. Sully-Prudhomme était de 1839 et aussi Albert Glatigny, le d'Assoucy du groupe. Ensuite venaient Catulle Mendès, Villiers de l'Isle Adam et Alphonse Daudet, de 1840 tous les trois. Puis c'étaient François Coppée et José-Maria de Hérédia, contemporains de 1842, et enfin Paul Verlaine, dont le berceau s'accroche à 1844.

Nul n'ignore que tous ou presque tous se groupaient autour de Leconte de Lisle, alors dans sa cinquante-sixième année, et qui partageait avec Théodore de Banville la lieutenance de cet autre Empereur à Sainte-Hélène, qu'on appelait le père Hugo, et qui en était revenu en grand-père.

Peut-être le temps m'a-t-il mis, à mon tour, aux yeux, les lunettes presbytes du vieillard d'Horace et subis-je la loi de mirage dont est fait l'attrait du passé, mais il me semble que rien encore n'est venu remplacer sous notre République affairée cet état-major de cent jours du débarqué de l'île anglaise. Je suis de ceux désormais pour qui la traversée des boulevards est mélancolique. De chers fantômes souriants m'y dansent aux coins des rues que l'on crève et haussmannise et sur les terrasses de cafés où j'attable parfois ma solitude je n'entends plus parler ma langue. Il est bien tard pour en apprendre une autre.

Les romans du bon Léon Cladel sont de ceux, assurément, où les curieux retrouveront les indices de cette joie d'écrire, comme on chante pour chanter au soleil, par la fenêtre, qui est l'idiosyncrase des recrues de Catulle. Il y a dans son œuvre, et notamment dans *la Fête votive de Saint-Bartholomé Porte Glaive* — encore un titre de vente, n'est-ce pas ? — des morceaux de facture, exécutés pour le plaisir, qui vont de pair avec les plus belles pages de Gustave Flaubert, musclés de style, rablés d'images et d'un retentissement de verbe sans pareil. Barbey d'Aurevilly ne s'y trompait pas qui, lui aussi, rompit en plein *Figaro* une lance de gentilhomme, que dis-je, de connétable, au los du communard cadurcien, pour le pur amour de la belle écriture.

Et ce fut à Léon Cladel encore qu'Alphonse Daudet voulut lire avant tout autre ce premier roman : *Fromont jeune et Risler aîné*, par lequel « il se jeta à la nage en pleine mer après avoir clapoté en rivière ». J'en parle sciemment, ayant été de cette lecture, hôtel Lamoignon, rue Pavée, au Marais. Elle dura jusqu'à l'aube et nous revînmes à pied, dans les premières lueurs, exaltés d'allégresse pour le livre délicieux dont allait s'enrichir la sainte littérature bénie.

— Tu sais, me criait-il, c'est plein, ça sonne, ça va d'un bout à l'autre, ça y est ! Ah le cochon !...

Bien des années après, à un déjeuner chez Sarah Bernhardt, l'hôtesse à la voix d'or me demanda si je connaissais Léon Cladel ? — C'est un fou, me dit-elle, il doit l'être. Il m'a apporté une pièce dont le thème est ceci : un paysan qui se tue pour sauver son garçon de la conscription, afin qu'il soit fils de

femme veuve! — Eh! bien c'est sublime, fis-je. Parions que ça se passe en Quercy. — Oui, vous l'avez lue? — Non, mais il y a chance de chef-d'œuvre. Cladel est un maître. — Qu'est-ce que vous voulez que je joue là-dedans? — Je ne sais pas, le rôle de la conscription peut-être.

VII

ALBERT GLATIGNY

Tout le monde a été plus ou moins atteint, de dix-huit à vingt-cinq ans, du mal chanté par le poète Millevoye et qui mène à pas lents les jeunes malades au mausolée (1). En 1867 il était encore à la mode et je l'avais. On m'envoya de vers les bords liguriens manger des pommes d'or sur l'arbre, les citrons étant microbicides. Inutile de vous dire que je guéris, puisqu'au bout de 44 ans je vous le raconte. Il faut croire, d'ailleurs, que mes amis ne considéraient pas mon cas comme grave, car je recevais d'eux des lettres sous la suscription suivante : « Monsieur Émile Bergerat, poitrinaire français, à Menton, Alpes-Maritimes. » Et de rire, ce qui est la bonne cure, et même la panacée universelle.

C'était Coquelin — qui m'avait conduit à la gare de

(1) Voir le premier volume des *Souvenirs d'un enfant de Paris*, chap. Ier.

Lyon, avec cet entrain cordial qu'il déployait en toutes choses et surtout en ses affections. A l'instant du départ, sur le quai, il m'avait impérieusement claironné à la portière du wagon : « Rapporte-moi cinq actes en vers. Je les attends !... » De telle sorte que, dès Fontainebleau, j'en avais déjà rimé la première scène. Je ne me réveillai qu'à Saint-Raphaël, où le train stoppa.

Sous les eucalyptus de la station, un grand escogriffe, emmanché à une pipe en terre de deux sous et traînant au bout d'un fil un drôle de petit terrier au museau écrasé, déambulait. Ce voyageur, aux guibolles d'échassier, longeait la file des voitures et il y cherchait visiblement un compartiment propice aux fumeurs et indulgent aux canophiles. Il ne portait d'ailleurs aucune valise. Sa canne était de celles qu'on coupe soi-même, au bord de la route, à un châtaignier, sans pomme ni virole, pastoralement rustique. L'accoutrement, très propre en ses éléments, paraissait être composé de pièces disparates, empruntées à divers costumes de tonalités indécises, de coupes contradictoires, où dominait l'arrogance d'un gilet fastueux, jadis brodé peut-être, que la brise gonflait sur le torse côtelé du personnage.

Assurément je le connaissais, mais où l'avais-je déjà vu, quand, et sous quelle conjonction d'astres ? Et tout à coup je me souvins : dans la loge de Coquelin même, à la première de Théodore de Banville, la *Pomme*, au Théâtre-Français. C'était Albert Glatigny, avec son inséparable Cosette.

Mais il y a de bizarres ressemblances, et peut-être me trompais-je ? Quel moyen de m'en assurer ? Il m'en vint un assez amusant, basé sur le culte intran-

sigeant que le poète rendait aux maîtres de notre art, vénérés par lui à l'égard de dieux véritables. N'avait-il pas eu un duel avec Albert Wolf pour un mot déplaisant du chroniqueur contre l'auteur des *Odes funambulesques* ? Je me penchai donc à la portière et j'engageai d'abord, en « parler chien » où j'excelle — et qui forme, avec le sourd-muet, tout mon bagage en fait de langues étrangères — un dialogue d'onomatopées alliciantes où le terrier ne tarda pas à tenir sa partie. En deux bonds il fut dans mon compartiment et l'échassier l'y suivit. Le train avait repris sa course, de crique en crique. J'attendais un tunnel pour mon expérience. Il en vint un, et profitant de l'ombre :

— Oui, m'écriai-je, en feignant de converser avec quelque autre compagnon de route, oui, monsieur, la nouvelle est certaine, et je la tiens d'un nommé François Ponsard qui, depuis le trépas de notre Casimir Delavigne, est l'homme le mieux rimant de France.

— Aboie, fit une voix sarcastique dans une pipe. Et le chien « onomatopa » une plainte exercée. Je repris entre les ténèbres :

— Oui, monsieur.... Mais ne fallait-il pas s'y attendre ?... Non seulement ce Victor Hugo a lâché son île, la rocheuse Guernesey, mais il s'est réconcilié avec l'Empire. On a donné aux Tuileries un bal en son honneur. L'Impératrice l'a ouvert elle-même aux bras de Théophile Gautier complètement chauve, tandis que Théodore de Banville abjurait aux mains de Prosper Mérimée l'hérésie de Ronsard et des poèmes à forme fixe. On met aussi sous presse un recueil posthume de Baudelaire, intitulé : *les Fruits*

du Bien... et vous savez qu'Alfred de Musset conduit George Sand à l'autel...

Je n'allai pas plus loin, on m'étranglait, et le terrier menait un hourvari de meute. C'était bien Glatigny et sa Cosette.

Il me conta qu'il arrivait de Corse, où il avait été, lui, fils de gendarme, la proie innocente d'une gendarmerie déchaînée. Engagé comme comédien dans une troupe en tournée qui « faisait » l'île, il marchait de ville en ville, selon son habitude, devant ou derrière la patache, en jetant des odes aux maquis, des sonnets aux bartavelles et des triolets aux filles d'auberge, enivré du parfum gingembré qu'exhale la terre napoléonienne. Or, on était au temps où la police usait ses meilleurs limiers à la recherche de l'introuvable Jud, l'assassin mystérieux d'un président de justice, et qui d'ailleurs se promène encore, s'il a jamais existé, la canne à la main, dans les bosquets terrestres. Sous le Monte Rotondo, en un bourg nommé Bocognano, que les Bellacocia ont rendu célèbre, les gendarmes corses, surexcités par l'appât de la prime, avaient cru reconnaître dans le pauvre acteur-poète le meurtrier légendaire et problématique « tel qu'on se le représente », du magistrat considérable. Par sa dégaîne autant que par sa garde-robe composite — et le gilet jadis brodé sans doute — il correspondait au signalement. Les pandores l'arrêtèrent au milieu d'une ballade et le coffrèrent brutalement, pour ses étrennes de 1867.

Glatigny a narré lui-même sa bouffonne mésaventure dans une plaquette qui est le *Mie Prigioni* de ce Silvio Pellico du Parnasse. Je l'ai toujours soupçonné de l'avoir sinon inventée, du moins brodée,

comme le gilet. Toujours est-il que vingt-ans après, en 1887, me trouvant moi-même à Bocognano, j'y conduisis une petite enquête pieuse d'où il résulta clair comme le jour que la plaquette n'est encore qu'un poème, en prose, oui, mais un poème. Le fils du gendarme normand en prêtait aux camarades corsicains de son père.

Mais dans le train qui nous emportait, lui à Nice, moi à Menton, j'étais crédule à un martyre, que son étisie parait de vraisemblance. Je crois bien qu'il me fit voir à ses poignets l'empreinte rouge des menottes. Donc à Nice, terme commun du voyage, Glatigny voulut m'accompagner à la diligence. Elle était encore à cette époque le seul moyen de communication entre les deux villes, et c'est elle qui voiturait « à pas lents » les condamnés du fatal oracle d'Épidaure. Une place s'y trouvait libre, il y monta, ne sachant où gîter peut-être : « Je veux voir, prétexta-t-il, à la Turbie, ce fameux laurier gigantesque et cinq ou six fois séculaire dont Banville a célébré la gloire. » — « Vous me permettrez bien de vous y offrir à déjeuner, lui dis-je. La Turbie a vu naître aussi Masséna, et on boit au relai certain vin blanc produit par les vignes de ses pentes qui ne le cède que pour le prix aux plus grandes marques de Bourgogne. »

Puis il advint qu'à la Turbie, ledit vin y aidant sans doute, nous avions mis sur pied le scénario d'un drame en cinq actes, intitulé : *l'Écumeur de Mer*, dont Masséna était le héros. Le rôle était pour Coquelin. — Allons l'écrire ensemble, décidâmes-nous dans la fièvre de l'enthousiasme.

Il est, en collaboration, des cas, dirait Murger, où

la cohabitation s'impose, celui par exemple où l'un des collaborateurs, victime des pandores, n'a pas de pierre pour y reposer sa tête, tandis que l'autre, grâce à une contribution de famille, jouit d'une chambre garnie ornée d'un lit, d'une table et du luxe de deux chaises. Si le lit a double matelas, il suffit d'en étendre un par terre pour que la collaboration devienne assidue et féconde, et, de la sorte, on obtient du chef-d'œuvre. Aussi plus j'y pense et moins je comprends que *l'Écumeur de Mer* ne soit pas encore, en 44 ans, sur l'affiche. Il est vrai que pas une ligne n'en fut écrite, mais c'est l'unique excuse des directeurs. Quant à Coquelin, il l'attendit toujours.

De bon matin, quelquefois dès l'aurore, mon collaborateur s'en allait, Cosette aux talons, y rêver dans les lits de torrents pleins de violettes et de roses sauvages, mais je m'apercevais, le soir, qu'une distraction ou une autre, la vue d'un bicorne ou le bruit d'un lapin sous les myrthes, lui avait entièrement ôté Masséna de la cervelle. Dieu n'a pas créé les nomades pour les œuvres de grande haleine et la chanson est leur mesure.

Un jour il m'annonça, tout rayonnant, son départ. La chance d'une rencontre allait le rendre à sa destinée. Mme Ratazzi, qui hivernait à Nice, lui offrait un cachet princier pour une séance d'improvisation dans ses salons. Il avait pour cet exercice un don extraordinaire, et égal à celui de M. Inaudi pour les calculs mentaux de mathématiques. « C'est une grande dame, une bien grande dame, me dit-il en son langage de tréteaux, et la somme est ronde, mais elle n'a négligé qu'une chose, c'est de m'envoyer

une avance et un habit. Sans habit pas de soirée, sans avance pas de diligence pour m'y rendre. » J'avais l'habit, sinon l'avance. Cet habit était même assez frais, car je ne l'avais porté qu'une fois, à la première de *la Pomme*.

Il reposait au fond de ma malle, sous une cravate blanche, en attendant une autre première, celle de *l'écumeur de Mer*, mais, s'il faut tout dire, il était l'espoir suprême et la suprême pensée d'un Waterloo dont la bataille se renouvelait à chaque fin de mois. Notre tante à tous le guettait, Glatigny comprit mon angoisse. « C'est pour les Muses », fit-il en étendant la dextre. Restait l'avance. Mais qui ne l'eût trouvée, et dans un roc, lorsqu'il y allait du triomphe de la rime et de l'entrée d'un poète dans le monde ! Aussi m'en remercia-t-il par une profession de foi en forme d'adage où se résumait toute sa philosophie de bohème : « Au-dessus de vingt francs, je rends les prêts, même à mes amis. »

Et puis il s'en fut à Nice, et j'appris par les feuilles son succès chez Mme Ratazzi. « Il cueille les rimes au vol, comme des mouches », disaient-elles. Plus jamais je ne le revis. Je n'ai regretté que mon habit. Il ne valait pourtant pas vingt francs chez ma tante.

ATAVISME

I

PAUCA MEÆ

Dans l'un de mes recueils de vers (pardon !), il y a une pièce intitulée : *Atavisme*, où je me vante de me rattacher par ma ligne maternelle au saint évêque de Genève, François de Sales, — et ce n'est pas une galéjade. Remarquez que, si j'avais à choisir, j'aimerais mieux descendre de François Rabelais et même de François Villon. On n'a que le François qu'on peut. Mais *l'Introduction à la vie dévote* du Fénelon avant la lettre, est déjà un morceau de littérature d'assez bon aloi pour qu'un écrivain se contente d'en avoir l'auteur pour ancêtre. Ma grand'mère, qui ne l'avait jamais lue, m'en avait donné un exemplaire de la première édition. Je l'ai toujours, et il me fait penser à elle; il ne m'a pas,

hélas, introduit à la dévote vie, et c'est pourquoi je m'abstiens dans le monde de me réclamer de ma généalogie canonisée. On n'y croirait pas.

Du reste s'il me fallait enchaîner les *genuit autem* de ladite généalogie j'en jetterais volontiers ma langue aux chiens. Tout ce que je puis vous dire et je me hâte, c'est que la vénérable Marie de Chantal n'y était pour rien, et c'est ce qu'il y a de plus sûr dans mon atavisme. Pour ma chère aïeule sa certitude ne s'ombrait pas d'un doute. De qui aurait-elle tenu, sinon de la famille, le petit princeps et aussi le joli reliquaire d'argent ciselé, contenant un morceau de l'aube du saint, qui breloquait à sa grande chaîne de montre, même lorsqu'elle lisait du Paul de Kock, son auteur de chevet ? Tout cela venait bel et bien d'Annecy, en Savoie, du temps où la Savoie était heureuse, vers 1600, lorsque M. de Sales y promenait son évangélique houlette.

Je n'ai pas ici, ni ailleurs, à dresser mon arbre de genèse. L'intérêt de mes « Rougon-Macquart » ne s'impose pas à la critique physiologique, les ramures d'un laurier ne valant que par le laurier même et s'il fleurit au bord d'un Eurotas. Mais on m'excusera de penser qu'il peut y repousser quelque belle et forte branche, dont la souche importe aux biologistes, et je leur dois dans mes souvenirs le document zoliste de notre greffe animale.

Sous sa double orthographie de Morel ou Maurel, il y a chez nous une race innombrable et partout répandue, qui peut, à sa façon, se réclamer, elle aussi, des Croisades, mais, pour ainsi dire, à l'envers. Ni Charlemagne, ni son neveu Roland, ni même Charles Martel n'ont exterminé les Sarrasins.

et pendant que Godefroy de Bouillon leur courait sus encore, il en restait dans les petits coins pour perpétuer le sang arabe. On les appelait morels pendant le moyen âge, et, après saint Louis, ils pullulèrent, faisant la nique à sa catholique mémoire. Ouvrez aujourd'hui le Bottin et dites si la puissance des croisements ne prévaut pas dans les espèces ? La patronymie des Morels ou Maurels et leurs dérivés en laisse à celle des Dupont, des Durand, des Bernard, que dis-je, à celle même des Meyer ou Mayer, et composés, d'une autre ethnologie victorieuse.

Comment l'un de ces Sarrasins mâtinés de roumis se transplanta-t-il en Savoie, et à quelle époque ? Allah seul le sait et son prophète. Toujours est-il que le cens relevait des Morels à Annecy, déjà sous Henri IV et que, sous Louis XIII, l'évêché en avait à revendre sous sa bannière. Ma grand'mère ne m'a jamais dit comment cette branche savoyarde fut mise en relations avec la noble famille de Sales et je ne l'ai jamais pressée à ce sujet, d'abord parce que sa piété l'empêchait de s'en enquérir et ensuite parce qu'elle lisait trop Paul de Kock. Mais mes recherches personnelles m'ont amené à découvrir que saint François avait un frère, le comte Louis de Sales, et que ce frère était militaire. Peut-être est-ce là que gît le lièvre. Le saint ne serait que notre grand-oncle.

Saint-Simon ne dit rien des Morels ; sous Louis XIV, on n'en voyait pas encore à Versailles. Ils se terrent ainsi et fourmillent, sans gloire connue, jusqu'à la Révolution où aucun d'entre eux n'a l'honneur d'être guillotiné. Ma branche faisait alors des

montres à Genève pour ne pas sortir de l'ombre du manteau épiscopal qui la couvrait depuis deux siècles. Et l'Empire vint. Sous la botte de sept lieues de l'ogre qui jouait à la marelle avec les frontières, être à Annecy, à Genève ou à Paris c'était tout comme, et les chefs de la tribu savoisienne s'installent franchement, sinon dans la ville universelle, du moins à ses portes. Les voilà dans Versailles, enfin ! Et c'est ici que s'éclaircit la nuit de mes origines.

Ces chefs étaient deux frères. On les appelait : les Morel d'Annecy, comme on dit Mathieu de la Drôme. L'un d'eux avait apporté le petit princeps de *l'Introduction à la vie dévote*, l'autre le reliquaire du pan de tunique, et il faut croire que ces pieux fétiches avaient plus d'effet entre leurs mains que dans les miennes, car la fortune leur sourit tout de suite, à l'un presque autant qu'à l'autre. — Qu'est-ce qu'ils y faisaient, sous l'Empire, à Versailles ? — Quand je posais cette question à ma grand'mère, elle se mettait à rire, humait une prise et me jetait sous ses lunettes d'écaille : — Ce qu'ils y faisaient ?... des enfants. Puis elle ajoutait en regardant les cieux : — Mon père en a eu treize, tous de ma mère, et jusqu'au bout. Quant à mon oncle... — Eh bien ? — C'était l'aîné... — Alors ? — Alors il en a fait vingt-quatre, oui douze à sa femme et douze à sa bonne. — Ah ! saint François, grand'mère !...

Cette bonne, qui s'appelait Thérèse, était d'ailleurs adorée par tous les membres, réguliers ou hors-cadre, de la famille. D'une couche à l'autre, elle aidait sa chère rivale à faire les siennes, et alternativement, celle-ci lui rendait le même office. Mais en outre Thérèse les élevait tous pêle-mêle.

L'aîné des légitimes, Claude Morel, dont je vous parlerai un jour ou l'autre, car il a eu une influence dominante sur mes goûts artistiques, ne me parlait encore de Thérèse qu'avec une vive émotion, et, à la mort de cette servante maîtresse, les vingt-quatre enfants continuèrent à se voir et à s'aimer en elle. Ce serait pourtant aller un peu loin peut-être que de l'introduire dans l'atavisme et ce n'est pas là de la vie dévote.

Le vieux Morel d'Annecy, l'aîné, ne se bornait point du reste à travailler pour l'Empereur et sa dynastie dans Versailles, ou, comme il le disait fièrement, à boucher les trous des boulets. Il est de tradition orale, la bonne, chez les miens, qu'il s'occupait aussi des arts de son temps et plus spécialement de celui de l'acrobatie. Si l'illustre Mme Saqui ne lui dut pas sa gloire, elle lui en dut l'aurore, qui dora sa corde à Versailles sous les auspices de l'expert et profès en beau sexe. Tout tend à prouver, si rien ne prouve, qu'elle lui témoigna de la reconnaissance, mais mon grand-oncle Claude Morel ne fut jamais pour moi très explicite à ce sujet, et de cette part du moins Thérèse n'eut personne à élever. Point de danseur ni de danseuse dans notre ancestralité maternelle. Il y a des jours où je m'en étonne, car le vers aussi est une corde raide.

Le père de ma grand'mère, Morel d'Annecy cadet, plus raisonnablement prolifique, ne chassait, lui, que sur sa chasse ; et il n'eut de bâtards qu'en rêve. Il avait épousé la fille d'une riche fermière de la Bauce qui possédait à elle seule la moitié de ce Hurepoix dont le nom transportait Théophile Gautier et lui remettait aux talons la démangeaison des voyages.

— « J'irai en Hurepoix ! Je verrai le Hurepoix ! Voir le Hurepoix et mourir ?... » Cette fermière opulente, « maman Brossard », était une commère haute en verbe et prompte en geste qui ne badinait pas avec les distractions anticonjugales. Elle avait doté sa fille pour qu'elle fût heureuse et il fallait qu'elle le fût. Elle tenait d'ailleurs son héritage suspendu sur le fonctionnaire de ce bonheur, ce qui ne l'empêchait pas de le rémunérer d'un bout de terre à chaque preuve qu'il donnait de son zèle pour la repopulation de la France. Aussi jouait-il serré, et de son mieux, sans Thérèse. Ma grand'mère était la dernière de ces preuves. Aussi avait-elle eu titulairement, par avance d'hoirie, un carré de choux à Limours, sous la forêt de Frileuse. C'est là, d'ailleurs, qu'elle dort son sommeil bien gagné de brave créature du bon Dieu et de « discrète personne », comme disent si doucement les pierres tumulaires de village.

Il est dur, il est très dur pour un poète de se dire qu'il aurait pu, un saint de famille aidant, avoir une ferme en Beauce, et même en Hurepoix. Mais la désolante vérité est que je n'ai hérité de « maman Brossard » que d'une timbale d'argent où je bois à sa santé, quand j'y pense. Elle s'en était allée à peu près ruinée par des spéculations où les femmes, si fortes soient-elles, sont toujours roulées par les gens de justice. Et son gendre aussi mourut, inutilement exemplaire, puis la malheureuse mère, sans Thérèse, des treize enfants, qui, à leur tour, s'éparpillèrent, comme au temps de saint Louis, courant après leurs vingt-quatre cousins ou cousines.

Et ma grand'mère se maria. Elle était merveilleu-

sement jolie, ma bonne grand'mère et le roman de sa vie, traité par un Balzac, serait le tableau achevé de la femme bourgeoise sous Louis-Philippe. Elle s'appelait Flore.

II

GRAND'MÈRE

Donc ma bonne grand'mère se prénommait Flore, étant d'un temps où l'on osait s'appeler Jasmin en souvenir de la nature. Il est à remarquer que, l'Empire durant, peu de mères baptisaient leurs fils : Napoléon, et pour cause peut-être. Ce suffixe glorieux ne vint en usage que sous la Restauration et plus encore sous Louis-Philippe, de pacifique mémoire, par ce goût ethnique d'opposition qui nous rend, disent les mauvais bergers, impossibles à paître.

Flore Morel, étonnamment jolie et charmeresse, était en outre gaie comme pinson, et même comme Mimi Pinson, et toujours prête à rire. C'est d'elle sans doute que je tiens cette humeur joviale dont Beaumarchais préconise la philosophie, comme si elle était acquérable par raisonnement ou exercice. Elle ne l'est pas : c'est un don de fée, presque toujours atavique. Je le crois formé par l'équilibre

transmis des deux bonnes santés, celle de l'âme et celle du corps. Ceux pour qui ce raisin est trop vert professent que la gaîté n'est en général que la fleur de bêtise, puisque, disent-ils, la vie est triste. Ils y voient le coup de l'autruche qui se cache la tête pour ne pas voir venir la mort. Soit, mais je me suis laissé dire que Jules César en fit autant, qui n'était pas un imbécile.

Il y a un trait de ma joyeuse aïeule maternelle qui toujours me ravit quand je l'évoque. Elle était obstinément courtisée par cet Augustin Burdet qui fut le graveur attitré de Raffet, de Deveria et des Johannot et elle ne parvenait pas à le décourager de ses vaines espérances. A bout de tous les moyens de défense, voici celui auquel elle eut recours. L'artiste était un romantique exalté et ma grand'mère était une bourgeoise. Elle avait, je ne sais comment, contracté une habitude qui, quoique assez usuelle chez les grandes dames du dix-huitième siècle, cadrait mal avec sa beauté et la grâce de ses vingt ans. Elle prisait en cachette.

Un jour que le graveur, plus pressant encore qu'à l'ordinaire, était tombé à ses pieds et, n'obtenant rien d'elle, lui demandait un gage au moins de sympathie, elle tira sa tabatière et huma une prise, puis, en éclatant de rire : — En usez-vous ? fit-elle.

Le constrate était si violent entre l'ange et son vice, que l'artiste se dressa, consterné et poussa un : Oh ! d'horreur. Il prit son chapeau et sa canne et s'en alla pour ne plus revenir. — Il était guéri, concluait-elle, quand elle me contait les choses de sa vie, là-bas, dans la clairière du bois de Frileuse, sur

ce ban d'herbe où les écureuils nous lapidaient de pommes de pins.

Elle s'était mariée, à contre gré des siens, avec un Limousin nommé Peyrol, maître maçon de son état, qui était un homme magnifique, d'une stature de tambour-major et fort à l'avenant. Sur l'échelle, il tenait, paraît-il, l'auge à mortier, pleine, de la main gauche, sur trois doigts, et ne la déposait que vide et ciment usé. Ce colosse adorait cette pouponne qu'il eût brisée comme une figurine de saxe entre le pouce et l'index, et c'était elle qui le menait en laisse. Il était d'ailleurs plus qu'à l'aise, ayant, dans l'entreprise, gagné, quartier Gaillon, des sommes relativement importantes.

Or le malheureux avait le goût de boire, et s'il était parvenu à le dompter pendant la lune de miel, tous ses efforts échouèrent à la naissance de l'enfant que lui fleurit son amour. Et comme il prenait le chemin de célébrer cette naissance tout le reste de sa vie, le verre au poing, la jeune mère y mit ordre tout de suite en retournant chez ses père et mère, à Limours, avec sa fillette. Inutile de vous dire si le pauvre géant y courut dans les bottes de sept lieues. Après une tripotée administrée par elle et par lui béatement reçue, comme il sied entre Hercule et Déjanire, il la ramena dans ses aîtres maçonniques, et resta six jours sans boire. Le septième était un dimanche, jour de Grégoire, dit le Caveau, vieille société œnophile française à laquelle il était affilié. Il y rima abondamment et de coupe en bouteille, si bien qu'à sa rentrée au foyer conjugal, il n'y retrouva ni femme ni fille. Hélas, grand-père!...

Mais cette fois c'était à jamais ou pour toujours.

puisque l'un et l'autre se dit ou se disent. Ma grand' mère, je le répète, était de bourgeoisie, elle avait tous les défauts comme toutes les qualités de sa classe et de son éducation, mi-libérale et mi-religieuse. Pour elle c'en était fini de cette mésalliance amoureuse. Elle ne pouvait pas pardonner deux fois. Les implacables sont ceux qui rient. Je ne l'ai jamais vu pleurer, quoiqu'elle fût très bonne, à cause de cela peut-être. L'émotion s'exprimait chez elle par le reniflement d'une prise de tabac qu'elle semait d'ailleurs autour d'elle, comme un pavot sa graine, et puis, en avant la musique, la volonté se tendait, l'acte sortait déjà de la décision. Que ne m'a-t-elle transmis son énergie !

— Et en quittant votre mari où donc êtes vous allée, grand'mère ?

— Dans Paris, faisait-elle avec le geste en zigzag de s'enfoncer comme Agar dans le désert. Me réfugier une seconde fois, à Limours, dans ma famille, tu ne l'aurais pas voulu, mon garçon. On a sa fierté de fille, de femme et de mère. Je m'étais trompée dans mon choix, je ne voulais pas qu'on me le dise. Et puis il serait venu me reprendre, c'était son droit, moi et ta mère, et je le haïssais, j'aurais fini par le tuer. Ça ne se commande pas, ces choses-là, quand on déteste. Enfin le bon Dieu me vint en aide.

— Comment ?

— A la prière de saint François de Sales, notre parent et le protecteur de notre famille. Il voulut que Peyrot devînt fou. Il me cherchait partout et me faisait chercher par ses compagnons de la truelle. Il en perdait le boire et le manger. Il ne faisait plus œuvre de ses dix doigts. Il épuisait ses

économies à la poursuite. Mais j'étais plus futée que lui et je lui échappais toujours. Dès qu'il avait dépisté ma trace, je changeais de quartier et de métier. De modiste je passais gantière, et comme j'étais adroite de mes mains, je m'en tirais dans tous les négoces et j'élevais ma fille toute seule. Et puis, tu sais, je n'étais pas trop mal en ce temps-là, et ça aide, comme dit Paul de Kock.

— Est-il vrai que vous ayez aussi tenu un cabinet de lecture ?

— Pendant quelque temps, oui, c'est là qu'il faillit me découvrir. Il avait vu sa fille, par le vitrage, en train de regarder des images. Il se précipita dans la boutique : Flore, Flore, c'est moi !... mais j'étais déjà loin avec l'enfant. Alors sa raison s'en alla, on le ramena à Limoges et je n'entendis plus parler de lui jusqu'à sa mort.

Et, humant une prise : — On m'a dit qu'il s'était suicidé. J'espère que non pour le salut de son âme.

Tel était le roman de sa vie. Je ne pouvais m'empêcher de le juger féroce. Quoi, cette femme aux yeux d'azur céleste, veloutés, humides de tendresse, et, dont le moindre geste était une caresse, elle avait été si impitoyable pour un malheureux homme épris d'elle jusqu'à la démence et dont le vice s'excusait par la condition ouvrière.

— Ah ! grand'mère, grand'mère, étiez-vous toutes aussi dures dans la bourgeoisie de Louis-Philippe ?

Alors elle soulevait ses lunettes et me regardant profondément, elle disait de la voix qu'on prend pour les serments :

— Mais, mon petit, je n'ai plus aimé personne.

Et le mot en disait plus long sur une douleur

domptée et refoulée mais toujours couvant sous les cendres de l'âme, que n'eussent fait plaintes et discours. Il prenait toute sa portée de ce fait qu'elle s'était remariée à cœur ferme, pour donner un beau-père à sa fille, avec un vague citoyen de Dourdan, assez riche, mais paralysé d'un bras et déjà père de deux enfants lui-même, mariage de raison s'il en fut, selon Scribe, et dans toute l'horreur d'une association d'intérêts. Elle n'en eut d'ailleurs aucune postérité.

Il avait une charge de facteur aux farines à la Halle aux blés, et servait d'intermédiaire entre les gros meuniers et les boulangers de la ville. Mais c'était Flore Morel qui faisait toute sa besogne. Les lunettes sur le nez et la tabatière sous la main, elle dictait ses lois aux forts de la Halle, soumis à la volonté de ce bout de femme aux yeux de gazelle qui les subjuguait par sa gaîté et qui n'aimait plus personne.

Or, ces choses se passaient au temps où il y avait une bourgeoisie française, fière, libérale et consciente de sa force et de son rôle.

CHEZ VICTOR HUGO

I

PREMIER DINER CHEZ VICTOR HUGO

C'est à cette époque que je fus invité par Victor Hugo à dîner pour la première fois à sa table.

Les personnes bienveillantes qui m'ont fait l'honneur de lire le premier volume de ces *Souvenirs* savent ce que c'était que Victor Hugo pour les intellectuels de ma génération, c'est-à-dire l'alpha et l'oméga de l'art littéraire, l'incarnation du verbe, l'homme surnaturel auprès duquel les géants de l'idée et de la forme sont des nains de Lilliput. Leconte de Lisle l'appelait : le monstre. Théodore de Banville voyait tout simplement en lui Zeus l'Olympien en villégiature sur la terre. Quant à Théophile Gautier, au nom seul du maître formidable, il était comme pris de la terreur sacrée qui secouait

les Grecs devant les antres des sibylles. Rien de plus ridicule, évidemment, que cette aberration idolâtre de nos chefs de file, gens de tant de génie eux-mêmes, mais ils avaient communiqué leur démence à leurs disciples et, de ceux qui demeurent, aucun n'en a guéri. Il y a des folies professionnelles.

J'allais donc le voir, le monstre, entendre sa voix humaine, connaître son regard et son geste et le confronter avec l'image que je portais en moi du verbe fait homme ! Voici les notes que je pris le soir même en rentrant chez moi, et je me borne à les transcrire.

« Victor Hugo demeure au numéro vingt et un de la rue de Clichy, au troisième étage, en face du Skating Rink. Maison banale et bourgeoise. Lockroy et Mme Lockroy sont au-dessus avec Georges et Jeanne les petits-enfants immortels.

« Arrivons beaucoup trop tôt, d'une bonne demi-heure, ignorant l'heure du repas et les habitudes. Allons user cette demi-heure à traîner dans la rue, aux devantures à l'aventure... Il y a une modiste à la porte, puis un bric-à-brac, vieux meubles, bibelots, croûtes. Nous ne voyons rien, nous ne nous parlons pas. Très émus tous les deux, bêtes comme des parents de province le dimanche.

« Huit heures et demie. Remontons. — Sonne. — Non, toi. — Pourquoi ? — Je ne sais pas. — Tu as tiré le cordon trop fort. — Tu crois ? — On vient. On ouvre. — M. Victor Hugo ? — C'est ici. Débarrassez-vous. Madame est au salon. Qui dois-je annoncer ?

« Nous traversons la salle à manger où la table

est toute dressée, lampadaires, fleurs, beau service blanc, cossu mais simple. Puis le salon, il est tout petit, tendu de soie garance rayée de bandes grises. Tonalité harmonieuse, pas du tout théâtre, intime, vieux jeu, ici l'on cause. Une vieille dame à cheveux d'argent est assise, entourée déjà d'autres invités, — Tiens, Monselet ! — de familiers en habits. Toilettes. Les femmes sont décolletées. Il aime çà. Cette Madame du Deffand qui taille bavette dans un style de haute politesse française, c'est Juliette, la princesse Negroni de Lucrèce Borgia, l'amie historique, la compagne d'exil, l'autre témoin de la vie, Mme Drouet. Et Monselet fleurit la cravate blanche.

« Mais le voici. Lui... Ah ! mon Dieu !..

« Il est entré tout uniment par la porte, oui, par la porte, les mains dans les poches, en veston, à petits pas, le sourire aux yeux. Il est court de taille, ramassé, carré. On dirait d'un vieux capitaine au long cours retraité, d'un commodore. Est-ce là apparaître ? Ce n'est pas possible, il a accroché son nimbe à une patère de l'antichambre ? On ne se paie pas ainsi la tête des mortels. La mienne est béante. Mon V. H., ce bonhomme à la Béranger ! Relire Ovide et ses *Métamorphoses*.

« Il va droit aux dames, d'abord, et, avant de les reconnaître, il s'offre le régal céladonique de leur baiser la main, pêle-mêle, le long du bras jusqu'au pli du coude. C'est le protocole.

« Arrivé devant la seconde fille de Gautier, il la regarde longuement, profondément, comme à travers le temps. — Je ne vous connaissais pas, Madame. Pourquoi n'êtes-vous pas venue ? Les enfants

de Théophile sont les miens. Vous êtes ici chez lui. Présentez-moi votre mari. — Puis il s'est tourné vers moi, et, pensant visiblement à autre chose : — Je vous lis. Vous êtes charmant !...

« La voix de Victor Hugo est d'une cloche d'airain très doux, à la sonorité amortie, mais faite pour sonner aussi bien le tocsin que le mariage ou le baptême. On la sent oratoire. Quand il dit de ses vers il doit les souffler dans la conque de Neptune. — Je t'assure que tous les pieds y sont, me dit Monselet, qui prétend l'avoir entendu à Guernesey. Quant aux rimes, des gongs !

« Je ne sais pas pourquoi cet animal de Monselet jubile de mon embarras, avec sa cravate blanche!

« — Madame, je crève de faim, tinte gaiement la cloche veloutée. »

— Mais on attend Mme Lockroy qui ne descend pas avec les enfants. Le grand-père s'impatiente et va les chercher. Il revient avec Jeanne, qu'il tient par la menotte. Elle a une excuse valable, déclare-t-il, dis ton excuse. — Et Jeanne fait : — Voilà, je m'ai frisée moi-même ! — Vous le voyez, elle s'a frisée elle-même, plaide l'aïeul épanoui, et il la montre comme Phryné aux juges. Elle est absoute par les plus sévères.

« Mais voici Georges avec sa mère. Le fils de Charles, l'héritier de la race et dauphin de la dynastie, est la réincarnation saisissante du Victor Hugo des *Odes et Ballades* tel que le portraiture la lithographie de l'édition de 1828. Aussi beau que l'était son père, il a, de sa mère, ce charme particulier qui l'enveloppe comme une gaze d'Orient parfumée. Puis vient Édouard Lockroy que je n'avais

pas revu depuis le temps où il publiait son pamphlet hebdomadaire : *Le Diable à quatre*, c'est-à-dire depuis 1868, et qui ressemble de plus en plus à Voltaire, à moins que Houdon n'ait menti.

« Mme Drouet me prend le bras et l'on passe à la salle à manger, en défilé, selon le rite, Victor Hugo en dernier, car « il est chez elle, et non chez lui », et il s'amuse à défriser Jeanne « dont on ne voit pas le front sous les boucles ». Il veut voir le front des femmes dans tout leur développement lumineux. Telle est sa théorie romantique. Jeanne boude. Elle s'a frisée pour rien alors ? Mais il ira, s'il le faut, jusqu'à la dépeigner avec sa fourchette ! Et il la brandit, sa fourchette. Terrible scène de famille !...

« Les convives sont Monselet, Gouzien, Richard Lesclide et sa fille, et le poète Elzéar. Victor Hugo occupe un bout de la tablée, à titre « du plus vieux invité », et Lockroy l'autre bout, près de la porte, « pour être plus à la portée de ses électeurs ». — Nous n'avons pas d'hommes politiques aujourd'hui, dit Mme Drouet, on peut causer chiffons et littérature.

« Victor Hugo a un appétit d'ogre, et là aussi il l'emporte sur Monselet, dont la réputation de mangeur est une pure blague. Monselet cache sous un renom de gourmet expert une inappétence évidente aux choses de gueule. Victor Hugo mange comme un maçon, de tout, tout le temps, et il met à cul sa bouteille. Le seul convive qui lui tienne tête, c'est Gouzien, le brave et bon Armand Gouzien, double sectateur de Pantagruel, pour la fringale et la joie. En outre il a pénétré le goût secret du maître pour

les calembours. Il en risque d'éperdus entre deux bouchées, et Victor Hugo baisse la tête sur son assiette et se recueille pour tenir la joute. Ce n'est pas la rime riche, non mais ça la joue.

« A tout autre mets Victor Hugo préfère les viandes rôties à l'anglaise et saignantes. — Il a encore toutes ses dents, me dit Mme Drouet... Point de café à la fin du repas, mais un petit verre de rhum, qu'il avale d'un trait, comme on paraphe sa signature.

« Il a vraiment l'humeur la plus gaie, et même joviale, du monde, et c'est à tomber des nues de voir combien il diffère de sa légende ; son rire est comme intérieur du reste, il le résorbe, il en avale le bonbon par une espèce de contraction de gorge dont l'effet est irrésistible à cause des oui, oui, oui dont il le caractérise. Et quand il relève la tête, il a l'air de vous dire : Que vous êtes aimable d'être heureux et de vous amuser autour de moi. Les bêtises sont ce qu'il y a de moins bête au monde.

« Monselet le boit du binocle et de temps en temps me raille d'un coup d'œil. Ma surprise égaie aussi ma voisine, la Du Deffand au beau parler, qui me pousse à vider le verre délaissé et m'estime de mon silence. Là-bas, derrière une gerbe de fleurs, Lockroy, qui fut sculpteur, modèle en mie de pain des fantoches pour Georges, doux et grave.

« La conversation tourne. On parle de vers. L'école du bon sens est sur le tapis. Ponsard écope. On lui en attribue d'exorbitantes. C'est le jeu de la maison. Il implique une flatterie à laquelle le maître est sensible. Il demande grâce pour le poète de *Gabrielle*. — Émile Augier m'est revenu, dit-il.

Je l'attendais C'est un noble esprit, dévoyé par l'Empire, mais c'est fini. Sedan a été une grande leçon pour tout le monde. Il m'a déclaré à l'Académie qu'il s'était trompé pendant dix-huit ans. Je l'ai embrassé. Nous nous aimons.

« — Et Arago? susurre Monselet. — Quel Arago ? — Étienne, le poète, l'auteur des *Malheurs d'un joli garçon*. On lui doit ces deux octosyllabiques :

> Je me promenais au village,
> Seul, avec ma tête d'amant !...

Et pour le coup Victor Hugo s'esclaffe : — Oh! seul avec ma tête d'amant!... Et il s'en va savourer ce distique dans le couloir. Nous montons chez Lockroy pour fumer.

« On ne fume pas chez Victor Hugo, il a horreur du tabac sous toutes ses formes, et s'il refaisait à l'instar de Dante, un *Enfer*, il y mettrait Jean Nicot, dans le Cercle des empoisonneurs. Aussi est-ce Lockroy qui hospitalise, après le dîner, les damnés du vice. Mais il faut se hâter, et il n'y a temps que pour une cigarette.

« Nous redescendons « chez Mme Drouet » mais sans Lockroy, que la situation vexe, non sans raison peut-être, et d'autant plus que le grand-père, feignant la distraction, continue à appeler Mme Lockroy : « Mme Charles », du nom de Charles Hugo, son premier mari. Cette taquinerie horripile, et il y a de quoi, le bon Lockroy que Georges et Jeanne paraissent du reste adorer. Mais elle devient trop « olympienne » de la présence et surtout de la préséance de l'amie historique sous le toit familial, et Zeus abuse de son omnipotence.

« Il est assis, Jeanne sur ses genoux, à droite de la cheminée, dans un enfoncement qu'on appelle : le bastion, sans doute en souvenir du siège. Il conte.

« — Je ne lis jamais, dit-il, les lettres qu'on m'adresse. A Guernesey c'était Madame (et il salue Mme Drouet) qui me faisait l'honneur de dépouiller mon courrier. Elle s'y entendait à merveille, et mon fils François répondait pour moi.

— Dans votre manière, glisse Monselet.

— On le dit, sourit-il. — Et Gouzien flagorne : — L'habitude de Shakespeare... — Forme la jeunesse, achève le maître, écartant d'un geste la fumée des holocaustes.

« Jeanne dodeline de sa tête frisée, qui se défrise, elle saute à bas du giron de l'aïeul, présente son front à baiser à la ronde, et son frère l'emmène avec sa dignité de dauphin ennuyé qui reconduit l'infante.

« Et Victor Hugo continue : — Après ma mort on retrouvera dans les combles d'Hauteville House des malles pleines d'autographes des hommes les plus illustres de ce temps. — Et des femmes les plus belles, souligne l'amphitryonne. — Pas les vôtres, Madame, relève superbement Olympio.

« Je lui demande s'il y en a de Théophile Gautier. Certainement, fait-il, nul ne me fut plus fidèle, intrépidement fidèle. Vous savez que c'est Théophile qui fit la préface du catalogue de ma vente, après notre fuite, pendant l'exil, et la signa de son grand nom de critique d'art officiel, ouvertement. Et, par enchaînement d'idées : — Il y a aussi, dans le grenier là-bas, des pièces d'art ramassées pendant mes

voyages et qui ne sont pas sorties des caisses d'emballage, sauf celles que j'ai employées à la décoration de ma maison. Aucun de vous n'est venu me voir à Guernesey, et je le regrette, j'aurais été heureux de vous y voir et recevoir. — Et s'adressant à Monselet : — Je vous y aurais montré, mon cher poète, de belles choses du temps passé. Par exemple, dans la galerie, sur la tenture cramoisie du salon rouge les tapisseries de la reine Christine de Suède. Je les ai trouvées à Fontainebleau même. — Avant l'Empire alors, demande malicieusement Monselet, ou après ? — Victor Hugo se met à rire : — Pendant, fait-il.

« Puis il poursuit : — C'est à Venise que j'ai découvert les quatre nègres en bois sculpté, de grandeur naturelle, qui encadrent la haute cheminée du même salon rouge. Ils avaient orné la poupe du Bucentaure et assisté à cent mariages des doges de Venise avec l'Adriatique. A la prise de la ville par Bonaparte, en 1797, la municipalité fit détruire le galion d'or symbolique et les gondoliers s'en partagèrent les débris. C'est de la famille de l'un d'eux que je pus acquérir les quatre nègres magnifiques. Ils réalisent, leurs torchères aux poings, les vers de Lucrèce que vous savez tous par cœur :

Juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris.

que j'ai d'ailleurs traduits par ce distique pour la commodité des visiteurs :

On voit dans ma maison, comme chez les Romains,
Des esclaves tenant des lampes dans leurs mains.

« Et il débite le distique d'une voix lente, mesurée

et grave, sur le rythme de cloche qui sonne la messe le dimanche. — Il en a fait de meilleurs, ne trouves-tu pas ? me chuchote Monselet, et je n'ose le contredire. — Eh ! bien quoi, fais-je évasivement, c'est du lapidaire. Fais-en ! — ... Doré, jette Gouzien, que son démon travaille.

« Dix heures et demie. Avant de se retirer, l'usage — il vient de Guernesey — est de se réunir encore autour de la table, pour une sorte de medianoche. C'est ce que Mme Drouet appelle : passer sous le gaz. Il y a service bariolé de thé, de café, de liqueurs, de sirops, de sorbets et de pâtisseries légères. On s'asseoit sans ordre et pêle-mêle. Victor Hugo prend place auprès de Mlle Valentine Lesclide, fille de son secrétaire Richard Lesclide, dont le décolletage pastoral étale ingénument des trésors sans prix aux yeux du grand berger à houlette. Il se prépare assez distraitement ce grog bizarre dont la recette lui est propre, composé de sucre pilé et fondu dont le sirop emplit aux trois quarts un hanap de Burgrave. Il y verse d'abord du bordeaux, puis y exprime le jus d'une orange et fait enfin rouge-bord avec du rhum. Il savoure l'élixir à petites gorgées et il est visible qu'il s'en régale.

« Quelle force athlétique en ce vieillard de soixante-douze ans et comme on les faisait, en 1802, les enfants de la Grande Armée ! Mais est-il bien sûr que, de cette santé d'hercule, il ne doive rien, j'allais dire : à l'exil, du moins aux dix-huit années de séjour dans l'île, à l'haleine vivifiante de la mer, au climat de ce paradis du gulf-stream, sans maladies comme sans frimas, son Pathmos ? On ne m'étonnerait qu'à demi si on me disait qu'il regrette Haute-

ville House et qu'il voudrait bien y être encore. Rien qu'à la façon dont il en parle je ne mets pas en doute que chaque nuit l'aile du rêve ne l'y ramène.

« — Jersey, repart-il, et Guernesey plus encore, sont les deux rocs fleuris de la liberté. Ni Anglais, ni Français, autonomes, ils vivent d'eux-mêmes, par eux-mêmes, sous le joug flottant de leurs lois communales. Comme, par fiction politique, ils relèvent du domaine de la Reine, le Parlement anglais ne peut pas les annexer au royaume et s'arrête devant le privilège. Ils sont Normands, et voilà tout et c'est la mer qui monte la garde autour de leurs citadelles. A Guernesey on fait ce qu'on veut, on dit ce qu'on veut, on pense comme on veut. En fait d'autorités, personne, qu'un juge de paix qui n'a point de besogne, et le municipe, toujours d'accord. L'Europe n'a qu'à copier ça pour être heureuse.

« Victor Hugo nous dit encore que c'est à Guernesey qu'il a écrit son meilleur livre. — Lequel, maître ? — *L'Homme qui rit*. L'Angleterre est toute dans *l'Homme qui rit*, et elle n'est que là ! On croit que les comprachicos sont de mon invention. Erreur, les comprachicos sont authentiques. Leur historien, Chiclardus, m'a fourni les éléments de *l'Homme qui rit*. Je n'ai fait que les mettre en œuvre. — Qui, Chiclardus ? interroge Monselet, le binocle dressé sur une bouche béante.

« Et sa stupeur met en joie le poète.

— Oui, oui, oui, voilà Charles Monselet, l'érudit, le bibliophile, le Monselet qui sait tout, il ne connaît pas Chiclardus ! — Chiclardus, non, même de nom, je l'avoue. — Eh ! bien, voici. Quand après le

coup d'État, nous arrivâmes à Jersey, j'y trouvai beaucoup de vieux livres du dix-septième et du seizième siècle, en latin pour la plupart, qu'y avaient apportés et laissés les protestants émigrés et chassés eux aussi par les persécutions ou les tyrannies. On les donnait au poids du papier. J'en sauvai le plus que je pus et de ce nombre étaient les œuvres de Chiclard, ou Chiclardus, bien malheureusement incomplètes. Si incomplètes qu'il n'en restait qu'un tome, le douzième, mais le bon, puisqu'il traitait des comprachicos, voleurs et déformateurs d'enfants. De ce bouquin dépareillé est sorti *l'Homme qui rit*. Voilà. — Je pars, s'est écrié Monselet. Je vais aux îles. Je les ravagerai, mais je dénicherai les onze autres tomes de Chiclardus. Oh ! Chiclardus, adieu, maître, je ne dormirai plus !

« Mme Drouet se lève. Victor Hugo reconduit ses hôtes jusque dans l'antichambre. Il aide les dames à revêtir leurs pelisses et leurs mantilles, sans négliger, selon le protocole, de leur baiser la main jusques à la saignée, adresse à chacune d'elles un compliment, et la porte se referme. »

Tel fut notre premier dîner rue de Clichy chez Victor Hugo, et mes notes me l'ont fait revivre.

II

AUTRE DINER CHEZ VICTOR HUGO

AVENUE D'EYLAU

Le dîner de ce soir a été très intéressant, et j'en note en rentrant les détails caractéristiques. Les convives, avec nous, étaient Vacquerie et Louis Blanc.

Je croyais comme tout le monde que Victor Hugo ne lisait pas les journaux : c'est une erreur. A notre entrée dans la véranda, où il nous attend, le maître me parle d'un de mes articles sur Zola. On n'aime pas beaucoup l'auteur de l'*Assommoir* dans l'entourage, et pour cause. « Restif de la Bretonne avait dit tout cela avant lui. Rien ne survit que le style. C'est un jeune homme bien doué, mais il devrait bien lire Eschyle... »

On se met à table sans attendre Louis Blanc, qui est en retard. C'est Vacquerie qui engage le feu de la causerie. Jules Simon est sur le tapis. Numérote

tes os, mon bonhomme. Très spirituel et bon enfant, Vacquerie, et beaucoup de verve. On va donner dans la politique. Voici Louis Blanc : « Ce sont ces diables d'omnibus ! » Neuf heures passées.

Ma foi ! Jules Simon la danse. Je ne sais pas ce qu'il a fait. Je crois qu'il s'est opposé à l'article 7. Toujours est-il que son caractère clérical est unanimement désapprouvé.

« Pendant que j'étais en exil, conte Louis Blanc, M. Jules Simon, sollicité de prêter serment à l'Empire pour être député, me depêcha l'un de ses amis, nommé, je crois, Tricoche, afin de me prier d'écrire une lettre sur le serment politique, et comme quoi un bon républicain devait refuser de le prêter. Il désirait s'abriter sous mon opinion qui, paraît-il, avait quelque autorité dans la matière. Je fais la lettre, je l'envoie, et j'apprends que M. Simon venait de prêter le serment.

— Au dîner du Congrès littéraire, repart Vacquerie, il se faisait tout petit, et se perdait, modeste quoique ostensible, dans la foule. On le reconnaît, on le presse de prendre la parole : il s'esquive, se récuse, glisse entre les bancs. Alors on le laisse tranquille. Voyant cela, il bondit à la tribune et il l'occupe cinq heures !

— Le caractère, dit gravement Victor Hugo, n'est point égal au talent chez cet homme d'ailleurs remarquable et que j'ai beaucoup aimé. Mais il a rendu de grands services à la bonne cause. »

Quelle chose amusante, bizarre et unique que la causerie française ! Voici maintenant qu'on reparle de Zola, puis c'est Neftzer qui traverse le kaléidoscope, et puis Delescluze.

« Pour celui-là, dit Hugo, sa mort rachète sa vie. »

Que veut dire cette phrase mystérieuse? Louis Blanc et Vacquerie ont l'air cependant de la comprendre. Moi, je n'y entends rien, je ne sais pas. Peut-être n'est-il point question du Delescluze de la Commune.

« Neftzer, conte Vacquerie, était avec nous en prison, en décembre... »

Ma foi, je n'écoute plus : c'est trop ennuyeux, votre politique. Fort heureusement survient Me Cléry, l'avocat bien connu. Je le prends d'abord pour Coquelin, à qui il ressemble de ton et de manières, du moins au premier aspect. On passe au salon, et par une attention délicate de Vacquerie, qui connaît les faibles du maître, on se met à traiter de l'immortalité de l'âme.

Religion pour religion, Vacquerie préfère encore le catholicisme à tout le reste. Il est avant tout artiste et le catholicisme favorise les arts. Le protestantisme est iconoclaste et intolérant. Du reste, il ne peut se résoudre à croire que son moi doit disparaître entièrement et qu'il ne reverra plus les êtres aimés. C'est impossible et antinaturel. Il repousse le matérialisme.

Me Cléry prend la défense du protestantisme. Il rappelle que le dix-huitième et le dix-neuvième siècle ont adouci les mœurs des prêtres et que, s'ils en étaient encore au seizième ils seraient plus intolérants que les protestants. Très curieux, ce maître avocat ; il parle avec une aisance étonnante, il a le jeu des mots, le jonglement et le boniment. Il jette ses gants dans son chapeau, s'avance sur la

pointe des fesses, résume les opinions émises, rend hommage au génie du maître comme le prêtre encense l'autel avant d'y monter, et ouvre le robinet. D'ailleurs un esprit caustique, une belle voix claire et chaude, et du trait. Quand j'aurai un procès avec un imbécile, c'est à Me Cléry que je m'adresserai ; mon adversaire pourra gagner sa cause, mais il s'en ira lardé.

Louis Blanc voudrait croire, mais il ne peut. Son esprit est façonné à la méthode et aux constatations du réel et du tangible. Il n'a point de renseignements suffisants, il s'abstient avec un sourire. Quel homme fin que ce petit homme et quel grand esprit lucide, calme et pratique !

Victor Hugo prend la parole. Un silence respectueux s'établit, c'est très solennel.

« L'homme n'a pas besoin de religion, quelle qu'elle soit. Les prêtres de toutes les religions sont haïssables. Les fables religieuses étaient bonnes pour l'enfance de l'humanité. Mais l'humanité a grandi, elle peut et elle doit s'en passer désormais. Pour elle, il y a le vrai, et le vrai, c'est Dieu, principe de tout et qui suffit à tout. Le moi est immortel, c'est incontestable. Le moi, c'est le point géométrique, c'est le nécessaire. Qu'il se transforme d'une manière ou d'une autre, en ceci ou en cela, peu importe. Ce qui importe, c'est qu'il survit et vit. On se reverra sous une espèce inconnue, imprévue, peut-être, mais on se reverra. »

Ici le poète s'est soulevé de terre et il est allé aux étoiles. Ce fut magnifique à entendre, et c'est impossible à rendre. Son idée de la vie éternelle est celle ci que nous devons mourir sur terre pour faire

place aux autres. Sans cela on finirait par se toucher les coudes. C'est une loi d'ordre que subissent toutes les planètes. On meurt dans toutes les planètes. L'immortalité est entre toutes, dans l'infini. C'est là qu'a lieu la métamorphose des bons; car il y a des bons et des mauvais, des élus et des damnés.

Et comme Louis Blanc se récriait : « Oui, des damnés, mon cher Louis Blanc, vous en voyez tous les jours, des damnés, vous en touchez, vous en nourrissez. Les pauvres animaux martyrisés, par exemple. Qu'est-ce qu'ils ont fait pour mériter tant de souffrances ? Ils ont fait quelque chose, n'en doutez pas ; ils expient, sous la main de l'homme, justicier de Dieu, des crimes inconnus. J'ai vu à Guernesey un cheval qui recevait douze cents coups de fouet par jour. Le soir il rentrait dormir, et le matin son supplice recommençait. Je priais pour lui et je demandais à Dieu ce que cet être avait pu faire pour mériter un sort aussi terrible ! Dites-le-moi, si vous le savez.

— Mais alors, objecte Louis Blanc, le petit chien de manchon qui passe sa vie sur les genoux d'une duchesse ?

— Pardon, interrompt Mme Drouet, voudriez-vous l'être ? »

Et l'on s'est séparé sur ce trait charmant.

GISELLE

I

LA CHAMBRE DE GISELLE

Je ne connaissais pas encore Carlotta Grisi, l'illustre danseuse de l'Opéra, qui y avait créé *Giselle*. Au moment de mon mariage elle était en Espagne et elle n'avait pu revenir pour y assister. Plus tard, lorsque avisée du péril de mort où se trouvait Théophile Gautier, elle était accourue à Neuilly pour le voir une dernière fois, elle s'était heurtée à une telle obstruction des terribles sœurs du poète, impérieuses maîtresses du logis, qu'elle avait dû renoncer à l'entrevue suprême dont elles éliminaient sa sœur, la propre mère pourtant de Judith et d'Estelle. J'étais absent lorsqu'eut lieu cette scène douloureuse où la fille aînée de la pauvre Ernesta faillit étrangler Zoë Langue de Coq au sujet de ce veto de furie.

— Nous entrerons toutes les deux, avait déclaré Carlotta, ou ni l'une ni l'autre. — Et, désarmé de toute volonté par le mal qui l'emportait, pareil au fataliste immobile et muet sous l'écroulement de sa maison, il avait laissé la dame aux yeux de violettes, repartir à jamais pour Genève. Ce fut ce jour-là qu'il mourut et non un autre.

Genève était en effet, depuis 1848, année où elle s'était retirée du théâtre, la résidence de Giselle. Elle y élevait sa fille en bonne bourgeoise dans une villa magnifique du faubourg Saint-Jean qu'encadrait une terrasse plantée de marronniers plus que centenaires dont les thyrses murmurent encore dans *Émaux et Camées* les vers délicieux qu'ils ont inspirés. Ce fut de là qu'un jour nous arriva dans le « piranèse » l'annonce de la venue à Paris de notre tante et de notre cousine. Elles devaient descendre d'abord dans un hôtel fastueux et conforme à leur fortune, mais à la vue de notre nid d'hirondelles elles ne voulurent plus nous quitter. C'était trop drôle, ce grenier d'étudiants et l'on devait y rire les douze heures du jour. De telle sorte qu'on se serra et que, malles et gens, tout finit par y tenir. L'empilement symétrique des cubes est le principe architectonique de la colonne, dit (ou ne dit pas) Vitruve. Une chambre de bonne, vacante sous les combles, devint l'appartement d'une sylphide qui avait habité des palais de rêve, et comme, par la lucarne, on apercevait le faîte de l'Opéra surmonté de son Apollon porte-lyre, Carlotta déclara qu'elle y avait la plus belle vue du monde, l'idéale à son âge, celle que l'on a sur sa jeunesse.

Plus tard je gardai ce galetas et j'en fis un bureau

de travail d'un genre inconnu à Vitruve et même à Mansart, père des mansardes, soit un bureau-volière à usage de poète. Mettant en œuvre le vers de Jean Racine, aux petits des oiseaux je donnai la pâture confraternelle, aux bords de l'eau courante de la gouttière et tous les voyous ailés du quartier firent queue à ma boulangerie aérienne Dès l'aube ils s'abattaient par centaines sur la lucarne, en picoraient impérativement la vitre, et m'éveillaient de leur brouhaha d'engueulades. Puis, le châssis levé ils entraient en dansant, sautaient sur ma table, y ponctuaient ma copie à leur manière, et perchés aux quatre coins, se communiquaient les observations les plus sévères sur la valeur de mon style et la stupidité de ma profession. Ils n'en comprenaient ni l'encre ni les plumes. Ils allaient chercher sur les toits des témoins de leur stupeur compatissante et je comprenais à miracle, à leurs bec à bec, qu'ils parlaient de faire leurs nids chez moi pour me distraire et me ramener à la nature. Il y en avait un qui ne me laissait pas travailler. Aussitôt que je m'attablais pour écrire, il se précipitait dans ma chevelure, comme un chasseur corse dans un maquis, et il y menait de telles battues que je dus me munir d'une calotte de cuir à oreillettes pour pouvoir gagner ma vie.

Hélas, que l'œuvre des sept jours est mauvaise si la loi de faim en est la clef ! Un matin j'entendis un grand tumulte dans la forêt des cheminées, et, la lucarne ouverte, je vis des tigres. Ils étaient tapis et pelotonnés, prêts à bondir sur la volaille d'azur, et, horreur, parmi ces fauves, mon propre chat, le sieur Circonflexe, le félin de poche le plus gâté, le

plus gros et gras, le plus civilisé, un bourgeois, qui ait jamais dormi sur un tapis ou la robe de Mahomet ! Et je donnai congé de la chambre de Giselle.

Loin d'écarter nos amis du « piranèse » la présence de Carlotta Grisi, gloire de la chorégraphie française, nous les rendait plus assidus encore. Dans le groupe des peintres de la rue de Vaugirard, dont j'ai parlé au premier recueil de ces *Souvenirs*, celui qui nous était, entre tous, familier était Émile Pinchart à qui je m'étais attaché comme un frère. Je l'aimais pour son talent délicieux, pour l'avenir qui lui luisait aux yeux et pour son courage d'artiste invulnérable aux compromis qui donnent les succès faciles et nourriciers. Il ne nous fut pas difficile de deviner que, dès le premier jour, il avait jeté cœur et palette aux pieds de notre jolie cousine et hôtesse, Mlle Ernestine Grisi, et nous fûmes d'abord fort effrayés de cet arrêt des dieux. Mais ce ne sont pas les papes qui placent les Fornarinas sur le chemin des Raphaëls.

Ernestine tenait son charme de sa double origine italienne et polonaise, mais la Slave dominait en elle, caractérisée par une folle chevelure blonde dont les gerbes indociles ne semblaient obéir qu'à la carde du vent. Élevée tendrement par une mère idolâtre, à qui elle bornait le ciel, la terre et leurs dépendances, elle ne savait point où s'arrête le caprice, où finit la bonté, ni ce qui, dans la vie, sépare l'idéal du réel. Elle allait, ivre de sa jeunesse, et voilà tout, droit devant elle, comme les pieds nus sur le gazon dans la rosée.

Que cette enfant de la Péri devînt la femme du peintre encore inconnu et pauvre comme Job qu'é-

tait Émile Pinchart, il y avait peu d'apparences. Carlotta projetait pour elle quelque union plus princière et pouvait d'ailleurs la lui payer, car elle était plus que millionnaire, à en juger par le train de vie qu'elle menait à Genève. Mais elle était sous le talon rose de sa fille. Il advint ce qui était écrit, et il n'advient jamais autre chose. Convaincue par la preuve que nous lui en donnions, ma chère compagne et moi, que l'on peut être heureuse avec un simple artiste et mieux aimée que par un autre, elle accepta d'en fournir une preuve nouvelle, et la bonne Giselle n'eut qu'à regarder, ce soir-là, par sa lucarne, l'Apollon musagète de l'Opéra lever sa lyre flamboyante sur la Ville Lumière pour se souvenir et comprendre quel autre dieu, à l'arc invincible, l'avait amenée de chez les mômiers de Genève à notre grenier contagieux d'étudiants. Et le mariage fut conclu.

Il se compliquait d'une difficulté assez sérieuse, étant de celles que les lois hérissent devant les plus beaux romans d'amour. Il s'agissait de garantir à l'enfant bien-aimée l'héritage de sa mère, qui ne l'était que par la nature et par conséquent pour le bon Dieu, car ce n'est pas lui qui a inventé les maires ni leurs adjoints. Pour lui assurer cette succession, tant à elle qu'à sa descendance, il n'y avait qu'un moyen légal, l'adoption. Carlotta Grisi, née en 1821, avait atteint, et même dépassé, l'âge où le droit d'adopter est acquis aux cinquantenaires. Elle satisfaisait encore à la prescription d'avoir subvenu pendant six ans au moins aux besoins de l'adoptée sans interruption, et, dernière clause du Code, Ernestine était éclose à sa majorité. Mais il restait

ceci qu'elle était bien et dûment, pour le bon Dieu déjà nommé et la nature, sa complice, la propre fille de sa mère, — or, il importait qu'elle ne le fût à aucun prix.

Cas subtil. Pour le trancher, l'expédient est de recourir au choix bénévole d'un tuteur *ad hoc*, personnage de comédie juridique, qui vient jurer, grave ou non, que le *de cujus*, pour Cujas, n'est pas l'enfant de celle qui l'a mise au monde. Ce rôle ne pouvait être offert qu'à un poète. Je me prouvai tel en l'acceptant. Je vins donc chez les notaires, et là, traître à Vénus comme à Lucine, mais fidèle à Napoléon, je jurai que la jeune fille avait été trouvée dans un rosier, à la Guadeloupe, chez une dame de Saint-Hilaire, d'ailleurs aussitôt disparue, et que la célèbre danseuse l'y avait recueillie entre deux jetés-battus, du bout des pointes. Et je signai. Telle est la fonction de l'ad-hoc. A votre service. Je n'ai fait que ce faux dans ma vie, il est carabiné, mais je dois avoir une conscience abominable, car le remords qui m'en ravage m'a toujours laissé dormir à poings fermés, et je l'emporterai en paradis.

Et le mariage fut. Il eut lieu à l'église Saint-Eugène, paroisse du « piranèse », dont Raoul Pugno tenait les orgues à quatre pattes. Il nous inonda d'harmonies nuptiales. Le déjeuner de noces était offert par la mère adoptive de l'épousée, et ce fut chez Brébant qu'il développa ses fastes. Il m'incombait, honneur de l'*ad hoquat*, d'en régler la note. Elle était belle d'addition et même dépassait l'hypothèse. Lorsque je l'eus soldée, il me restait soixante-cinq centimes, qui font treize sous en toutes les langues, et il s'échelonnait, en vue de pourboire, six gar-

çons en frac et cravate blanche dans l'escalier de sortie. Êtes-vous de Paris ? Je jetai mes treize sous sur le bureau de la dame comptable, et je descendis, trempé de sueur froide, entre les six ahurissements étagés. Et je restai trois ans sans oser reparaître chez Brébant.

II

A GENÈVE

Or j'entrai au *Journal officiel*.

Je ne sais pas pourquoi Alphonse Daudet me voyait le nez d'un critique d'art, car je n'avais jamais écrit une ligne sur la peinture, mais voici comment il en raisonnait : — La critique est une question de technologie. Quand on a le lexique spécial, c'est comme en jurisprudence, on a tout. Le reste est affaire de notes. Écoute, autour d'un billard, des connaisseurs juger d'une partie ? Ils ne sont pas fichus d'exécuter un carambolage, mais ils possèdent le manuel du jeu, ils disent : — Coulé sur bande, massé, rétro, fine fin fort la bille en tête, effet carré, et leur jugement s'impose en cas de litige. Voilà la critique d'art, et dans tous les arts. Et puis veux-tu, oui ou non, mettre la croûte au pot chez toi ? Alors viens.

Et il m'avait emmené à l'*Officiel* dont son frère, Ernest Daudet, venait de prendre la direction sous les auspices du duc de Broglie.

Si les artistes de lettres ont droit comme les autres, à une opinion politique, que d'ailleurs l'excellent Platon, au nom de Socrate, leur refuse, il convient de reconnaître que la société se plaît à leur en marchander le libre exercice. Passer sans transition du *Bien Public* à *l'Officiel* du 16 mai, et de Thiers au duc, même pour un critique d'art c'était jongler avec la férule, bâton grave. Je ne m'étonnai donc point qu'Ernest Daudet m'accueillît d'abord d'un sourcil sévère. Il avait pensé tout de suite aux portraits officiels, aux grandes tartines académiques, aux commandes pistonnées, dont sa fonction lui commettait la garde et mon nez de salonnier ne lui inspirait pas la même confiance qu'à son frère.

— Il a des adjectifs plein les mains, lui criait le cadet. — Ici, répliquait l'aîné, les adjectifs sont estampillés. Il s'agit de critique d'État. — Il t'en fera, relevait Alphonse, il t'en fera... de la mac-mahonienne !

Je fus tout de même intronisé et pendant plus de six années j'accomplis la besogne la plus stérile du monde où l'on travaille, celle de juger la production d'autrui, au fort détriment de la mienne, et de parler (du nez) au nom de la postérité. Massé, coulé, fine fin fort la bille en tête.

Je me rappelle que mon premier article fut consacré, non pas à Cabanel, mais, je vous le donne en mille, à Zacharie Astruc, l'omni-artiste des soirées de l'hôtel Lamoignon, qui rapportait d'Espagne une icone en bois peint de saint François d'Assise inspirée de Zurbaran. — Passe pour cette fois, me dit le directeur, mais n'allez pas plus loin dans cette voie, l'Institut vous lit ! — Puis, peu à peu, je pris

la manière et mon austérité accrédita ma compétence. On me crut enfin sexagénaire.

Le salon fini et les vacances venues, Carlotta Grisi nous emmena à Genève où nous retrouvâmes le jeune ménage.

Au confluent écumeux de l'Arve et du Rhône, face au mont Salève, cher à Topffer, la villa Saint-Jean s'étalait sur une terrasse splendide, boisée royalement de marronniers, d'où l'on voyait la vieille ville de Calvin, tortueuse et lépreuse, se refléter dans le lac Léman. On y accédait par une montée très rude que bordaient des cabarets à tonnelles où les mômiers venaient le dimanche jouer aux boules. Mais le reste de la semaine le faubourg était une solitude et s'offrait de lui-même à l'art des maraudeurs; de telle sorte que, dès le seuil de l'habitacle, on était reçu par deux portiers en liberté avec lesquels il était prudent de lier d'abord connaissance. C'était un couple de chiens du Saint-Bernard, d'une taille et d'une musculature intimidantes, et auxquels une perruque naturelle de lion imprimait un caractère louis quatorzien du grand siècle. Doucement, et comme en souriant, ils vous happaient l'un ou l'autre des poignets et vous conduisaient ainsi aux antichambres où l'on vous identifiait, et à défaut de bon aloi, ils vous ramenaient, sans desserrer les dents, à l'issue. Je n'ai rien vu d'aussi poli que ces deux formidables huissiers d'huis. Un jour, sur un coup de sonnette, ils vinrent de la façon que j'ai dit, présenter à l'hôtesse un visiteur dont ils étaient les seuls à ignorer la célébrité universelle. Ce n'était rien moins que Henri Rochefort.

Stupéfait de ce système de conciergerie dont il riait d'ailleurs de bon cœur, mais sans pouvoir, selon son geste familier, se taper les cuisses, il traversa toute la terrasse et vint à nous en s'excusant de ne pas avoir sept bras comme Bouddha, les deux étant occupés, pour tirer son chapeau et saluer les dames.

Rochefort, fort épris de peinture, ainsi qu'on sait, avait été le premier acquéreur d'une toile d'Émile Pinchart, et quand l'artiste apprit qu'il était à Genève, à la suite de son évasion de Nouméa, il était allé lui présenter ses devoirs. L'amateur lui rendait sa politesse. Il s'ensuivit des relations que l'exil, ou plutôt la fréquentation des co-exilés, lui fit agréables sans doute, car les deux lions de garde n'eurent plus à encadrer sa bienvenue. — Ce Napoléon Gaillard est assurément un brave communard et j'ai été fier de retrouver ici le Vauban de nos barricades. Mais il y a des moments où l'on n'est pas fâché, même dans la patrie de Jean-Jacques, de causer avec d'autres personnages que des cordonniers libertaires. — Ça repose de l'histoire, répondais-je, et avisé de son « talon d'Achille », je me mettais à touiller des dominos.

Le bruit des dominos touillés désarme le sagittaire et nous avons posé de beaux doubles six à Saint-Jean tandis que la tante Carlotte brodait, dans un coin, au tambour, ces tapisseries à fleurs interminables dont elle était la Pénélope.

La situation cependant était assez fausse en dépit de l'esprit du prince des boulevardiers. Il publiait chaque semaine, avec Olivier Pain, à Genève, une nouvelle *Lanterne*, où sa moindre aménité pour

les gens du Seize mai était d'appeler : Mâche-la-Honte le patron de ma boîte. En sus, ce Mâche-la-Honte, je l'avais célébré à tour de lyre sous son nom de Mac-Mahon pendant la guerre et mon diable d'hymne avait un peu fait le tour du monde. Je crois que sans les dominos, la présence de « son » peintre, la fatigue du cordonnier barricadeur, et la gaîté de notre milieu d'artistes, il y aurait eu des mots entre sa philosophie et la mienne. Il n'y en eut pas un et ce fut à peine s'il m'accusa de jouer aux dominos comme on joue aux osselets, — ce qui d'ailleurs est la vérité absolue.

Nous fîmes même quelques promenades ensemble autour du lac, dans le petit vapeur qui zigzaguait entre ses bords. L'une de ces excursions, dont le but était de dénicher de vieux tableaux chez un brocanteur juif de Lausanne, nous ayant conduit à Coppet, Rochefort fut reconnu et invité à visiter le château de Mme de Staël. Il ne pouvait s'y refuser sans s'aliéner les Vaudois qui pour la rancune sont deux fois Suisses. Mais avant d'arriver au séjour de « Corinne », il fallait, sous peine de quadrupler cette rancune, dire un petit bonjour à chacune des caves qui s'échelonnent en rivales sur le parcours. Ce petit bonjour consiste à avaler d'un trait des échantillons de la récolte annuelle et, cela, en des verres terribles, spécialement apodes pour cet usage. Rochefort ne supporte pas le jus de la treille et personne n'est moins œnophile. Je pus lui éviter quelques expertises grâce à la pénombre des souterrains, au sol desquels il fit ses libations par-dessus l'épaule, mais en arrivant au château, il en eût rendu, le malheureux, à la bourrique de l'Incorruptible et je fus forcé de l'aider à

nonter les marches. On se demande comment, si ɪeu doué pour les choses du suffrage universel, ce gentilhomme a pu trouver des électeurs en France lans les comices.

Au château de Coppet j'étais presque chez moi uisqu'il appartenait au duc de Broglie, mon chef › file. Rochefort m'en fit plaisamment la remarque. Vous n'avez qu'à vous nommer ici, raillait-il, et ne présenta à la gardienne : M. Émile Bergerat, .ique d'art assermenté du gouvernement français. 'ient admirer le portrait de la baronne, le portrait turban, par l'illustre David, et qui d'ailleurs n'est as de David, mais de Duplessis-Bertaux, Madame, il ne faut pas tromper les voyageurs. A présent peut-on visiter les chambres ?

A toutes celles qu'elle nous montrait je voyais le anternier secouer la tête et témoigner de son indifférence. Il ne s'intéressait qu'à une seule, celle qu'on cache, la bonne, la chambre de Benjamin Constant.

— Et M. Benjamin Constant, Madame, où couchait-l en ces lambris dorés ? Il est acquis à l'histoire qu'il fit de longs séjours chez la baronne et que leur ntimité était grande. Dans *Adolphe*, un joli roman un peu embêtant, Madame, et que je vous conseille le ne pas lire, il est dit que le grand suisse n'avait que le verrou à tirer pour recevoir le turban. Où est a chambre de feu M. Benjamin Constant ?

La pauvre femme décontenancée finit par nous avouer qu'elle ne savait pas ce que nous voulions lire, c'était trop apparent et Rochefort lui glissant quarante sous pour la rémunérer de sa peine : « Acceptez cette obole du proscrit et Dieu veuille qu'elle aide le duc de Broglie à payer ses dettes !... »

III

LA DAME AUX YEUX DE VIOLETTES

Vous ai-je dit — j'ai dû vous le dire — que chez le poète, à Neuilly, l'épithète homérique, ou plutôt anthologique, de Carlotta Grisi était : « la dame aux yeux de violettes ». J'ai pu juger de son exactitude, car, seuls les yeux ne changent pas et, tels la vie les a ouverts, tels la mort les ferme à la lumière. Au temps où je l'ai connue, petite vieille à la chevelure de ouate, pareille à une houpette à poudre d'iris, elle réalisait encore la métaphore et c'était la fleur de mars qui jetait dans l'ombre des cils sa douce lueur de sous-bois. Du reste son teint était resté celui de la jeune fille. Je ne me lassais pas d'en admirer le délicieux pastel, invulnérable à la corrosion de l'âge, et d'une transparence de rose thé. A l'attrait de cette carnation virginale s'ajoutait la grâce parallèle d'une démarche à la fois légère et ferme, d'oiseau ou de sylphide, où l'on sentait les ailes repliées. L'exercice chorégraphique développe chez les dan-

seuses une force musculaire des jarrets qui, en Carlotta Grisi, allait jusqu'à l'athlétisme. A soixante ans encore elle aurait pu d'un jeté battu, assommer un homme, et, par hygiène, elle était obligée à une marche quotidienne, soit en ville, soit autour de la terrasse de Saint-Jean, où les meilleurs mollets lui rendaient l'étape. Elle se vantait en riant d'être encore capable du bond prodigieux qu'elle avait exécuté en 1843, dans le ballet : *La Péri*, où elle traversait d'un vol, en l'air, toute la scène de l'Opéra.

En dépit de son auréole de filigrane argenté et sur la foi de sa tournure alerte, elle était fréquemment suivie dans les rues et s'amusait follement de ses « amateurs. » — Ils me croient poudrée, disait-elle. — Elle mettait sa dernière coquetterie à les passer par l'épreuve de l'une de ses déambulations d'Atalante qu'interrompaient à peine des visites à tous les magasins de modes, de couture ou de lingerie. Elle y faisait, pour le plaisir, à corbeilles pleines, les emplettes les plus inutiles, où la ballerine perçait sous la bourgeoise et chantait encore à sa vie de déesse. Rien n'était plus drôle que sa rentrée, le matin, de Genève, avec une douzaine de petits paquets dansant au bout de leur ficelle rose. La plupart du temps elle était escortée d'un garçon livreur, ou « cormoran », comme on appelle là-bas les commissionnaires, chargé de boîtes, dont les deux molosses l'allégeaient, dès le seuil, avec les crics de leurs crocs.

Trois fois sur quatre elle oubliait de vérifier ses acquisitions, et même d'ouvrir les boîtes, et les greniers de la villa engrangeaient cette provende alibabesque de thésauriseuse distraite. Ce que nous trouvâmes de pelotons de laines multicolores, à son

départ, dans la chambrette du « piranèse », passe tous les rêves de la royale tapissière de Bayeux et ils auraient suffi à la texture des soixante-quinze mètres de cette lice célèbre.

Carlotta Grisi eut, elle-même, rendu des points à la Pénélope de Guillaume le Conquérant pour le don de persévérance dans l'art de la broderie à l'aiguille. Je ne l'ai jamais vue pour ainsi dire que penchée sur le canevas et je ne l'évoque pas autrement. Je n'ignore pas que la qualité de ménagère est assez usuelle chez les filles de Terpsichore, et que le corps de ballet ne tricote pas que des jambes. Il est des soirs où le foyer de la danse ressemble beaucoup plus à un atelier d'ouvrières à la tâche qu'à un gymnase de corybantes. Les collégiens, les provinciaux et les nouveaux ministres s'abusent à l'envi sur le gavarnisme des chorégraphes d'État. Il est aux trois quarts légendaire. On risque d'y perdre le bouquet entre des bas à repriser et parfois des layettes. L'une des rimes à vertu c'est tutu, et elle sont rares. Mais chez « la dame aux yeux de violettes » je ne sais pourquoi le contraste était plus saisissant, ou me semblait tel, à cause de l'idée que je m'étais faite sans doute de la muse d'après le poète. J'avais la sensation d'une prise de voile, de quelque chose comme d'une La Vallière aux Carmélites, sans Bossuet, bien entendu et moins l'homélie, rebelle à la comparaison. Cette petite sexagénaire, assise au coin de la fenêtre, silencieuse, pensive, et piquant obstinément la toile cirée de fleurs et d'oiseaux de laine, elle avait tenu Paris au bout de son orteil. Il n'était princes, hauts traitants, que dis-je, maîtres de la terre qui n'eussent jeté leurs titres, leur or,

voire leurs sceptres à ses pieds. Elle pouvait, si elle l'avait voulu, comme ses rivales aériennes, se laisser passer au doigt l'anneau royal et achever ses jours dans une cour au faste asiatique, et c'était elle qui tout d'un coup, de sa voix d'Italienne, au timbre dramatique, s'écriait en se tournant vers sa fille : Ah ! mon dieu, Ernestine, je n'ai plus de laine verte pour les feuillages !...

Je me souviens qu'un jour, dans son écrin, elle nous montra, entre toutes ses bagues, un anneau de cuivre doré comme les colporteurs en vendent dans les foires et qui valait quinze sous au prix fort, s'il les valait. — C'est tout un roman, nous dit-elle. J'étais à Londres en représentations, en 1839, et j'y faisais florès, de toutes manières, puisqu'il faut le dire. Entre ceux qui me laissaient le moins de repos, le plus tenace était un exilé français dont je vous dirai le nom tout à l'heure. Il menait grande vie en Angleterre et, à force de folies, il en était à ses pièces. Je ne le recevais qu'au théâtre, dans ma loge. Il vint un soir m'y faire ses adieux. Il s'embarquait pour Boulogne, où, assurait-il, il était attendu par tous les fidèles de son oncle. — Gardez cette bague, fit-il, en souvenir de moi, et, quand vous rentrerez à l'Opéra, rapportez-la-moi aux Tuileries. J'y serai certainement et, si vous voulez, je vous l'échangerai contre une autre, à votre gré. — Il va sans dire que je ne suis pas allée aux Tuileries, ni avant ni après le coup d'État et que la bague m'est restée pour compte. Mais Napoléon III était fidèle à ceux qu'il aimait et je serais peut-être impératrice.

A l'un de ses passages à Paris je la conduisis au nouvel Opéra, celui de Charles Garnier, qu'elle ne

connaissait pas encore. Elle y a, comme on sait, son portrait sous deux formes, un buste d'abord, dans un petit foyer latéral, aussi peu ressemblant que possible, puis, dans une voussure du foyer de la danse, une image peinte par Gustave Boulanger, moins étrangère au modèle. Son nom du reste y est inscrit dans les rinceaux de l'encadrement. Elle leva la tête et se regarda. Je m'étais écarté pour la laisser à sa contemplation muette. — Allons, fit-elle enfin en me reprenant le bras, j'étais mieux que cela tout de même ! — Mais elle ne voulut point en voir davantage. Elle tremblait un peu et les violettes de ses yeux s'étaient humectées de rosée. Ce fut la seule et unique fois que, devant moi, l'artiste trahit quelque regret de ses années de gloire, et jamais plus elle ne revint à l'Opéra, elle boudait son médaillon.

Carlotta Grisi, qui forme, avec la Taglioni et Fanny Essler, le grand trio classique de la chorégraphie française dont Mlle Zambelli perpétue la tradition, est morte à Genève en 1899, presque octogénaire, oubliée, même de la presse. Je n'ai point lu d'article nécrologique sur elle : aucun journal illustré n'a ranimé ses traits charmants ; pour Paris elle était déjà légendaire et, comme dit Edmond Rostand, princesse lointaine. Elle s'était elle-même ensevelie vivante depuis 1848, année de sa retraite de l'Opéra et je ne suis pas Ovide pour vous dire comment une libellule peut se transformer en marmotte.

Les seules lignes d'encre versée comme une libation à ses mânes légères qui dansent sur le lac de Jean-Jacques, furent celles que je trouve dans l'*Éclair* du 26 juin 1899, les voici :

— J'ai pu causer parfois, seul à seule, sous les marronniers, avec la dame aux yeux de violettes, du maître à qui elle avait inspiré un amour tellement profond qu'il domine son œuvre et lui arracha son dernier soupir. Lorsque nous en devisions à voix basse, comme dans une chapelle en ruines, elle se flattait d'en avoir été l'objet mais s'en étonnait davantage, j'allais écrire qu'elle « n'en revenait pas ». Personne vraiment n'eut l'âme moins romantique que Giselle, Willi du Hartz rêvée par deux poètes et réalisée par une petite bourgeoise balzacienne de la maison du Chat-qui-Pelote. Ce qui la touchait le plus, c'était le souvenir des ouvrages qu'il avait écrits, non pas sur elle, mais pour elle, et qui lui avaient valu les beaux triomphes de sa carrière si prématurément terminée. Pour le reste, elle n'en gardait que l'émotion coquettement pudique d'un ami trop empressé qui s'était trompé d'autel et avait distraitement porté sur le sien des fleurs destinées à un autre. Elle ne croyait encore qu'à cette méprise. J'ai vu là combien il est sujet à caution, l'axiome physiologique qu'aucune femme ne se trompe à l'amour qu'elle inspire, puique les dernières lettres qu'il traça d'une main mourante sont celles qui forment le nom de Carlotta, la dame aux yeux de violettes.

TROIS MAITRES ÈS LETTRES

I

ÉMILE AUGIER

C'est en 1866 que je le vis pour la première fois à un dîner chez sa sœur, Mme Déroulède, mère de mon vieil ami Paul Déroulède, le poète des *Chants du Soldat*.

Émile Augier était alors au faîte de sa gloire. La critique était unanime à saluer en lui le premier auteur dramatique de l'époque. Académicien depuis 1857, et l'un des plus précoces puisqu'il l'avait été à trente-sept ans, comblé d'honneurs par le Prince, il disposait en maître de notre grande scène nationale dont la troupe d'élite était sa troupe. Chaque année il la menait au combat, et les Samson, les Geffroy, les Régnier, les Got, les Bressant, les Delaunay, les Coquelin n'y voulaient point d'autre chef. Il était le

fournisseur attitré de la maison de Molière et tous ces beaux artistes, servants eux-mêmes du culte classique, ne voyaient qu'en lui l'héritier de notre tradition dramatique triséculaire. Dans la galerie des bustes, le socle était déjà dressé pour recevoir le sien.

Quand on a un peu vécu sous le règne théâtral, aux victoires triomphales d'un Émile Augier, on ne traverse pas sans mélancolie la place deux fois excentrique où la République d'affaires a relégué son Aristophane. Cette oasis pavée est lointaine et plus solitaire encore. Elle restitue — moins la musique militaire de la garnison — le type des mails de province chers aux joueurs de boules. L'immortel du monument a l'air de crier, il crie même, si j'entends bien, aux jeunes maîtres du lustre les plus abondants en centièmes : — « Soyez humbles, regardez-moi, j'ai tenu la corde dans notre art, voilà où l'on me confine, *ubi defuit orbis*. Si j'étais mort avant la chute de l'Empire, mon icone ornerait les boulingrins de la place ombragée du Théâtre-Français; on lirait sur ses stèles les titres des œuvres les plus célèbres d'un répertoire que tout me jurait perdurable, *la Ciguë*, *l'Aventurière*, *le Gendre de M. Poirier*, *les Lionnes Pauvres*, et ce *Giboyer* qu'on tenait pour le *Figaro* du siècle. Eh ! bien, tout cela, paraît-il, ne valait qu'une fontaine sans eau dans une cour de diligence, et c'est un nommé Gustave Larroumet qui fait pendant, sous les portiques, à l'Alfred de Musset que l'on y commémore. Soyez humbles, vous dis-je, et économisez. »

Adonc, en 1866, le dieu, comme dit Rolla, n'avait pas une athée, et ma foi plus sincère que tout autre

s'avivait chaque soir au foyer du théâtre où j'avais, ainsi que dans la salle, mes entrées. Je savais par cœur mon *Aventurière*, j'aurais pu souffler *Gabrielle*, tous les effets de Got dans *Maître Guérin* m'étaient familiers comme les attitudes de la messe et j'en aurais remontré à un Émile Mas sur la documentation, la mise en scène, le jeu des divers interprètes de ce répertoire, alors fondamental, de la boîte éducatrice, mais je n'en avais jamais vu l'auteur.

Émile Augier se montrait peu d'ailleurs, même au théâtre, et personne ne s'est jamais moins prodigué à la badauderie parisienne. Il vivait dans ses idées sur un fonds assez restreint de philosophie bourgeoise que lui limitait le génie de Molière, et dont le libéralisme juste-milieu est celui des poètes comiques. A la fois conservateur et frondeur, zélateur des progrès lents, tempérés par les mœurs et conduits par le Temps, il ne volait que du vol voltairien, entre ciel et terre, sans grand bruit d'ailes, mais sûrement mieux en flèche qu'en oiseau. C'est le bon tempérament de théâtre chez nous. Il gage la réussite. L'art dramatique en France est, en dépit de ses reconnaissances à travers le maquis des lois, circonscrit par le territoire illimité de l'Empire du Lieu Commun qui y entretient une gendarmerie universelle. Aussi jamais une pièce, satirique ou tragique, n'a-t-elle sérieusement gêné un tyran. Il ne brûle que le livre. Louis XIV autorise le *Tartuffe* et poursuit *Port-Royal*. Quoi qu'on en enseigne en Sorbonne, il y a plus à craindre d'un *Contrat Social* pour un despote que d'un *Mariage de Figaro*. Il semble que, dans une salle, l'opposition se désagrège d'elle-même du fait du nombre et de la diversité des opposants assem-

blés. Dans tous les comices, la voix du Peuple n'est que celle de l'opportunisme, jurisprudence de la moyenne, et c'est au suffrage de cette moyenne que l'auteur dramatique, comme le député, doit atteindre.

Émile Augier y a presque toujours atteint. Quel que fut le thème, social, moral, politique, artistique aussi, auquel il s'entreprenait, il l'attaquait à la baïonnette, selon la vertu ethnique, d'après les règles traditionnelles, à la française. Il n'était pas de ceux qui bondissent par-dessus leur siècle, au risque de se casser les reins, pour approcher l'avenir dans son char rayonnant attelé de chimères. Pour voir juste il voyait court. Il exprimait exactement la génération lasse de rêves déçus, éprise de bien-être, au pessimisme doux qu'incarnait son maître, le beau joueur flegmatique du Deux Décembre. Du haut de son cinquième de la place des Pyramides, le Molière du règne pouvait le voir à son bureau des Tuileries écrire ou dicter cette *Vie de César* qui, selon un mot du boulevard, se passait de commentaires, ou bien, dans le jardin réservé, escorter à petits pas la voiture de chèvres où l'héritier de la dynastie souriait au soleil d'Austerlitz à travers le marronnier du Vingt Mars.

— Mon oncle dîne dimanche à la maison, m'avait dit Paul Déroulède. Votre couvert sera mis. Ne manquez pas l'occasion de le voir de près, car il est rare, même chez nous.

Je connaissais par les portraits la ressemblance typique des deux poètes et j'imaginais aisément l'un d'après l'autre, mais le degré de similitude touchait au prodige. Même tête, même taille, même port, mêmes gestes et les voix pareilles a ne pas savoir à

qui des deux répondre. Les âges indiquaient la différence, l'oncle ayant quarante-six ans et le neveu vingt à peine. Quant aux yeux, miroirs de l'âme, ceux de l'éléphant, minuscules, pétillants d'esprit et de malice, sont les seuls auxquels on pût comparer les mirettes étoilées d'Émile Augier. Et ils scintillaient autour d'un nez en promontoire, appendice de race notoire, qui, par l'aïeul, Pigault-Lebrun, la rattachait certainement à Henri IV, et d'Henri IV, qui sait ? à Don Quichotte. De tels nez, signes visibles des dieux, marquent des destinées. Ils ont le rôle des proues de navires. Ils sont faits pour fendre les flots, les vents, les foules et pour mener des équipages. Rien n'est sans but dans la nature. Illuminé sur chaque profil par les phares étincelants des yeux, le nez du maître livrait le secret de sa maîtrise. Une seule devise convenait à la fois à son talent et à son caractère : droit devant moi.

Ce dîner d'ailleurs fut d'une gaîté charmante. Émile Augier était fort simple de manières et il fit des frais de bonhomie pour me mettre à l'aise. Il me rappela qu'il avait débuté, lui aussi, scandaleusement jeune, et, moins heureux que moi, à l'Odéon. Du reste il n'avait pas vu jouer ma petite pièce (*Une Amie*) mais Paul la lui avait apportée et il l'avait lue. Il ne lui reprochait que sa « rouerie ». C'est déjà trop habile, me dit-il, ou, si vous voulez, trop appris. Ne restez pas sur le tabouret des enfants prodiges. Vivez pour votre propre compte et trouvez vous-même le quelqu'un qui est en vous et qui doit y être. Et puis vous êtes l'ami de mon neveu, vous n'avez qu'à tirer ma sonnette et la chevillette cherra.

J'ai le souvenir très vivant des convives de ce

dîner, et de la discussion qui s'y éleva entre le numismate, M. de Roseraie, conservateur au cabinet des Médailles et un familier de la maison appelé M. Vatel, descendant, je crois, de l'illustre cuisinier du Roi Soleil. On le surnommait : l'amoureux de Charlotte Corday. Il flambait en effet d'une flamme posthume inextinguible pour « l'ange de l'assassinat ». Il lui avait voué sa vie, comme M. Cousin à feu Mme de Longueville. Il s'était fait un musée des pièces qui se rapportaient à l'héroïne, un reliquaire des objets qui l'avaient touchée, et, rien que pour l'avoir chantée en vers d'ailleurs déplorables, François Ponsard était à ses yeux le plus grand des poètes. Sur ce point au moins, Émile Augier partageait l'opinion du fétichiste. On sait que l'auteur de *Gabrielle* se réclamait encore de l'auteur de *l'Honneur et l'Argent* et qu'il ne revint que beaucoup plus tard sous la bannière de l'Empereur des Lettres françaises. Mais là s'arrêtait l'accord et pour le reste il se refusait au culte de la normande.

— Je l'ai déclaré à Ponsard lui-même, je ne vois rien de romain dans l'acte, en lui-même absurde et parfaitement lâche, de chouriner un homme malade dans une baignoire. Votre Charlotte Corday est un simple monstre et son bonnet enrubanné n'y change rien... — Oh! Oh!... — Eh bien, Vatel! disons : un monstre de province, et allons nous coucher, vous, avec elle, et moi, avec une autre, si vous le permettez.

⁂

En dépit d'un esprit abondant en saillies et qui n'épargnait les méchants ni les sots, Émile Augier était fort aimé et la mort seule décimait le groupe de

ses fidèles. Ce groupe était assez restreint d'ailleurs et se bornait, si j'ai bonne mémoire, à quelques illustres de son temps, Gounod, Meissonier, Gérôme et Edmond Got, son interprète favori. C'est sur eux qu'il faisait l'essai de ses œuvres nouvelles. Moins accessible que son grand rival, Alexandre Dumas, dont la porte restait toujours battante aux apprentis de l'art scénique, il frayait peu avec ses confrères, et il n'avait pas l'humeur corporative. Il n'a jamais voulu être, que je sache, président de notre Association, et je ne crois pas qu'il ait assisté à une seule de nos séances annuelles, électorales ou délibératives.

Il a peu collaboré. Jules Sandeau, pour *Mlle de la Seiglière*, Édouard Foussier, pour *les Lionnes pauvres*, sont à peu près les seuls dont il avait associé les noms à sa recherche théâtrale, très individuelle et mal fusible avec d'autres tempéraments. Je ne parle pas de *l'Habit vert*, bluette improvisée de concert avec Alfred de Musset, qui fort probablement n'en écrivit pas une ligne. *L'Habit vert*, sorte de *Bonhomme Jadis*, ne se réclame guère de la postérité que pour son titre qui semble avoir servi de programme au tailleur de Paul Déroulède pour ses redingotes légendaires et patriotiques.

J'ai manqué, et bien par ma faute, d'être l'un de ces rares collaborateurs de l'auteur de *l'Aventurière*. C'était pour un sujet de piécette en vers, intitulée : *la Mouche*, qu'il n'avait pas le loisir, étant pris par des études considérables, de traiter lui-même. Il en avait fait présent à son neveu qui, peu propre au marivaudage et déjà hanté de rêves plus hautains, voulut m'en repasser l'aubaine. Il s'agissait de dépeindre l'état physiologique progressif d'une mar-

quise de proverbe qu'une mouche harcelait pendant sa sieste et qui en venait à une telle démence, qu'elle finissait par se promettre et se rendre à l'amoureux, jusque-là dédaigné, qui d'un revers de main captait la bête féroce. Comme sous un tel patronage la réception était sûre, je m'attelai au badinage, mais il y fallait un Carmontelle ou un Théodore Leclercq et je n'étais ni l'un ni l'autre; j'échouai donc honteusement, malgré une scène, hors scénario, de mon cru, où un valet à l'âme scatologique, s'écriait avec un geste d'effroi en montrant l'insecte :

— Ah! madame, si pourtant c'en était une!...

J'ai dit la fidèle affection dont Émile Augier était entouré par ses intimes, et qui faisait de sa maison de Croissy l'habitacle philosophique de Socrate. Ceux-là même qu'il n'y voyait plus, pour des raisons qu'expliquent les zigzags de la vie, lui restaient attachés, et leur constance suivait de loin sa fortune. J'en eus la preuve touchante et assez singulière à Monte-Carlo lors de ma cure sur les côtes liguriennes.

— Vous allez à Menton, m'avait dit bienveillamment l'oncle illustre de mon ami, guérissez-vous et donnez-nous de vos nouvelles. Vous ne résisterez pas à la démangeaison de flirter avec la Roulette et vous risquerez cent sous sur le gazon vert de son jardinet, tenez-vous-en là, et si vous rencontrez là-bas mon pauvre camarade Jomard — il y a aujourd'hui vingt-deux ans que je ne l'ai vu — dites-lui de ma part que je l'aime toujours, et qu'il me manque.

Et, avec un sourire triste : — Il était de la première de *la Ciguë*. C'est le propre fils du Jomard de l'Institut, l'égyptologue. Il était riche, mais il est

joueur, et depuis que Bade est fermé, il ne quitte plus le rocher monégasque. Portez-lui chance et embrassez-le pour moi.

Il va sans dire, *homo sum*, que je subis la démangeaison prédite. A cette époque on pouvait ponter sur le tapis de dame Roulette avec des jetons de quarante sous dont la banquier vous monnayait les pièces à cet usage, et muni de cinq de ces marques sexagones, j'avais en coquebin attaqué la Fortune. Elle se débanda d'abord les yeux pour sourire à mon innocence aux mains pleines, et j'eus bientôt de quoi me payer ce voyage à Gènes, qui était le rêve désordonné de ma misère lyrique. Mais de Gènes on veut aller à Florence, puis à Rome, et la déesse avait remis son bandeau. Les jetons sexagones rentraient au gîte et se défilaient comme moutons sous la pluie dans la bergerie. Ah ! comme j'en revenais de Rome, de Florence et de Gènes ! j'étais déjà à Vintimille, lorsqu'une voix courroucée me jeta dans le dos : — C'est bien fait aussi ! On n'est pas bête comme ça ! Une si belle série !

Et je vis, en me retournant, un petit homme gris qui trépignait d'indignation.

— Le coup du veau, clamait-il, le coup du veau, quand il n'y avait qu'à suivre ! Comment, c'est sur trois treize que vous faites le coup du veau ! Tout, tout, tout indiquait le coup du crocodile. Il était élémentaire, le coup du crocodile.

— Crocodile vous-même. De quoi vous mêlez-vous ?

— Quand on joue comme ça, on reste dans son village à garder les vaches.

— Monsieur !... Sortons... Voici ma carte.

— Voici la mienne.

— Jomard! Vous êtes M. Jomard? Ah! quelle est bonne! J'ai une commission pour vous. Je suis chargé... de vous embrasser.

— Par qui, chargé?

— Par Émile Augier.

A ce nom, où chantait toute sa jeunesse, le professeur de martingale avait tournoyé sur lui-même et il me regardait, béant et les lèvres tremblantes :

— Émile, mon cher Émile, il ne m'a pas oublié? Oh! comment va-t-il? Que je suis content! Venez, venez me parler de lui, vite.

Il me traîna sur un banc de la terrasse, et il me conta la première de *la Ciguë*, à l'Odéon, le 13 mai 1844, un treize, le coup du crocodile. — Quand je le quittai, le vieux joueur était en larmes.

L'un de mes souvenirs sur Émile Augier me reporte à un déjeuner à Croissy, pendant lequel j'endurai toutes les affres de la cruelle timidité. Les connaissez-vous? Avez-vous ruisselé de leur sueur froide? On se sent envahi par la paralysie, l'aphasie, la cécité et la terre vous tire.

Émile Augier avait encore sa mère, Mme Victor Augier, fille de Pigault-Legrun et veuve de l'avocat-écrivain à qui l'on doit de précieux documents sur la Terreur Blanche. C'était elle qui tenait la maison de son fils et, selon le rite, j'étais placé à droite à titre de nouveau venu. A sa gauche était Meissonier, que je voyais pour la première fois et qui battait son plein de gloire universelle. Meissonier, c'était une barbe sur deux bottes. Il ressemblait à un sapeur coupé en deux par un boulet et recollé par un chirurgien pressé, à la hâte. Quant à l'hôte, bénévole

et souriant, il me donnait l'illusion du Béarnais à table avec Sully entre les fioles de Jurançon. Il régnait à Croissy, ce jour-là, une température de Sahara, et je mourais de soif depuis mon arrivée.

Or, deux services s'étaient déjà succédé sans que j'osasse non seulement me servir à boire, mais offrir à ma voisine vin de bouteille ou eau de carafe, et le verre de Mme Victor Augier demeurait absurdement vide devant elle.

— Est-ce que vous ne buvez pas à vos repas, m'avait jeté le maître à travers la table ?

— Non, balbutiai-je, rouge jusqu'aux oreilles. Une anxiété effroyable me tenaillait. Explique qui pourra ce phénomène aberrant, je me demandais s'il était bien élevé, à mon âge, d'offrir à boire à une vieille dame ? La fièvre dite du désert doit déterminer de pareils vertiges d'aliénation mentale.

Les timides seuls, vous dis-je, savent jusqu'où la crainte de la gaffe peut entraîner un malade de ce mal stupide. J'en avais la racine des cheveux trempée. L'oncle interrogeait des yeux le neveu et semblait le rendre responsable de l'incorrection d'un tel camarade. Mais je tenais bon. J'avais observé que, par son voisin de gauche, le demi-sapeur, la mère du poète, était réduite à la même abstinence. Ce que fait un Meissonier, qui est de l'Institut et qui a l'habitude des cours, un débutant doit aveuglément le faire. Il est avéré par son exemple, qu'en France au moins, on ne verse point à boire à une dame ayant passé la soixantaine et surtout à la mère d'un personnage qui, à sa célébrité personnelle, unit une ressemblance si imposante avec Henri IV. Mourons de soif au pied des us.

Et j'y serais mort, en Bassompierre et devant sa botte pleine, si Paul Déroulède n'avait deviné mon trouble sans le comprendre et n'était accouru en aide à sa malheureuse grand'mère.

— Êtes-vous d'une société de continence ? me cria-t-il. Ici, l'on boit.

Et je m'éveillai du cauchemar des timides, comme on s'en éveille, avec une telle violence, qu'Émile Augier me dit en se courbant de rire :

— Ah ! ça, mais à présent est-ce que vous voulez griser maman ?

II

L'HOMME MODERNE

ALEXANDRE DUMAS FILS

L'homme moderne ce fut Alexandre Dumas fils. Il l'incarnait absolument. Il le réalisa des pieds à la tête.

Dans les derniers temps de sa vie, lorsqu'il n'avait plus rien à attendre de la gloire ni de la fortune, je me trouvais, un matin, chez lui, avenue de Villiers. C'était au second étage de l'hôtel, dans ce bureau de travail attenant à sa chambre à coucher où il recevait en robe de chambre ses intimes et ses collaborateurs. Quoique la maison fût, et jusqu'à la cage de l'escalier, encombrée de pièces d'art de toute espèce, il n'y avait dans le cabinet d'étude qu'un seul buste, celui de Mme Pradier, la femme du célèbre statuaire, qui lui avait « posé » l' « Affaire Clemenceau ».

Il était en train de me conter l'histoire de son modèle et notamment comme quoi elle avait parié de traverser, nue, la Seine à la nage, et gagné le pari, lorsque le tuyau acoustique qui le mettait en

correspondance avec l'huissier d'antichambre interrompit le récit du conteur.

— Qu'est-ce que c'est ? tuba-t-il.

Au nom que le valet de chambre lui avait jeté à l'oreille, Dumas s'était tourné vers moi en s'excusant : — Vous permettez ? C'est le septième depuis ce matin, et il n'est que onze heures.

Puis reprenant l'embouchure : — De combien a-t-il besoin ?... Un louis seulement ?... Donnez-le lui... Non, attendez.

Et sans lâcher le tuyau, il demeurait pensif, dans l'attitude du joueur de flûte antique. — Oui, marmotta-t-il, le pauvre diable, il habite loin et il a dû venir à pied par ce temps affreux ! — Et reprenant la communication avec son domestique : — François... Remettez-lui « les » cinq louis tout de suite.. Ça lui épargnera les quatre autres voyages.

Ce trait d'ironie débonnaire où se révèle tout l'homme est celui que je cite de préférence, entre cent autres, pour dépeindre Dumas fils à ceux qui ne l'ont pas connu, car il est typique. Pour le scepticisme dans l'humanité il fait pendant à la scène de Don Juan et du Pauvre, dont la philosophie n'est énigmatique que pour les imbéciles, les provinciaux et les professeurs.

La première fois que j'ai vu ce grand Parisien qui mettait de l'esprit dans la bonté, ce fut aux obsèques de Théophile Gautier, cimetière Montmartre. Le discours qu'il prononça devant les restes du poète de *la Comédie de la Mort* qu'il avait beaucoup aimé, était empreint de cette émotion mâle et domptée où se signe l'âme des forts, dont le fatalisme est sans larmes. Une poignée de main à l'embarquement pour

l'éternité en symbolise l'éloquence et tout s'achève sur le : à qui le tour ? de l'élite.

A cette époque Dumas n'avait pas encore été mordu par l'Évangile. Insoucieux de la doctrine où se réfugient les penseurs vieillissants et peu séduit par sa morale, il était plus à Épicure qu'à Sénèque — comme disait Renan — et s'occupait surtout de voir vivre et de vivre lui-même. Tous les problèmes sociaux, et même politiques, l'agitaient, mais il se passionnait surtout pour celui de la femme. Il se battait avec la quadrature du cercle qu'elle proposait à son esprit mathématique. Il se faisait fort d'atteindre Galatée sous les saules par une méthode rigoureuse aux mailles serrées. Il demandait à la physiologie le secret de sa psychologie et il souffrait enfin toutes les inquiétudes de l'homme moderne, malade, avisé et savant de son mal et en révolte contre sa contagion. C'est là qu'est sa figure. Elle reste extrêmement curieuse en dépit de la défaite prévue, fatale et glorieuse, dont la foi chrétienne est la classique retraite.

— Mon cher ami, me disait-il, vous avez deux fois tort, d'abord de fumer, et ensuite d'être panthéiste. Vous brûlez votre tabac aux dieux bêtes, bêtes dans les deux sens du mot. C'est du Calvaire que la lumière luit. Elle est petite, confuse, tremblante même, mais, à sa lueur, on entrevoit au moins quelque chose.

— Oui, riais-je, la Madeleine, cette Dame aux Camélias du désert !

— Laissez donc la Dame aux Camélias, reprenait-il en haussant les épaules, c'est une œuvre de jeunesse, une chanson d'étudiant, mon « Vase Brisé » dont on m'assassine, et relisez saint Luc, saint Marc.

saint Mathieu et saint Jean. La femme est dans l'Évangile, c'est là qu'on la trouve. Le moyen âge ne s'y trompait pas et il n'y a pas à entendre autrement son culte universel pour la vierge Marie.

Mais ce Dumas dogmatique était celui des dernières années, le Dumas d'après l'Académie, et je regrettais l'autre.

Il m'avait été révélé, cet autre, à une visite que je lui avais faite en 1874 pour le remercier d'avoir présenté lui-même une petite pièce de mon encre. *Séparés de corps* à Montigny, qui la refusa du reste.

Alexandre Dumas fils habitait alors, place Wagram, un rez-de-chaussée ouvrant sur un jardinet triangulaire et bordé d'une grille, d'où il pouvait surveiller la construction de son hôtel. — Entrez donc, m'avait-il lancé, je fais des tours.

Le lorgnon sur le nez, s'éclairant au jour de la fenêtre et dans l'attitude plastronnante qui lui était familière, il tenait de loin une lettre dont il étudiait l'écriture. On sait que l' « Ami des femmes » se piquait de graphologie. Devant lui, un petit bonhomme grêle, chauve, les coudes rentrés, ricanait assez sottement, dans l'attente d'un arrêt de sorcellerie dont il escomptait la méprise. — Eh bien, mon cher maître, eh bien ?... — L'écriture, malgré son énergie, fit Dumas, est d'une femme, oui, mais d'une femme mal mariée. — Vous croyez ? — J'en suis sûr. Elle est jolie, coquette, et elle s'embête. — Comment, elle s'embête ? — Je vous dis ce que vous voulez savoir. Elle se crève d'ennui dans son ménage. Tenez, ses « a » bâillent comme des « u ». — Et puis ? — Elle a été épousée sans dot par un homme riche

mais de complexion plutôt faible et... faut-il tout dire ?... et bête comme une amphore. — Ah ? Et alors ?... — Et alors... il est cocu, formula le devin en lui rendant la lettre repliée, comme l'escamoteur fait passer la muscade.

Le consultant se dandinait comme un ours de foire et ne savait comment prendre l'oracle. Il ricana : — C'est très drôle, mais on voit bien que vous ne la connaissez pas. — Qui ? — Elle, ma femme. — Je connais son mari, salua Dumas en le reconduisant à la porte, et la graphologie est une science exacte. — Et certainement Molière ne devait pas être plus bouffon quand il jouait le *Médecin malgré lui* et la scène du « pourquoi votre fille est muette ».

Il n'avait d'ailleurs nul besoin de recourir ni à la graphologie ni à la chiromancie qu'il pratiquait aussi en expert pour deviner un homme, le coter à son prix et le classer selon une méthode fort pessimiste qu'il avait et dont je lui reprochais souvent la dureté. Il professait cette théorie que, nés bons ou méchants, nous n'échappons jamais à nos vices ni à nos vertus originels. Il ne croyait pas aux rédemptions et s'en tenait à la doctrine du : qui a bu boira du proverbe populaire. Or, comme cette façon de penser l'inclinait lui-même à l'indulgence, il fournissait la preuve sensible du principe dans l'exercice de sa propre bonté, toute instinctive et incurable.

Selon une loi naturelle qui a peu d'exceptions, le moral se doublait en lui d'un physique concordant et le corps était le fourreau exact de l'âme. Il n'y avait pas à se tromper sur ce grand diable, superbement équilibré, qui s'avançait droit à vous, avec un balancement tranquille, sans canne, les mains

au dos, et vous plantait d'aplomb dans les yeux son regard clément mais sans sourire. Les anxieux de l'Idée rient peu, en général, si gais soient-ils intérieurement. Seuls, les formistes ont les lèvres en fête. Les joyeusetés de Dumas s'exprimaient par une sorte de crachotement sec et réitéré que traduit très bien le : « peuh peuh »... du vieux répertoire, mais les yeux ne cillaient point, ils gardaient la mélancolie auguste de la vie. Même dans le lancement des traits, l'archer suivait surtout le vol de la flèche et le bruissement de ses pennes.

Je me rappelle qu'en descendant un jour la rue du Rocher, nous vîmes venir un personnage fameux de la comédie parisienne qui cuirassait une moralité à la blancheur douteuse, d'une correction de tenue impeccable et imperturbable. Dumas lui rendit son salut brièvement et quand il fut passé. — C'est X... Est-il propre, ce cochon-là !. . cingla le maître, peuh, peuh!... Et il continua à m'exalter l'Évangile.

L'homme moderne, vous dis-je, de toutes pièces et dans toutes les recherches, sans laisser celles de l'athlétisme. Il avait été, et pouvait être encore, à ses loisirs bâtonniste, savatiste, pugiliste sans pair et son adresse aux jeux forains était proverbiale. Lorsqu'il demeurait à Saint-James, il s'amusait à parcourir la fête de Neuilly et non seulement à relever tous les caleçons de luttes, mais à tirer tous les macarons de chances sur les deux rangées de barraques. Il en revenait toujours et infailliblement, deux paires de lapins aux poings, et les aisselles pleines de vaisselle :
— Non, monsieur Dumas, non, nous aimons mieux vous les laisser choisir, prenez le lapin, nous y gagnons encore.

*
* *

« ... Je me dis quelquefois que je suis peut-être dans les injustement heureux de ce monde et que je dois quelque chose de moi à ceux qui n'ont pas eu la même chance... »

« Mon rève a toujours été d'être tout simplement un bon homme et de pouvoir aimer les bonnes gens, en tenant en outre pour bonnes gens les gens de talent qui font tant de bien à tant d'inconnus facilement ingrats. J'ai comme ça, dans un coin de mon esprit, quelques admirations pour certains individus qui ne s'en doutent probablement pas. Quelquefois j'aurais envie de le leur dire, en y joignant un conseil qui pourrait leur être utile ; mais j'ai peur d'avoir l'air d'un pédant. Je m'en tire tout de même avec la vie... »

Ces deux fragments de lettres intimes sont d'Alexandre Dumas fils.

Il me serait aisé d'en extraire d'autres, aussi caractéristiques, d'une correspondance charmante dont j'ai gardé les pièces. Mais ils ne diraient rien de mieux, s'ils en disaient davantage, sur la sensibilité fièrement voilée de ce grand diable qu'ont adoré tous ses amis et qui a « en face de papa » sa statue sur la place Malesherbes.

Dumas fut extrêmement bon.

Aujourd'hui, lorsque l'on conte aux jeunes « struggleforlifers », comme les a appelés notre Dickens français, qu'un homme célèbre a été bon, ces hautains « combat-pour-lavistes » haussent les épaules et se récrient :

— Bon? Et pourquoi bon? Où voyez-vous l'utilité de l'être? A quoi bon cette bonté lui eût-elle servi pour arriver? Certes, il ne fut jamais bon, puisqu'il est célèbre. Dans la mêlée humaine, la bonté, c'est le désarmement. Va-t-on au combat tout nu? L'action par elle-même est méchante. Combien d'êtres et de choses faut-il déjà tuer pour vivre? On écrase en marchant, on empoisonne en respirant. Le meurtre est dans le manger et le boire. Le baiser est à base de mort. A quel prix de férocité nécessaire devient-on riche ou glorieux? Votre homme bon et célèbre sur combien de cadavres se couchait-il, le soir, sa journée faite? De combien de ruines, le matin, sucrait-il son café au lait? Bon, avez-vous dit, jamais, car c'est impossible. Inconscient peut-être, mais alors c'est sans intérêt, car il était bête.

Et si vous leur certifiez que, loin d'avoir été bête, il eut de l'esprit à en revendre, et que sa bonté pourtant est un fait indéniable, les jeunes aveniteux secouent la tête, et, avec la tête, l'honneur de leurs précoces calvities, puis ils rient ceci :

— Vous nous transportez rétroactivement en des temps présadamites et quaternaires, et votre bonhomme d'esprit n'a pu être contemporain que du fabuleux ptérodactyle et du paléontologique acérothérium, car, à partir d'Adam le roux, l'homme bon n'est plus qu'un monstre.

C'est à ce moment qu'il peut-être brave de s'aventurer à leur dire qu'on a connu ce monstre, et parfois je m'y risque encore.

J'en ai même connu plusieurs de monstres, et Dumas ne fut que le dernier en date; mais quand c'est lui que je leur nomme, je suis lapidé de sar-

casmes et l'opprobre devient mon partage. — Ohé ! seigneur Caliban, vous voulez vous payer nos têtes ! — Il est certain que c'est rebrousser la légende.

Dumas ne fut pas seulement l'homme dont l'esprit notoire semble à tous incompatible avec la réelle bonté ; il était l'un des deux ou trois extraordinaires arbalétriers du trait et sagittaires du mot de notre carquois national. Sa réputation sur ce chef était tellement établie que pendant près d'un demi-siècle, la satire et l'épigramme ne lancèrent point de dards, à Paris, qui ne lui fussent justement attribués ou attribuables. Oh ! les mots de Dumas ! Jamais grande chambrière de moraliste ne fouetta d'une mèche plus cinglante, plus clic-claquante, et dans le tas, les coquins, et les imbéciles, et les lâches aussi, de la mascarade civilisée. Ça crépitait comme grèle et mitraille et comme il le disait lui-même, quand il n'y en avait plus il y en avait encore. Eh bien oui, nul ne parut si méchant, et nul ne fut aussi bon ; seulement il n'était pas complice.

L'idée que l'on se fait de la bonté d'un homme est toujours en raison directe des compromissions qu'on en espère. Mais la vraie bonté n'est qu'une compassion avec l'espèce, elle n'est pas une solidarité avec l'individu. C'est ce qui explique la philosophie immodifiable et traditionnelle des dramaturges prêtres de la nature et ses défenseurs contre la société et ses vaines entreprises. Dumas était un dramaturge, et un dramaturge né, de la lignée dont furent Eschyle ensemble et Aristophane, excellentes gens, sûrement, et il menait comme eux le combat des grandes lois humaines contre les petits intérêts des mœurs chan-

geantes. C'est de cette façon, celle du génie, qu'il était bon, et elle est la bonne, en dépit des « combat-pour-lavistes » chauves. Mais où vais-je me perdre ?

*
* *

Peut-on comprendre qu'un homme adore la femme et abhorre les femmes ? Si on ne peut pas le comprendre, il est inutile de chercher à se rendre compte de la bonté que j'exalte et qui fut la force et l'attrait de mon illustre ami. Cette anomalie d'aimer un type et d'en mépriser les effigies n'est peut-être qu'une douleur de gens heureux, mais elle vaut toutes celles dont on meurt. Probablement vous m'entendrez mieux si je vous dis que l'on peut éprouver à la fois devant un pauvre le zèle et l'horreur de la charité. Cette contradiction est tout un martyre. Mais c'est de ce martyre qu'il faut décrocher la palme pour avoir le droit de se croire un bon. On ne l'est pas pour s'être soulagé de l'angoisse par une aumône : on l'est si, l'âme tordue par le phénomène infâme de la misère, on fustige de mots féroces les responsables de cette misère, ou si on flétrit la calamité honteuse dans une comédie dont quinze cents personnes entendent le rude verbe tous les soirs, ou encore si on communique à un ami dix lignes de tristesse comme celles qui sont en tête de ce chapitre, tout simplement.

Il me semble bien que ceux qui les y liront ne résisteront guère à convenir qu'Alexandre Dumas fils fut un bon, et j'espère que les plus pieuses délicatesses ne s'offusqueront point du jour violent dont je les éclaire. Quant à ce qui est d'avoir couramment rendu mille et un services à des passants du voyage

de la vie et à des pénitents blancs des calvaires artistiques, ce ne sont vraiment point des « gestes » à mesurer à si haute taille philosophique. « Qu'est-ce, — me dit-il une fois que je l'y surprenais encore — qu'est-ce que de donner sa bourse à qui vous demande la vie ! » Il se mit à rire en laissant tomber comme une larme, cette goutte de parisine.

Malgré le rayonnement de son immense crédit, qui, dans les théâtres, confinait à la toute-puissance et peut-être à cause de cet esprit terrible qui fut comme le *cave canem* de son seuil, il est fort remarquable et fort admirable, selon moi, que Dumas n'ait jamais eu ni cour littéraire, ni salon académique, ni grenier. Il n'avait pourtant qu'un mot à dire pour se procurer cette perte de temps et cette vanité. Mais il ne recevait que ses chimères. Là encore s'atteste cette vertu de bonté dont l'attitude symptômatique est l'isolement. Pour demeurer bon, il faut rester seul ; pour aimer le genre humain, il ne faut pas voir d'hommes. On les imagine béatifiables à ce prix. C'est un grand signe de désespérance que de se répandre, et c'est l'heure du fatalisme celle où on laisse sa porte ouverte sur la rue. J'ai toujours remarqué que les égoïstes pratiquants, j'allais dire militants, qui sont les vrais méchants de l'idéal « combatpourlaviste », ont horreur de la solitude et qu'ils doivent, pour se rassurer, frotter leurs « moi » aux « moi » des autres.

* * *

Je partirai avec une génération qui aura cru au *vir bonus* du poète, et qui en aura connu des modèles.

Je m'en irai sur cette foi qu'on peut faire son trou sans le faire dans de la chair humaine et qu'il n'est pas du tout nécessaire, pour être un grand homme, de se hisser sur un monceau de rivaux écrasés. Il m'a été donné de constater *de visu* que la bonté la plus évangélique n'est point du tout incompatible avec l'esprit le plus diabolique, et que, lorsque le cœur est large, et. s'il y a de la place, ils vivent en parfait accord et font un ménage d'amoureux. Et s l'on me disait que, plus proches encore, ils sont de même sang, et comme par exemple frère et sœur, vous ne m'en trouveriez pas autrement étonné. Il n'est méchants que de sots, comme il n'est cruels que de lâches.

Le voilà en face de papa sur la place des Trois Dumas. Mais puisque statue il y a, j'en ai une de mon ami dans l'âme, où je me la suis modelée pour mon usage. Elle représente un grand diable assis à sa table en robe de chambre, la plume levée, et n'osant pas écrire à un inconnu qui l'admire et qui l'aime de peur d'avoir l'air d'un pédant, en y joignant un conseil qui pourrait lui être utile. Autour de cet icone, mes souvenirs font un square fleuri.

III

GUSTAVE FLAUBERT

Ainsi donc, il y a trente et un ans, plus de trente et un ans, qu'il dort, là-bas, sans se réveiller, dans sa terre normande, le bon géant aux yeux d'enfant ! Est-ce donc vrai, cela ? Hélas, je viens de vérifier : 8 mai 1880 — telle est la date de sa feuille de route.

Alors c'est en rêve, qu'en écrivant son nom, j'entends son pas bruire sur le gravier de mon jardinet de l'Enclos des Ternes et que dans mon oreille hallucinée vibre la voix du grand « gueuloir ».

— Ohé, là-haut, descends un peu de ta soupente. On a à vous parler, monsieur.

Miséricorde, mais c'est Flaubert ! Et je dégringole mon échelle de meunier. — Vous, chez moi, patron ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— D'abord comment va Estelle ? C'est pour elle que je viens, bien entendu, et que je te fais l'honneur !... J'espère que tu ne la trompes pas avec des filles ? Tu aurais affaire à moi. Je l'ai vu naître. A présent où sont tes documents ?

— Quels documents ?

— Sur le duc d'Angoulême? Il « paroit » que tu en as, toi? Comme il n'y en a nulle part, vu et attendu que le duc d'Angoulême est spécial en ceci qu'il n'a rien fait et que c'est par là qu'il se détache sur l'histoire, je l'ai mis dans mon roman entre Bouvard et Pécuchet. Il est l'Ajax de cette *Iliade* des ganaches.

— Eh bien?

— Comment : eh bien? Si le duc d'Angoulême a fait quelque chose, et quoi que ce soit, l'Ajax f... le camp. Son entité est d'être nul, d'esprit et de corps, l'époux impuissant de « la planche de Salut » (style du temps), de la monarchie. Ah! j'en ai du tintouin pour ce malheureux livre!

— Quel tintouin?

— D'abord Zola, qui m'avait pris ce nom de Bouvard pour sa série. Il m'a fallu le lui arracher. Il y tenait. Et moi donc!... Enfin il me le cède. Je n'aurais pas pu finir. Un nom, c'est tout, dans les romans, pour ta gouverne. A présent c'est toi, avec tes documents sur le duc d'Angoulême! Que le diable t'emporte si tu en as! Où sont-ils? Je te les rendrai, parole, sur la tête de ta chère femme, je te le jure.

Et je lui réponds : — Mon cher maître, si j'en avais, nous les brûlerions à jamais ensemble. *Bouvard et Pécuchet* avant tout. Mais on vous a induit en erreur, je n'en ai pas et j'ajoute que le duc d'Angoulême m'indiffère passionnément, que dis-je, outre mesure.

— Que sais-tu de lui par tradition orale? Peut-être en parlait-on dans ta famille? Les bourgeois, qui furent tes aïeux, ont dû croire à la prise du Trocadéro? C'est la meilleure blague de la Restauration.

Enfin, parle? Il n'y a pas de fumée sans feu, pas plus que de feu sans fumée du reste, et le bruit court que tu caches, par respect pour Vaulabelle, des choses décisives pour la gloire du Duc d'Angoulême.

— Puisque je suis trahi, voici. Il est notoire que s'il n'a pas été le dernier des Bourbons ce ne fut pas sa faute.

— Oui, mais comment?

— Il se livrait dans l'ombre aux pratiques bibliques d'Onan ou mythologiques de Narcisse. Mes aïeux ne m'en ont pas dit davantage.

— Tu sais tout alors. Me voilà tranquille, mais j'ai eu peur. Mon duc d'Angoulême était fait, et ce n'est pas mal, tu verras.

Et le bon géant me serre la main et s'en va. Le sable du jardinet craque sous ses pas. Il enfile l'allée sans pousser la porte, je l'entends, je le vois... Il y a trente et un ans qu'il est parti pourtant. Oh! que les glas sonnent longtemps dans la sonorité profonde de ma mémoire!

Voici comment je connus Flaubert. Lorsqu'à la mort de son « daron » Georges Charpentier eut hérité de la célèbre Bibliothèque du Quai de l'École, son premier souci fut de l'enrichir des plus beaux écrivains de l'époque. L'auteur de *Salammbô* tenait le haut rang de l'élite. Or son œuvre se trouvait être disponible. Georges, sachant l'affection qu'il portait aux enfants de Théophile Gautier eut l'idée de prier sa fille cadette de lui obtenir cette œuvre pour son catalogue; l'affaire fut faite dès la première requête. Le bon géant était accouru de Croisset nous apporter lui-même sa réponse.

— C'est comme si ton père me le demandait.

avait-il dit à Estelle en l'embrassant, rabats chez moi ton jeune négrier.

Tous les éditeurs étaient à ses yeux des trafiquants de chair humaine. C'est la doctrine romantique, l'auteur et l'éditeur s'entre-dévorent. Aussi la surprise de Flaubert s'était-elle exaltée jusqu'à la stupeur lorsque le négrier lui était apparu sous les espèces d'un jeune homme, écarquillé d'admiration, qui lui avait signé tout ce qu'il avait voulu, bouche bée. — C'est l'éditeur des anges et l'ange des éditeurs, nous disait-il en piquant le sol de l'index, selon son geste familier. Pourvu qu'on ne nous déplume pas ce merle blanc !...

Et il était reparti travailler à ce *Bouvard et Pécuchet*, qu'il ne devait pas finir, et modeler dans le néant son prodigieux Duc d'Angoulême. Je ne le revis que l'année suivante, au théâtre du Vaudeville, au cours des répétitions du *Candidat*.

Il y était venu assister aux dernières études de cette « farce » qu'il croyait désopilante. Flaubert n'avait certainement aucune conscience critique de son génie. Il se croyait doué du don de bouffonnerie de haute graisse et il se faisait fort de faire sauter de rire les ceintures aux bedons des badauds par des turlupinades de Pont Neuf. Son chef-d'œuvre était pour lui la pantalonnade furibarde dénommée : « Le Pas du créancier » qu'il avait apprise à Gautier et qu'ils dansaient ensemble à Neuilly avec des contorsions d'Aïssaouas et de derviches tourneurs.

— Ça, c'est du théâtre, s'écriait-il en s'effondrant, ruisselant, sur les divans, et du vrai !

Quand il vit à quelle mise en scène Carvalho vait a accommmodé son pauvre *Candidat*, il sortit

de sa stalle navré, et me rencontrant dans le couloir, il me prit le bras et m'entraîna dans la rue. Marchons un peu, fit-il, et nous fîmes cinq ou six fois le tour du théâtre, sans mot dire. Il était écarlate, sa couperose faciale fleurissait mille pivoines. Je le décidai à s'asseoir un instant à la terrasse du Café Américain et à se rafraîchir de quelque limonade. Il ne voulait pas rentrer dans le coupe-gorge. Il retirait la pièce. Il intentait une action à Carvalho. — Une farce, jouée comme une tragédie, les misérables. Il n'y en avait qu'un, un seul qui eût compris son rôle et la pièce, c'était Delannoy, oui, celui-là, à la bonne heure, un grand artiste. Il avait en lui du Frédérick de Robert Macaire. Mais les autres !...

Ce Delannoy était un grand escogriffe, de la taille même de Flaubert, à la voix de Polichinelle, au geste de fantoche mécanique, qui rappelait beaucoup moins Frédérick que Louis Monrose, de démente mémoire. Il était bonnement exécrable dans son personnage, qu'il massacra du reste à la première, au milieu de la consternation générale.

L'auteur du *Pas du Créancier* ne reparut plus qu'une fois aux répétitions. Il était flanqué ce jour-là d'un autre géant à la crinière argentée que l'on prit pour Cernuschi, le directeur du *Siècle* à qui il ressemblait comme le reflet à l'image. D'une toute petite voix de pipeau lointain sur la colline, il prophétisait à Flaubert un succès sans précédent et s'il lui écrasait les mains c'est qu'il n'osait pas les lui baiser. Ce fanatique était Ivan Tourgueneff. Ah ! le bon Slave !

Et la première vint — 11 mars 1874. Les rumeurs de théâtre vaticinaient une déconvenue douloureuse.

Car Flaubert était aimé plus encore qu'admiré de tout le monde. Alphonse Daudet et Edmond de Goncourt s'efforçaient de l'illusionner sur le plateau par des pronostics favorables dont ils étaient les tables tournantes. Zola battait les couloirs comme pour lui-même. Maupassant avait amené des ateliers une légion aux rudes battoirs. Je me rappelle que la consigne était de tuer Sarcey à la sortie, « s'il le fallait », pour apaiser les dieux et plaire aux Muses. Le rideau se leva.

Le *Candidat* était précédé d'un petit acte joué par Saint-Germain qui justifiait de ma présence aux répétitions d'abord et, ce soir-là, derrière la toile. C'était ce « Séparés de Corps » que Dumas n'avait pu imposer à Montigny et qui avait trouvé asile au Vaudeville. Flaubert en écouta un instant les dernières répliques, et comme le succès se déterminait assez nettement : — De qui est-ce, cette petite machine, me demanda-t-il. — Ma foi, mon cher maître, Saint-Germain va vous l'apprendre,— et, selon l'usage, le comédien me nomma au peuple.

— Comment ?... tu ne m'avais rien dit ?

— Mon bon maître, comme tous ceux qui vous aiment, je ne pensais qu'au *Candidat* et je cours à mon poste dans la salle.

Et c'est de ce jour-là qu'il me tutoya.

⁂

Bien avant qu'Edmond de Goncourt ouvrît, à Auteuil, ce « grenier » où se mijotait une académie, Gustave Flaubert eut le sien au parc Monceau, à ce cinquième étage de la rue Murillo qui fut d'abord

son pied-à-terre parisien. Ce « grenier » s'était formé de lui-même, autour de lui, par cette nécessité, pour ainsi dire professionnelle, qu'éprouvent les artistes d'un même art à se grouper autour d'un maître. Plus que tous les autres, les gens de lettres, je crois, ont cette humeur hiérarchique. Ils font volontiers salon à leur chef de file et puis, du salon naît l'École, qui souvent n'a pas d'autre origine.

Les dimanches de Flaubert semblent prouver la remarque ou plutôt la ratifier. Nul ne fut moins naturaliste, dans le sens dont Émile Zola affubla le mot, que le styliste de *Salammbô*, hugolâtre intransigeant et exécrateur de l'écriture bourgeoise. C'est de lui cependant que se réclama longtemps la poignée de réalistes turbulents qui avait à Médan-sur-Oise son Vieux de la Montagne. Ils avaient besoin d'un prince, comme les poètes et les grenouilles. *Madame Bovary* était le chef-d'œuvre où ils pouvaient planter leur hampe; il était trois fois consacré par le public, la critique et la justice. Ce fut la « Préface de Cromwell » de la manifestation documentaire. — S'ils ne veulent pas de moi, disait Victor Hugo, pourquoi n'arborent-ils pas franchement Henri Monnier ? Le père de Joseph Prudhomme est leur Shakespeare naturel.

Cette consécration à Flaubert offrait ceci de paradoxal qu'elle l'étonnait d'abord plus que personne, pour n'en pas dire davantage, et, ensuite, que, sauf Edmond de Goncourt, tous les « dimanchiens » du grenier étaient, de bon gré ou non, des idéalistes, sans en excepter Zola, ne vous déplaise, poète mort jeune et romantique défroqué, à qui le lyrisme repoussait sous le rasoir même. Tourgueneff, le bon

slave, ne démarrait pas de Pouchkine, et Alphonse Daudet, bon provençal, de Mistral. Catulle, Hérédia et Coppée, du « Salon » de Leconte de Lisle, n'apportaient rue Murillo que des bruits du Parnasse. Il n'était pas jusqu'à Guy de Maupassant, disciple direct de l'hôte, qui ne se réclamât de la filiation pindarique. Il venait de débuter par un recueil intrépidement intitulé : « Des Vers ». — Et allez donc ! faisait Flaubert en sabrant du bras les Philistins imaginaires, « Des Vers » !... Ça, c'est crâne !... — Oui, marmonnait Georges Charpentier, l'éditeur, un peu pensif. De telle sorte que ce sanctuaire du naturalisme naissant était plein de prêtres du vieux culte idolâtre des muses.

Le pied-à-terre de la rue Murillo eût mérité le beau titre de rez-de-chaussée si l'on comptait les étages en venant du ciel, car il était de plain-pied avec l'espace. Il dépassait même les cimes vertes du parc Monceau sur lequel il prenait vue, et il était si bas de plafond que du balcon on pouvait cracher dans la gouttière. Il faut croire que Flaubert avait un faible pour les soupentes aériennes, car plus tard, faubourg Saint-Honoré, l'appartement qu'il habita était encore inscrit dans ce style des combles auquel l'architecte Mansard doit son renom culminant. Il eût été impossible au bon géant de s'y pendre et à Tourgueneff moins encore, même à genoux peut-être, et quand le chorégraphe du « Pas du Créancier » commençait l'une de ces gesticulations oratoires afférentes au tonnerre de son « gueuloir », Edmond de Goncourt lui criait : — Prenez garde à la toiture ! Vous allez desceller les ardoises !...

De l'un et de l'autre appartement je n'ai jamais vu

que le cabinet de travail où le maître recevait ses visiteurs dominicaux. Le bureau, une simple table d'architecte, occupait le centre de la pièce, entre la porte et la fenêtre toujours grande ouverte, mais où l'ascète terrible du verbe ne s'accordait aucune distraction de la vue ou de l'ouïe. Il était là comme sur le préau crénelé de sa tour d'ivoire, entre le Livre et le Papier, et l'on y cherchait la tête de mort des antres cénobitiques. Point de feuilles errantes, ces jours-là du moins, sur la table où régnait un ordre bureaucratique. — On me demande souvent pourquoi je ne me suis pas marié ? disait-il. Eh bien voici. Je ne me suis pas marié parce que ma femme aurait rangé, c'est-à-dire dérangé, mes paperasses, jeté mes vieilles plumes d'oie peut-être !... — Et il les montrait dans leur vase, vénérables flèches de la chasse au mot, ébarbées, hérissées, culottées d'encre, tout le carquois de la semaine.

Mais la pièce d'art de l'établi c'était le presse-papier légendaire dont l'histoire formait le thème favori de ses gaudrioles bousingotes. Il ne se lassait pas de la conter et si je ne l'ai pas entendue vingt-cinq fois je ne l'ai pas entendue une. Ce presse-papier, souvenir héréditaire du docteur Flaubert, son père, était un morceau de mât de navire dont l'aventure plus que scabreuse défiait jusqu'au latin même, et c'était probablement la difficulté de la conter qui l'excitait au tour de force réitéré jusqu'à l'abus.

— Un jour, à l'hôpital de Rouen, où, comme vous savez il était chirurgien, mon père, à la fin de sa consultation, avise un matelot collé dans un coin et tournant dans ses doigts boudinés son béret comme un rosaire. — Asseyez-vous, mon brave. — C'est

que je ne peux pas, Monsieur le docteur. — Comment, qu'est-ce qu'il y a? — Je ne sais comment vous dire, mais ça me gêne là où tout passe, sans compter que rien n'y passe plus, sauf le respect, et à votre service. — Depuis combien de temps, cet état? — Depuis notre retour de Terre-Neuve sur la goëlette. — Voyons ça, dit mon père, qui le fait mettre sur le ventre dans la position fondamentale et propice à l'inspection. — Oh! sacrebleu, jure le praticien en se relevant, c'est ce que j'ai vu de plus fort dans la marine, soit d'État, soit de commerce! — Et, saisissant ses fers d'accoucheur, il extrait des reins du morutier ce que nous appellerons l'enfant de la goëlette. Et le voici, concluait Flaubert en montrant le bout de mât d'artimon, c'était le presse-papiers de mon père... — Un document, marquait Zola. — S'il en fut, confirmait Daudet. — J'espère, soulignait Tourgueneff, que vous l'avez fait baptiser avant de vous en servir?

Dans un autre pot conforme à celui des plumes d'oie, il y avait, sur la cheminée, à la disposition des fumeurs, un faisceau de pipettes en terre émaillées et festonnées de lierre dont la capacité ne dépassait pas celle d'un dé à coudre. On les appelait les pipes Flaubert, mais il était rare qu'on en usât et je n'ai vu que Hérédia recourir à ce calumet lilliputien de fumeur d'opium. Enfin, dans la ruelle formée par l'avancée de l'âtre, s'étendait un divan à l'orientale, propre aux siestes et méditations horizontales, dénommé : « le vachoir », qui constituait toute la décoration de la cellule.

Aux murs, tendus d'étoffe claire et tout unie, pas un tableau, peint ou gravé, et de photographies

moins encore. Je n'ai souvenance que d'une reproduction d'une toile de John Everett Millais, le préraphaëlite anglais, reléguée d'ailleurs dans l'antichambre ; c'était un présent de sa chère nièce Caroline, aussi le laissait-il là par tendresse pour elle mais il ne l'avait certainement jamais regardé. Flaubert avait l'horreur de la peinture. Peut-être l'affectait-il plus qu'il ne l'éprouvait en réalité, et en écartait-il systématiquement la joie. — En fait de paysages j'opère moi-même, déclarait-il, et il ne se vantait pas, il faut en convenir.

Un jour, et si rebelle qu'il fût aux indiscrétions bêtes du reportage, il s'était laissé aller à recevoir chez lui l'un de ses jeunes compatriotes rouennais, son zélateur passionné du reste, mon camarade Pierre Giffard. Or dans le compte rendu de son exploration, le journaliste, croyant plaire au maître, l'avait enrichi d'une collection de tableaux rothschildienne où les anciens disputaient aux modernes les centimètres de ses lambris. La fureur de Flaubert, à la lecture de l'article, était montée à la congestion. — Des tableaux chez moi !... Il en a vu !... Oh ! le scélérat !... Et c'est un « pays ! »... La haine de la littérature !... M'accuser de galerie de peinture ? Que lui ai-je fait ? — Et il resta longtemps convaincu que c'était un coup de la municipalité de Rouen, dont le petit Giffard était le spadassin breveté, à moins que Villemessant n'en fût l'instigateur, ce qui était encore bien possible !...

Personne n'ignore qu'il n'existe et ne reste aucun portrait peint de Gustave Flaubert. Il s'est toujours refusé à toute pose, obstinément, en dépit des instances des êtres les plus chers et des admirateurs les

plus sincères. Il garda jusqu'à la fin le secret de ce refus inexpliqué qui ne fut peut-être qu'une coquetterie. Il avait été dans sa jeunesse d'une beauté merveilleuse, et telle, me contait Gautier, qu'à Rouen lorsqu'il entrait au théâtre, avec sa sœur, toute la salle se levait pour les applaudir. De cette beauté il ne lui restait que les yeux, seuls indemnes du ravage d'un mal mystérieux qu'il parvint à céler aux plus intimes. L'icone unique que nous ayons de cet homme aimé des dieux est le dessin à la plume d'Ernest de Liphart, reproduit dans les éditions posthumes de son œuvre. C'est à moi qu'on en doit l'aubaine, voici comment.

Je passais un jour, rue Drouot, devant la boutique d'un bric-à-brac, lorsqu'à la porte j'avisai une boîte à dix centimes, où, parmi maints objets de rebut, il y avait de vieilles cartes photographiques. Elles provenaient à peu près toutes du fonds Carjat, et, quoique la plupart fussent des portraits d'homme, diversement célèbres, aucune ne portait d'indication nominative. Je ne m'expliquais que par cette raison le dédain des passants et du marchand lui-même pour ces documents iconographiques, lorsque l'une des cartes m'arracha un cri de joie tempéré de stupeur. Une photographie de Gustave Flaubert !...

Ainsi donc, la légende était fausse. Quand il se défendait de toute portraiture, il avait posé chez Carjat. Et non seulement il avait posé chez Carjat, mais il lui avait consenti trois poses. Les trois portraits étaient là, en trois épreuves, dans le tas à deux sous. Vous pensez si je m'en enrichis sans marchander, et je ne crois pas avoir besoin de vous dire si je les ai gardées ! Elles sont uniques, tout simplement.

Certes, il n'y avait pas lieu de les utiliser pour convaincre le bon géant de blague. Je suis de ceux qui tiennent pour des lois les caprices mêmes des maîtres. S'il voulait que la postérité fût privée de ses traits, c'était ne pas l'aimer que le trahir, et je l'aimais de tout mon cœur. Les trois photographies sont demeurées invisibles chez moi jusqu'à sa mort.

Il me démangeait toutefois de savoir si le *veto* était vraiment irréductible et j'eus recours, pour l'apprendre, à un moyen de comédie. Après avoir exécuté tant bien que mal une copie à l'huile de la plus ressemblante des trois photos et l'avoir poncée à sec pour la glacer de la patine du temps, je l'apportai un dimanche, sous le bras, au « grenier » de Flaubert.

— Voici ce que j'ai déniché, fis-je, à l'Hôtel Drouot, à une vente par autorité de justice, ou après décès, je ne sais plus, car le possesseur est ou était un malheureux peintre normand, et même de Rouen, si j'ai bien entendu le commissaire-priseur qui bredouillait. J'ai pensé bien faire en acquérant la toile, soit pour la supprimer, soit pour l'offrir au modèle.

— Oui, dit Edmond de Goncourt, c'est de la fichue peinture, mais il n'y a pas à dire, voyez donc, Flaubert, c'est vous ?

— Pas si mauvaise, la peinture, releva Émile Zola, que j'aurais embrassé pour ce jugement, mais la ressemblance, selon moi, est plus douteuse.

— Il y a quelque chose, équilibra Tourgueneff, comme d'un frère... mais naturel... à l'imaginer... par exemple.

Daudet avait ensourcillé son monocle et me regardait en dessous. Maupassant m'aurait dévoré tout cru.

— Je te l'achète, me cria Hérédia, toujours enthousiaste.

Flaubert prit la croûte, s'assit, la contempla en silence, et, me la rendant assez nerveusement :

— Ça, c'est la gueule au père Sandeau. Tu peux la garder, si tu aimes cet auteur.

Or, ce fut cet « agrandissement » qui, six ans plus tard, lorsque le maître s'en alla, servit à Ernest de Liphart pour le superbe portrait à la plume que je publiai dans la *Vie Moderne* et qui reste le graphique unique à la fois et définitif de la tête auguste du grand artiste de lettres. Quant aux trois photographies, il y a cas de reliques ; je ne les montre qu'aux initiés du verbe.

A ce titre déjà, le poète Raoul Ponchon aurait droit à un tirage particulier des icones, mais il le mérite en sus pour la joie romantique dont plusieurs de ses poèmes comblaient le maître. C'était François Coppée qui les lui avait révélés. Il y avait une parodie de l'*Orientale* de Victor Hugo, sur laquelle Flaubert tonitruait du « gueuloir » et crevait le plafond des ailes. Elle est établie sur le thème :

En venant du golfe d'Otrante
Nous étions trente.
Mais en arrivant à Cadix
Nous étions dix,

que le disciple développe ainsi pour l'allégresse des rimeurs :

V'là qu'en arrivant à Melun
Nous n'étions qu'un.
Mais en sortant de Carcassonne
Zut, plus personne !...

— C'est gigantesque, clamait Flaubert en fichant l'index en terre comme un hydrographe qui marque

l'emplacement d'une source. Un autre distique encore le jetait en pure pâmoison, et il en déclarait l'ellipse « l'une des merveilles de la langue française »

Je hais les tours de Saint-Sulpice :
Aussi, quand j'y passe, j'y pisse.

— Oh ! ces deux « j'y » !... C'est du génie. Coppée, je vous en prie, amenez-moi cet homme-là. Il est des nôtres.

Il va sans dire que Raoul Ponchon a fait d'autres poèmes et que sa Muse abondante et charmante ne s'en est pas tenue à ces exercices facétieux. Mais le bon chantre des vins de France apprendra peut-être ici de quelle admiration il était l'objet pour l'auteur du *Pas du créancier*, au grand scandale d'ailleurs d'Ivan Tourgueneff, long Tartare mélancolique, à la voix de gosse, qu'effarouchait la gauloiserie.

Je vous ai dit la raison que Flaubert donnait de sa terreur du mariage.

— « Elle » rangerait mes papiers ! vociférait-il.

Mais il masquait de ce prétexte la vraie cause de son célibat volontaire. Ce bûcheron fantastique de la forêt du verbe qui restait des mois entiers à Croisset, sans sortir de son antre, à abattre du bois, était un aimant et un tendre. Il avait beau professer sur les choses de l'amour la philosophie décevante et déçue qu'il prête à son héros de l'*Éducation sentimentale*, l'amertume n'en trompait ni ses amis ni les siens.

— Vous feriez un excellent mari, lui lançait Daudet, et un père meilleur encore.

Et il ne disait pas toujours non. Voici comment

me fut révélé le secret, scrupuleusement gardé par tous d'ailleurs jusqu'à sa mort, de son abstention matrimoniale.

Je tenais du vieux Robelin, l'ami de Victor Hugo et l'habitué fidèle de la maison de Théophile Gautier, à Neuilly, le récit d'une « chose vue » fort singulière. En traversant le Pont des Arts, il avait été arrêté, un soir, par un groupe de passants entourant un convulsionnaire. Il s'était approché du malheureux, qui, l'écume aux lèvres et renversé, se roulait dans le cercle des badauds, et il avait reconnu le malade.

— Je hélai un fiacre, contait le père Robelin, et je transportai Alfred là où il demeurait, rue du Mont-Thabor. Puis, je courus prévenir son frère.

— Qui, son frère ?

— Mais Paul de Musset.

— Que me dites-vous là ? Le poète des *Nuits* tombait du haut-mal ?

— Oui, et c'est pour cela qu'il se grisait, non pour autre chose. Mais, cette fois, il n'avait pu dissimuler, et la crise l'avait terrassé dans la rue. Heureusement que j'étais seul, sur ce pont, à le connaître. Il n'a jamais su qui l'avait ramené chez lui, cette nuit-là. Il ne me l'aurait pas pardonné.

Le récit du vieil architecte romantique m'était toujours resté dans la mémoire. Il me révélait un Rolla insoupçonné, plus digne que l'autre assurément, puisqu'il expliquait par la honte d'un mal organique terrible l'avilissement de la fin de sa vie. Il voulait que l'on mît sur le compte de l'ivresse les accès inopinés où l'on pouvait le surprendre.

Or, un dimanche que l'Enfant du Siècle était, avec son œuvre, sur le tapis, chez Flaubert, et que l'un

et l'autre écopaient, défendus, je dois le dire, énergiquement par Émile Zola, l'idée me vint de jeter dans le débat la confidence du père Robelin, et jamais je n'en eus de plus malencontreuse. Le silence glacial au milieu duquel on m'écoutait aurait dû m'avertir de mon impair, si les grandes gaffes n'avaient en elles-mêmes un vertige; et j'allai jusqu'au bout de la mienne, ignorant d'ailleurs où elle m'entraînait.

— Et voilà pourquoi, conclus-je en reprenant le mot de Robelin, Alfred de Musset s'absinthait au Café de la Régence, et non pour autre chose : l'infortuné était épilep...

A ce moment, le bon géant, qui, debout, était adossé à la cheminée dans sa robe de chambre grise à cordelière, oscilla comme un peuplier fouetté par le vent d'orage. Mais d'un geste, il se reprit :

— Ce n'est rien, la chaleur. On étouffe ici, ne trouvez-vous pas ?

Cinq minutes après, tous les familiers du « grenier » se retiraient sous divers prétextes, et je compris.

— Pourquoi ne m'as-tu pas fait un signe ? reprochai-je à Daudet dans la rue.

— Il l'aurait vu. Il ne sait pas que nous savons, mais il épie. Comme personne n'a bronché, ton histoire même aura servi à lui confirmer notre ignorance. Mais ne reparais pas dimanche. Aucun de nous ne viendra, du reste. Il est huit jours à se remettre de la crise.

J'ai toujours pensé, je pense encore, que le célibat défensif du maître s'explique par ce secret du mal caduc qui le rongeait et qui ne fut livré au public qu'après sa mort, bien inutilement peut-être, par

son plus vieil ami. Un document !... A quoi sert-il pour ou contre sa gloire ?

*
* *

« Vendredi soir, 6 février 1880.

« Mon cher ami,

« Grâce à vous, je vais devenir célèbre *à Rouen* !... Le *Nouvelliste* m'a fait pour la première fois de sa vie une forte réclame, d'après vous, — et le *Journal de Rouen*, mardi dernier, a reproduit avec une introduction, *toute* votre préface.

« Une vieille bonne que j'ai — et qui est sourde, boiteuse et aveugle, m'a dit hier un mot sublime et qui était le résultat de ce qu'elle avait entendu dire chez l'épicier, où l'on parlait du susdit numéro du *Journal de Rouen* : — « Il paraît » que vous êtes un grand auteur ! » Mais il fallait voir la mine et entendre la prononciation !...

« Eh bien ! ce grand auteur est un idiot. J'ai oublié de vous dire le plus beau des détails sur les pérégrinations du *ms*. Il est *resté onze mois* à l'Instruction publique ! c'est-à-dire *dans le cabinet de Bardoux*. Ledit Bardoux *s'était engagé*, à peine ministre, à faire représenter la pièce de ses trois amis. Ne trouvez-vous pas ça joli ? — Là, encore comme chez Noriac, j'ai été obligé à la fin de reprendre mon infortuné papier.

« Je crois que les deux journaux *de la localité* (1)

(1) Substantif employé par M. de Villèle pour *la Grèce*. « La Grèce, que nous importe cette localité. (*sic*.)

« Quel est donc celui qui m'a fait une si belle réclame dans le *Voltaire* ? Et cet oiseau de Charpentier qui ne m'a pas envoyé un pareil article ! Quel être ! Rappelez-lui que j'en attends toujours deux exemplaires. »

feront du bien à la *Vie Moderne*. Les bourgeois de ces lieux ayant foi en *leur* journal. Mais les libraires me semblent stupides. Aucun jusqu'à présent ne l'a en montre. Et beaucoup même n'ont point le *Château des Cœurs*.

« Amitiés à Estelle et tout à vous, mon chéri.

« Votre G. Flaubert. »

Cette lettre de Gustave Flaubert, que j'ai retrouvée en paperassant, contient, pour ceux qui l'ont connu, tout l'homme. Il n'y en a pas de plus explicite dans cette « correspondance » dont on vient de publier le dernier volume et où s'atteste une agitation cérébrale allant, vers la fin de sa vie, jusqu'à la frénésie. En dépit des hommages tardifs que se plaisaient à lui rendre ceux qui sont devenus depuis lors les maîtres de notre littérature, le cher grand homme se croyait réellement ignoré de ses contemporains, et il est trop clair aujourd'hui qu'il souffrait de cette croyance. Y a-t-il rien de plus mélancolique que cette joie ironique devant l'ébahissement de la vieille bonne sourde, boiteuse et aveugle, apprenant chez l'épicier, lequel le tient du journal de la « localité », qu'elle sert depuis vingt ans, sans le savoir, un « grand auteur » ? Et que dites-vous encore de ce journal de province qui attend la publication du *Château des Cœurs* dans un journal parisien pour saluer la gloire d'un tel compatriote !

Mais telle est la loi, paraît-il. Il est écrit (par qui, ô Azaïs ?) que toujours il en sera ainsi pour les vrais grands artistes et que la mésintelligence est éternelle entre l'absurde public et le génie. C'est ce qu'il ap-

pelait lui-même le « panpignouflisme ». J'ai connu deux hommes de l'élite qui ont été les martyrs du panpignouflisme pendant toute leur dure vie de labeur et de chefs-d'œuvre, car la Révolution de 89 a tout donné à ce peuple excepté le goût du Beau et ses méprises littéraires sont plus désespérantes que jamais. Mais le premier de ces deux maîtres s'en était consolé avant sa mort. Moins philosophe peut-être que son ami Théophile Gautier, le pauvre Flaubert n'était point encore résigné, ses lettres en font foi, quand il partit pour le repos.

Il faut avouer aussi qu'il en avait enduré d'effroyables, et notamment au théâtre. On aurait beau regarder la colonne pendant douze mois consécutifs, et sans boire ni manger, il n'y a pas de quoi être fier d'être Français lorsqu'on songe qu'un Gustave Flaubert n'a jamais pu faire jouer à Paris une féerie signée de son nom, et qu'il a succombé à la peine !

Un ministre même, un ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, qui passait pour lettré et libéral, n'a pas trouvé, en onze mois, le temps ni le courage d'intervenir dans un pareil scandale, de donner cette modeste satisfaction à un grand homme, à un bon homme, à un ami, à un vieillard presque ruiné, et de soulager notre conscience nationale de cette honte !

Une féerie ! Ah ! grand Dieu ! par le temps d'exhibitions infâmes, d'une bêtise à guillotiner, qui courait alors, qui court encore, une féerie de Gustave Flaubert refusée par tous ces planteurs, fouailleurs de nègres quand ils ne sont pas négriers, que l'on appelle des directeurs, et rendue à l'auteur de *Salammbô* « sous des prétextes littéraires ! » Et M. Bardoux

n'a rien pu contre les marchands de bamboulas!

Hélas! pourquoi Flaubert ne s'adressait-il pas directement à M. Francisque Sarcey, qui lui, au moins, savait lire? Sans doute il aurait fait pour le *Château des Cœurs* ce qu'il fit pour certaine *Jeanne d'Arc*, d'un professeur maniaque et platonique amant de la Pucelle. Bizarrement aidé de l'intervention toute-puissante du Grand Maître de l'Université, il en posa le lapin au malheureux directeur du Châtelet, qui ne s'en remit pas, sous couleur de littérature patriotique. Oui, Sarcey eût fait cela pour Flaubert, car il fit tout ce qu'il put, ce pape du culte théâtral, et ce n'est pas la bonne volonté qui lui manqua, hélas!

Mais le grand provincial ne connaissait rien aux choses de la ville. Il s'adressait, en sa détresse, directement à un ministre, et, en onze mois, ce ministre était si occupé du sort des faiseurs de Jeanne d'Arc qu'il n'eut pas une minute pour prier Sarcey de le conduire chez M. Floury afin de lui placer le *Château des Cœurs*. La voilà bien la naïveté des hommes de génie!

J'ai gardé de Gustave Flaubert une note relative à ses déboires de théâtre. Il me l'avait donnée lorsque, ne pouvant faire mieux, je lui publiai sa féerie dans la *Vie Moderne*. Pouvait-il la laisser en des mains mieux désignées? Je la relis parfois, lorsqu'en des cas pareils aux siens je sens ma modestie perdre pied; elle la reflanque tout de suite en équilibre.

Voici cette note manuscrite et inédite :

« 1° Marc Fournier *refusa* d'entendre le scénario du *Château des Cœurs* prétendant « que nous étions incapables », moi et Bouilhet, de faire une féerie.

« 2° Gustave Claudin nous demanda la pièce pour M. Noriac, directeur des Variétés. Enthousiasme du dit Noriac qui voulait supprimer trois rangs de fauteuils d'orchestre, machiner son théâtre, etc., et commencer les répétitions tout de suite. Après quoi silence absolu pendant six mois. Et le *ms* ne me fut rendu qu'après des instances brutales de ma part.

« 3° La pièce fut portée à Hostein, directeur du Châtelet, et quarante-huit heures après me fut rapportée par son *domestique*, qui proféra ces mots :

« M. Hostein m'a chargé de dire à M. Flaubert que « ce n'est pas du tout ce que Monsieur désire » (*Sic*).

« J'en oublie quelques-uns.

« 4° Un directeur de la Gaîté (ancien directeur d'une troupe italienne à Nantes) a entendu la féerie chez moi, rue de Murillo, — et puis pas de nouvelles, après avoir témoigné beaucoup d'admiration bien entendu.

« 5° Carjat demanda à Bouilhet la féerie pour Dumaine et Rosevil (?) directeurs de la Gaîté. Le manuscrit fut gardé trois mois et rendu à moi avec dédain par M. Dumaine.

« 6° Raphaël Félix en entendit la lecture (avec Michel Lévy) et s'apprêtait séance tenante à « faire le traité », quand il se ravisa tout à coup, parce qu'il voulait remonter *Lucrèce Borgia*.

« 7° L'année dernière, Weinschinck, directeur de la Gaîté, garda le manuscrit huit jours. — Même réponse que ses confrères.

« 8° Cet hiver, au mois de décembre, Dalloz a refusé de le faire paraître dans la *Revue Française*. »

Panpignouflisme ! Panpignouflisme !

LE PARNASSE

I

LES THÉS SANS THÉ DE L'HOMME QUI BÊCHE

La boutique d'Alphonse Lemerre, passage Choiseul, était le lieu de rendez-vous, non seulement des Parnassiens dont il était l'éditeur, mais encore de la plupart des lettrés et écrivains de l'époque qu'y attirait le bruit d'ailes des Muses. Ils étaient toujours sûrs d'y voir, entre cinq et six, François Coppée, le poète à succès de la maison, celui qui « se vendait » comme brioche, souvent Théodore de Banville, et deux ou trois fois par semaine Leconte de Lisle en personne.

François Coppée était alors très gai, d'abord parce qu'il était bien portant et ensuite parce qu'il était heureux. Sa gloire s'élargissait jusqu'à la popularité et laissait loin celle de ses rivaux et même de ses

maîtres. Il venait de trouver la formule de ce vers pédestre dont la familiarité bon enfant cache une dextérité prosodique de virtuose et il était entré dans les masses profondes comme aujourd'hui Edmond Rostand triomphe par la maîtrise du vers picaresque.

Ce qu'il y a de plus difficile au monde pour celui à qui a souri la fortune c'est de demeurer simple et bon sous la couronne de lauriers. François Coppée avait cette grâce. Il lui dut d'être universellement aimé. Jamais il ne se mettait, lui ni son œuvre, sur le tapis, et nul ne fut plus accessible aux efforts, plus compatissant aux déceptions et plus indulgent aux fautes de ceux que marque la déveine. Le plus sévère de ses jugements, même quand il fut critique dramatique à *la Patrie*, ne dépassait pas l'égratignure légère d'une réserve. Comme celles de Banville et de Gautier, sa férule était de velours.

Un jour, chez Lemerre, il me prit sous le bras et m'entraîna dans le passage. — Venez, que je vous dise... Et nous péripatétiquâmes. — Vous avez la fureur des néologismes et je ne les aime pas toujours. Mais dans votre dernier feuilleton (j'exerçais moi-même le sacerdoce sarceyen) vous en avez trouvé un que je vous envie. — Lequel, cher ami ? — C'est à propos de la mauvaise féerie de X et Z, à la Porte-Saint-Martin. — Eh bien ? — Après en avoir résumé l'ânerie en dix lignes, vous concluez en poussant ce cri de détresse ! j'incompète ! Oh ! ce : j'incompète, prêtez-le-moi, vendez-le-moi, il est trop beau pour un critique seul.

Et je le lui offris sous la condition que, dès qu'il

serait de l'Académie, il le rendrait au dictionnaire. Incompéter, nous incompétons, plût à Dieu que j'incompétasse !...

Nous nous amusions tous à ce jeu de la fable-express qu'on a un peu déformé depuis, ce me semble, et qui, à l'origine, avait plus de tenue. L'auteur des *Humbles* en apportait d'excellentes, malicieuses sans fiel, d'une facture souple, qu'il composait aux archives de la Comédie-Française dont il était le bibliothécaire. L'une d'elles était devenue célèbre et passait de bouche en bouche comme une épigramme de Lebrun, le maître du genre, au siècle dernier. Ceux qui ne se l'attribuaient pas, après l'avoir modifiée à leur usage, la donnaient au pauvre Coppée, qui s'en défendait comme un diable, à bon droit du reste. Il était en effet en fort bons termes avec le lundiste du *Temps* dont il estimait à son prix le labeur opiniâtre et la vertu professionnelle. Or la fable disait :

> Ayant cru faire un mot l'oncle se mit à rire.
> *Moralité.*
> Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Les compliments qu'il en recevait chez Lemerre l'horripilaient autant qu'ils me délectaient, et pour cause. On avait pendant toute la guerre de 1870-1871, récité, débité et même joué mon poème : *Le Maître d'école* sous la signature de mon glorieux camarade de lyre et je n'étais pas fâché de l'entendre gémir d'un nouveau *sic vos non vobis* vengeur. A la fin cependant je revendiquai la paternité du distique, ce qui d'ailleurs n'avança pas beaucoup mes

affaires, déjà médiocres, auprès de mon vieux professeur.

Leconte de Lisle chez Lemerre, c'était Jupiter, pardon, c'était Zeus, venant prendre sa place au banquet des dieux. On le voyait venir, lent et majestueux, de l'orée du passage, et l'on allait au-devant de lui avec déférence. Il y était sensible, aimant les hommages. L'homme en lui, beau d'une beauté classique et sculpturale, était bien l'incarnation du poète, ou, si l'on veut, sa manifestation physique. L'un réalisait l'autre aux yeux des mortels. Seul, l'usage d'un monocle sourcilleux l'humanisait et le dénonçait idoine aux contingences. Ce carreau, encastré sous l'arcade, nous donnait le signal de l'essor en nous libérant du respect, et juchés sur les coins des tables ou assis sur les gradins de l'escalier tournant, nous nous adonnions aux plaisirs du débinage, joie des Lettres et des Arts.

Je dois à la vérité pure de dire que le Zeus n'en dédaignait pas l'exercice, et que, sauf Homère parmi les morts et Théophile Gautier entre les vivants, peu ou prou de rivaux échappaient à son esthétique militante. Mon vieil ami Léon Dierx qui l'a beaucoup hanté et qui lit ces lignes par-dessus mon épaule, m'assure que son maître était plutôt bienveillant et qu'il y avait en lui deux hommes en conflit, le Leconte de Lisle du dedans et le Leconte de Lisle du dehors. Je n'ai personnellement connu que le second et il seyait de sortir après celui-là de chez Lemerre, si l'on ne voulait pas connaître prématurément son épitaphe.

Car il avait un goût pour ce genre funéraire. Il entrecoupait nos fables charivariques d'épitaphes

lapidaires dont l'anthologie lui était renouvelée chaque jour par le génie inépuisé de Louis Ratisbonne, qui avait traduit *l'Enfer* du Dante et qui tournait délicieusement l'inscription tombale. Il en avait fait une pour le pauvre Sully-Prudhomme que le Leconte de Lisle du dehors ne se laissait pas d'accréditer, quoique Leconte de Lisle du dedans en déplorât l'injustice évidente.

Dans ce morceau, imité de la fameuse *Méditation* de Lamartine sur Bonaparte, l'enterreur dantesque disait comme en désignant une sépulture :

Sur ce tertre où Sully-Prudhomme est remisé
On distingue un vase brisé.

Et le bon Coppée s'esquivait à l'anglaise, rebelle à ces gaîtés macabres.

Il va sans dire, et dieu merci, que tous les thés sans thé chez Lemerre, n'étaient point voués aux entretiens symbolisés par l'homme qui bêche de son exergue éditorial. Personne ne savait être plus charmant que Leconte de Lisle au milieu de sa cour parnassienne, plus abondant en anecdotes et souvenirs, plus docte en leçons d'art littéraire, et, ces jours-là, François Coppée ne s'en allait pas. Il y avait parmi les habitués du petit cercle un vieux brave homme, le père Alphonse Toussenel, qui avait été phalanstérien à Ménilmontant et demeurait obstinément fouriériste, « fouriériste à lier », disait-il de lui-même. Toussenel, qui fut deux fois prophète, ne le fut pas dans son pays. D'abord, bien avant Edouard Drumont, il signala le péril triomphal de la race juive et la féodalité du sémitisme. Ensuite il ouvrit les voies du naturalisme sentimental à l'admirable ento-

mologiste Fabre par la méthode de ses études ornithologiques. Mais en France il faut deux grands hommes pour une découverte, c'est le compte, et les seconds y sont les premiers.

Toussenel avait connu Leconte de Lisle en 1848, à la *Démocratie Pacifique*, feuille saint-simonienne, où ils avaient collaboré tous les deux, et rien, pour ma part, ne m'était plus doux que de les entendre égrener simultanément le rosaire de leurs souvenirs sur cette ère héroïque de la liberté française où je suis né. Ils gardaient l'un et l'autre un culte tendre pour l'un de ses martyrs, René de Flotte, beau gentilhomme breton, officier de marine et représentant du peuple, puis transporté du Deux Décembre et tué enfin au service de Garibaldi, en Calabre, et tout ce qu'ils en contaient me sonnait et me sonne encore le « bayardisme » élégant sans peur et sans reproche de l'élite de notre race. Il me semble que celui qui écrirait l'histoire de René de Flotte comme la narraient Leconte de Lisle et Toussenel donnerait à la Démocratie le roman qui lui manque, ses *Trois Mousquetaires* en un, et j'en offre l'idée à qui voudra la prendre.

Une autre des causeries souvent réitérées du poète créole et du fouriériste chasseur avait trait aux animaux qu'ils aimaient à l'envi et connaissaient à fond. Leconte de Lisle disait l'éléphant, le jaguar, et le condor qui dort les ailes toutes grandes ouvertes ; Toussenel lui répondait par la caille, la perdrix et leurs amours buissonnières, et le thé sans thé se terminait par un éloge de Lamartine en qui l'ornithologue passionnel saluait l'idéal humain sur la terre. — Oui, concluait le maître du Parnasse, une individualité

magnifique, mais quel fâcheux poète ! — Et il rajustait son monocle et s'en allait rejoindre son Ratisbonne, épitaphiste éminent.

Si les thés de Lemerre étaient sans thé, ils n'étaient pas, par métaphore au moins, sans sucre, à ne parler que de celui que l'on s'y cassait sur la tête. Mais n'en va-t-il pas de même dans chaque réunion d'artistes du même art, et, avouez-le, dans toutes les autres quelconques réunions ? On ne s'assemble qu'à fin de médisance et c'est à ces jeux de clapette que se réalise l'égalité des sexes. Du reste il faut bien le dire, il n'y a sous le soleil, la lune et les étoiles, que deux modes de causerie, l'un est de parler des autres, et le second est de parler de soi. Il ne nous reste que le choix pour le moins insupportable, — ou bien alors ce thème : la pluie et le beau temps, base des palabres philosophiques. Quelles tristes et pauvres bêtes nous sommes, en société s'entend !

Je n'ai connu que deux hommes parmi les illustres qui fussent absolument réfractaires aux cancans. Ils avaient cependant de l'esprit à en revendre. Encore n'oserais-je rien garantir sur le premier, Ernest Renan, ne l'ayant vu que trois fois et toujours chez Victor Hugo, devant qui il s'effaçait de la façon la plus édifiante. Je le revois assis lourdement à distance hiérarchique du poète, les yeux baissés sur le tapis, les mains croisées monastiquement sur le bedon, écouter comme de loin, Luther sans clarinette, ces rumeurs du boulevard qui refluaient à la porte du salon de l'hôte et y bourdonnaient en hannetonée. Il avait l'air de ne pas les ouïr, — « Renan est en Israël ! » disait Leconte de Lisle, — mais il n'en perdait ni un ragot ni un potin, car il était friand de la vie et du

bruit de papiers que font nos gloires parisiennes. Il ne les récusait pas plus qu'il n'y obtempérait. Il ne démarrait pas de son sempiternel : Oui, oui, oui, moulu par le ressort double de ses pouces en virevolte.

Clovis Hugues ne se rendait pas au pyrrhonisme, feint selon lui, de cette implacable bienveillance. — J'ai été curé comme lui, me disait-il, je m'y connais. Sa poche à fiel est crevée, soit, mais il en reste toujours dans l'organisme clérical. Parions que j'obtiens de lui un petit abattage. — De qui ? — Tu vas voir. — Et, s'approchant du cinquième Évangéliste : — Cher maître, pour un drame en vers que je manigance, je m'éclaire à fond sur la figure noirement ténébreuse de l'Iscariote. J'incline à le réhabiliter. Que dois-je faire ? c'est à vous que je demande. — Oui, oui, oui... Je vous remercie, M. Hugues. — Dites-le-moi, peut-on s'atteler à la mémoire de l'homme aux trente deniers ? — On peut tout et on ne sait rien, nous sommes faibles et forts à la fois, oui, oui. — Mais votre idée, à vous, sur la trahison de Judas ? — Eh ! bien, si vous y tenez, le denier équivalait, sous Hérode, au douzième de notre sou français. Le malheureux disciple aurait donc vendu son maître pour deux sous et demi ? C'est une somme bien petite pour un si grand crime, oui, oui oui, même en Judée, déjà !

Et le bon Clovis était béjaune.

Moins évasive en Théodore de Banville, la clémence universelle résultait plutôt d'un tempérament bénévole que d'un scepticisme acquis et avisé. Lyrique de la tête aux pieds, nuit et jour, partout et jamais autrement, le poète des *Exilés* se maintenait de lui-

même dans cet état d'enthousiasme où l'on se plaît à imaginer Pindare, et mieux encore le divin Orphée. Il a vécu sa vie suspendu aux nuées par la fumée de sa cigarette. Il ne touchait terre de l'orteil que pour aller rue Laffitte chez un confiseur, « mon cher ami, prodigieux et unique, qui savait confire et qui en tenait le secret inouï du confiturier de la table des dieux ou d'une grande dame de province, pleine d'aïeux morts en Terre Sainte ». En sortant d'y faire emplète ou commande, il traversait le passage Choiseul et entrait au hasard chez Lemerre pour y réclamer ses épreuves. C'était pain bénit que de s'y trouver ces jours-là, car il était le causeur des causeurs et le semeur à mains pleines de ces vérités divinatoires que les imbéciles de tous les temps appellent : paradoxes.

— Ah ! s'écriait de son comptoir l'éditeur des poètes dont la langue fourchait au bruissement de tant de rimes, voici Théoville de Bandore qui vient ici respirer le libre air !

— Oui, mon cher Lephonse Almère, dans le célèbre Choisage Passeul dont vous êtes le Firdot Mindi, que dis-je le Zevierel !...

Et, renouvelé à chaque visite, ce salut à la limousine illimitait la joie du maire de Ville-d'Avray.

Théodore de Banville était un puits sans fond d'anecdotes, de contes, de traits, qu'il tirait à pleins seaux de sa mémoire ou de son imagination, mais le passé lui en fournissait toute la provende. Il en référait peu aux contemporains vivants et ce qu'il en disait était toujours à leur honneur et avantage. On sait qu'il divisait sommairement l'espèce humaine en deux classes, sans plus : ceux qui aiment

Shakespeare, et... les autres. — Qui, les autres? — Eh ! bien, mais les assassins! — C'était son petit jugement dernier de poche, à droite les brebis, à gauche des boucs, pas moyen de s'y tromper, le grand Will étant la pierre de touche. Cet ordre lui suffisait et il ne subtilisait pas sur les degrés. Quant au bonheur terrestre, c'était le même que le céleste, exactement, car Dieu n'en a fait qu'un à l'usage des hommes comme des anges : le bonheur est, et n'est que dans la rime riche. Hors de la rime riche, point de félicité possible et même concevable dans ce monde et dans l'autre ! Nul ne l'ignore, mais personne n'ose le dire. Moi je le dis et c'est pourquoi Lephonse Almère, truchement naïf des éternelles lois méconnues, m'appelle Théoville de Bandore et ne me livre pas mes épreuves.

Ce disant il s'en allait, ses sacs de chatteries sous les bras, n'ayant médit de personne, sinon parfois de feu Eugène Scribe, sa bête noire, en qui il voyait l'Antéchrist de la littérature. Je n'ai jamais oublié la réponse qu'il me fit à moi-même, un jour que je lui reprochais cette indulgence dont il enveloppait comme d'un brouillard les incapables et les méchants. — Qu'y a-t-il donc en eux qui vous touche ? lui disais-je. — Ceci, fit-il, qu'ils sont condamnés à vivre, eux aussi, et que, à Paris, il faut du génie, oui, du génie, entendez-vous, pour gagner dix sous.

L'un des plus réguliers aux five o'clock de l'Homme qui bêche était José Maria de Heredia, que nous appelions le « Conquistador », à cause de son poème, *la Tristesse d'Atahualpa*, sur Pizarre et les conquérants du Pérou. Ce qu'il en avait écrit formait un fragment célèbre au Parnasse, et Alphonse Lemerre,

qui l'avait appris par cœur, le débitait d'une voix stentorique en nous bourrelant le dos de coups de poing rythmiques «comme on s'aime en Normandie ».

Le Conquistador lui-même avait une façon de réciter les vers qui, sans être aussi contondante que celle de l'éditeur, ne laissait pas d'être surprenante. Devant la rime de chaque hexamètre, il s'arrêtait comme cabré, se dressait sur la pénultième, et jetait l'assonance en coup de gong. Ça faisait : boum, comme le sac à papier gonflé d'air qui crève, et c'était cette détonation que Lemerre cherchait à rendre par ses pugilats imitatifs, du moins je le suppose.

Je me suis toujours demandé si l'apocalyptique facétie de Stéphane Mallarmé, *la Mort de la Pénultième*, dont le sens est encore à trouver, n'avait pas trait, tout simplement, à la diction lyrique de Heredia ? Vous connaissez ce cryptographe poétique ou plutôt « edgarpoetique ». Un homme, à grands pas, s'enfuit dans l'ombre, à travers les rues désertes. Il est éperdu, il gémit ; à ses gestes désordonnés on peut le prendre pour l'ombre lamentable de Chappe, l'inventeur de la télégraphie aérienne. Stéphane Mallarmé le suit et l'écoute et pantelle. L'homme crie : « La pénultième est morte ! » Le sang du Parnassien se fige. — Que dit ce fou ? — Et l'autre, tel Oreste flagellé des Euménides, se rue dans les carrefours, et vocifère : Las ! las ? elle est morte, la pauvre pénultième ! Mallarmé frémit et marche. Il est fasciné par cette désespérance dont la calamité passe les autres de toute la tête, comme Calypso ses nymphes. Devant les instituts, que dis-je les odéons, les ministères, les fondations pieuses, le dément san-

glote ou ricane : Pleurez la pénultième! et je crois qu'après une recherche vaine dans les quatre cimetières, il se met en Seine et s'y laisse aller au fil de l'onde, insurvivable à la pénultième.

Nombre de scoliastes donnent cette symbolerie pour une blague définitive de la rime riche, la pénultième n'étant que la consonne d'appui, mais elle était aussi le hoquet de Hérédia, et j'hésite.

Alors apparaissait Anatole France.

II

ANATOLE FRANCE

Anatole France, à cette époque, n'était pas encore l'écrivain illustre promu par un plébiscite à la charge dignitaire de prince des prosateurs français. Il ne se prévalait que de vers, et ses *Poèmes dorés,* recueil charmant, lui promettaient déjà une place, auprès d'André Chénier, sur les bancs de gazon du Parnasse. Sa lyre aujourd'hui y repose, détendue. Oh ! la méchante vie que la nôtre, qui nous vend le pain au prix d'apostasie !

Personne, crois-je, n'ignore que ce nom de : France est un pseudonyme et que, s'il l'arbore à l'Académie, le maître, à l'état civil, signe : Thibault, comme son père, brave éditeur bibliophile du quai aux bouquins, ou Malaquais. Pour quelle raison Anatole renonça-t-il dès les débuts à sa patronymie, il nous le dira s'il veut nous le dire, et peu importe. Mais il serait amusant qu'un libraire se fût opposé à la vocation d'un faiseur de livres, et, quand je m'ennuie, j'en rêve le paradoxe.

Il est probable qu'il dut à sa filiation l'avantage d'entrer chez Alphonse Lemerre, au double titre de lecteur des manuscrits et de scoliaste éditorial des classiques, aux émoluments de cent francs par mois, « somme en délire », comme disait Banville. Il en arrondissait le casuel par de menus travaux littéraires chez son ami Étienne Charavay, le paléographe, et, de ce qui restait d'encre dans sa bouteille, il pouvait encore teindre aux points de suture sa redingote blanchissante.

J'avais pour lui une vive sympathie. Docile à un instinct d'art qui m'a rarement trompé, je flairais en lui une personnalité de haut rang, encore indécise sur sa voie, mais marquée de la fortune. — Tu sens le gros lot, lui disais-je, prends des billets. — A quelle loterie, riait-il. — A la bonne. — Qui est ? — Je ne sais pas. Plus tard, quand, jetant sa lyre aux pieds d'André Chénier, il publia *le Crime de Sylvestre Bonnard membre de l'Institut*, il ne me fut pas difficile de lui désigner, avec tout le public du reste, ladite bonne loterie, celle de la prose. A son premier roman il en eut le billet gagnant. La bicyclette de la Fortune venait de s'arrêter à sa porte.

Anatole France, que je me retiens d'appeler, selon l'esprit lemerrien, Anatance Frole, puisqu'il n'a pas hésité lui-même à nommer Bergeret un grotesque de son encre, arrivait généralement vers six heures, soit avec Leconte de Lisle qui l'aimait beaucoup alors, soit plus souvent seul, de ce pas de musard, coupé d'arrêts brusques, où l'on reconnaît les rêveurs ou les collectionneurs. Il semblait n'avoir qu'une vague aperception des choses et gens de la rue, mais aucune devanture de magasin n'avait échappé, à droite ou à

gauche, à son observation clairvoyante. De là une allure de fureteur, que peut-être a-t-il encore, dont je ne puis mieux définir le phénomène que par cette hyperbole : — même de face il était toujours de profil. L'excellent Jules Claretie est ainsi, mais c'est à son nez qu'il en doit la prérogative ; nez administratif s'il en fut et d'une aménité circulaire, propre aux diverses fonctions qu'il exerce. Chez Anatole France cette mobilité était immobile. Sans dévier de sa ligne olfactive, l'organe avait déjà, à l'est, flairé le bouquin rare et, à l'ouest, le bibelot d'étagère. Il a aujourd'hui une belle collection et une librairie de cardinal-prince.

C'est de ce train mohicanesque, comme en mocassins, qu'il venait rapporter à Lemerre les épreuves de cette édition de Molière dont la publication, pour la lenteur,en rendait à Pénélope, conjugale tapissière. Si l'assemblée était à son gré, il saisissait le crachoir au passage et il nous étonnait tous par sa sapience merveilleusement érudite,son éclectisme platonicien, sa force d'humaniste et sa haute politesse intellectuelle. A trente ans il était déjà Anatole France, son autorité bourgeonnait et, comme l'oranger, montrait ensemble sa fleur et son fruit.

Je crois qu'il n'y a pas de grand prosateur, en aucune langue, qui ne se soit d'abord adonné aux jeux de cestes des palestres du Pinde. Les gladiateurs de la prose révèlent les athlètes du vers. Ils en gardent les belles poses plastiques. Mais ce dont je suis plus sûr encore, c'est que, hors du savoir, il n'est écrivain qui s'impose, même de son vivant. Les peuples ont non seulement l'ouïe faite au parler rythmique des mages mais l'âme toujours docile à leurs doctrines, trans-

mises par le verbe et par le verbe consacrées. Que mon vieil ami le prenne comme il voudra, plus il monte au temple de Mémoire, plus et mieux il me prouve que le chemin qui y mène est le vieux sentier battu où le poète a pour bâton un rameau de l'arbre de science.

De telle sorte qu'il est incompréhensible qu'à un tournant de cette route l'auteur des *Noces Corinthiennes*, de *Thaïs*, de *la Reine Pédauque*, et de dix autres œuvres sans prix, dont Voltaire, Diderot et Montesquieu eussent fait leurs délices, se soit oublié et méconnu lui-même au point de prôner publiquement — les colonnes du *Temps* en branlent encore — l'effort international du symbolisme. Nul mieux que lui-même n'en savait l'inviabilité. Personne n'était mieux assis pour dire que, dans ce royaume de clarté dont il portait le nom, l'obscur et l'ignare ne jettent que des cris perdus. Sans doute, ce n'était que jeu de moine en goguette d'hérésie et le plaisir était de jeter le croassement des volapuks aux trousses du gros naturalisme ventripotent dont les breloques sonnaient comme cloches de gloire. Mais les bourgeois s'y trompèrent, sur le crédit de leur organe attitré, qui est grave ; il y eut dans les salons du Tiers un remous cosmopolite, parallèle d'ailleurs au repentir tétralogique, dont on s'effraya notoirement au Parnasse. Leconte de Lisle se fâcha tout rouge. Dans un reportage fameux, recueilli par Jules Huret, l'impassible donna sur les doigts à l'ironiste, qui se rebiffa et, d'un geste déférent mais prompt, écarta la férule. On en vint à parler de duel, oui, de duel, et pendant une huitaine le passage Choiseul retentit de fureurs lyriques et comminatoires. Les

adversaires s'attendaient, l'un chez Lemerre, l'autre chez Calmann-Lévy, où il était passé avec armes et bagages, les éditeurs s'offraient à combattre, les journaux faisaient les kiss-kiss professionnels, et tout cela, disait Coppée, pour un mouvement moldo-valaque où il n'y a que des Suisses, des Belges, des Russes, des Yankees et un Grec en rigolade.

Il va sans dire que tout se calma après les : « viens-y donc » et les : « numérote tes os » échangés comme de la porte Saint-Honoré à la porte Saint-Antoine. On ne se bat pas pour la grammaire française, encore moins pour la prosodie, et le scoliaste de Molière en était précisément aux *Femmes savantes*. Vint l'Académie qui pacifie tout dans son sein quarantiforme et quand ils s'y retrouvèrent, le symbolisme était feu.

A cette dite Académie, où il dispute à Pierre Loti, né Viaud, le masque lumineux des noms de guerre littéraires, Anatole France se distingue en ceci que, pareil aux Brutus et Cassius de la tragédie, il y étincelle d'absence. Il y joue le rôle de l'immortel honoraire, désintéressé des prix de vertu, des élections, du dictionnaire, sorte de saint Siméon le stylite perché sur sa colonne. C'est un isolé considérable. Je n'ai à apprendre à personne la raison, très fière selon moi, pour laquelle le prince des prosateurs s'est écarté de ce salon d'apprentis dieux. Nous devons le trou qu'il y fait à cette terrible Affaire qui divisa jusqu'à l'élite de la nation. Il ne voulait pas recevoir des fauteuils à la tête, datassent-ils de Richelieu, et fussent-ils du mobilier de Conrart lui-même. Il laisse donc le sien vide et le portier de l'Institut ne le connaît « que de réputation ». C'est du moins

ce que ce prince (lui aussi) des concierges me répondit le jour où j'allai lui demander son adresse à fin de visite, il y a de cela une dizaine d'années.

Par un accès d'aberration qui signe le retour d'âge artistique, je m'étais laissé entraîner à poser, à tout hasard, ma candidature au prytanée, lorsqu'un ami me prévint qu'un rival sérieux, mais encore non déclaré, devait s'interposer entre moi et la Suzanne du pont des Arts. Je courus villa Saïd. — Est-il vrai que tu te présentes ? — Je n'en sais rien. Pourquoi ? — Parce que dans cette occurrence il n'y a qu'à te céder le pas au nom de tout ce qu'on révère. Appètes-tu ou n'appètes-tu pas ? Sauve-moi du ridicule. — Eh bien on appète pour moi. — Merci, je me désiste. Ouf ! quel impair tu m'évites ! — Mais mon vieux camarade me retint : — Écoute, on tombe là comme des quilles. A la prochaine vacance, veux-tu ? Je te promets ma voie d'avance et dès à présent. Ça t'en fera toujours une.

Et ma foi, je le pris au mot. Il faudra donc qu'il y aille, une fois au moins, à cette Académie, et je le tiens sous mon talon de fer. Rassure-toi, Anatance, le pauvre Bergeret ne t'acculera pas au parjure, ma crise est passée, je suis guéri, je n'aime plus Suzanne.

CRITIQUE D'ART

I

LA CHANCE

Je n'étonnerai que les célibataires — gens d'ailleurs sages si la sagesse est dans l'égoïsme raisonné — en disant que la paternité opère chez l'honnête homme une transformation singulière. Véritablement elle le double en énergie, j'allais dire : en santé sociale. Le phénomène en lui-même n'a rien que de naturel, je le sais, mais il semble que l'association humaine y collabore. Elle s'ouvre plus douce à celui qui l'aborde, un petit sur les épaules. Question de conservation peut-être ? A de plus forts à en décider.

Le 29 janvier 1876, date de l'anniversaire de ce saint François de Sales, l'aïeul paradisiaque, dont, ce jour-là du moins, le patronage influa sur ma fa-

mille, je m'éveillai père d'un enfant du sexe mâle, futur électeur et contribuable français, auquel le prénom de Théophile, tombé de l'Olympe avec lui, seyait comme couronne. L'état de mes affaires — voir : précarité dans tous les dictionnaires — ne laissait pas de mêler à ma joie conjugale certaine anxiété dont je vous épargne l'analyse, mais basée sur la conscience d'exercer un commerce si méconnu de la Rente, que dis-je, où le pain quotidien de la prière dominicale, déjà aléatoire pour un, problématique pour deux, propose au poète, pour trois, le syllogisme de la courte paille du petit navire. Il y eut donc sous mon crâne, tempête de méninges.

D'une part je n'avais pas à me dissimuler que les quinze louis mensuels dont l'État, symbolisé par le gros Wittersheim, Silène du *Journal officiel*, émoluait ma critique d'art, allaient suffire à peine pour acquérir, langes et barcelonnette, tout le trousseau du nouveau citoyen qui épousait la vie comme un doge l'Adriatique. A la voix stentorique dont il avait salué la lumière de son pays il n'y avait guère à se méprendre sur la lourdeur de la charge bénie dont l'honneur signait mes amours.

— Écoute, François de Sales, disais-je, et manifeste-toi, car c'est ta date hagiographique et commémorative. Ce poupon gargantuesque qui pèse ses douze livres et réalise à lui seul deux jumeaux, entre dans la voie chrétienne du salut sur le cri distinct de : à boire ! Cette onomatopée ne saurait tromper l'oreille d'un père, conscient de ses devoirs et docile aux ordres des dieux. Il t'incombe donc, saint de ma race, de m'aider à remplir le programme, tout le programme, du cri et de faire que cet « introduit à

la vie dévote » ait à la fois la coupe et la gamelle. *Amen*.

Et le patron m'avait répondu, de la Genève céleste :
— Ne compte pas sur le gros Wittersheim ni sur le gouvernement.

La situation se compliquait encore de difficultés immédiates, nées de dissentiments d'ordre intime, comme le diable en sème, graine de zizanie, dans toutes les familles. Nous demeurions alors rue Rousselet, à quelques numéros de Barbey d'Aurevilly et à cent pas de l'ermitage de François Coppée, et nous occupions, à frais partagés avec la tante Carlotta, l'un des trois logis d'une boîte immense, toute en verre, plus propre à service d'orangerie ou d'atelier de photographe qu'à la tente patriarcale rêvée. L'architecte savant mais folâtre, de cet immeuble avait certainement combiné dans ses songes d'y unir la culture des ananas et celle des ours blancs ; l'équateur s'y battait avec les pôles, et c'était une joie d'enfant de voir les bonds de clown que le mercure y exécutait dans le tube thermométrique. — Viens en caleçon de bain, écrivais-je à Daudet, mais apporte ta fourrure.

Pour s'enticher d'un pareil habitacle, il fallait un poète, un peintre et une danseuse illusoirement unis dans le désir de partager les petits bonheurs et les grandes tristesses de ce monde. L'architecte avait trouvé plus fous que lui. Fouettée par les sauts vertigineux de température de la serre, la graine d'ivraie fleurit sa mauvaise herbe et le glas tinta d'une séparation dont les circonstances enfiellèrent un peu les adieux d'amertume.

Nous partîmes, le bambino sur les bras sans regarder en arrière et notre « fuite en Égypte » nous con-

duisit dans cette magnanière de Villiers-sur-Marne où la pauvre Ernesta Grisi, détrônée par les sœurs du maître, élevait des vers à soie et des poules. Elle apprit en nous voyant qu'elle était grand'mère, et elle en oublia tous ses déboires. Quoique construite sur les plans de Charles Garnier lui-même, la maisonnette de Villiers-sur-Marne était d'une exiguïté de pavillon de garde-chasse. A moins de dresser un lit dans le jardin, elle n'offrait pas place pour trois couchettes et l'hospitalité ne pouvait y être que brève et transitoire. Aussi dès le lendemain étais-je rentré en ville, j'allais dire : en forêt, décidé à y arrêter des diligences.

Ce fut alors que je ressentis les effets de cet apaisement des choses et des gens qui est leur bienvenue solidaire à la paternité humaine. Explique qui voudra dans les sociétés âpres où nous vivons et les cruelles républiques d'affaires, l'attendrissement instinctif des bêtes féroces qui les composent devant le tigre hardi en chasse pour sa portée. Les mains les plus scellées se détendent, les faces les plus rébarbatives se dilatent et les événements même se combinent en chance pour favoriser l'effort de l'homme qui présente un nouveau martyr à la douleur universelle. Peut-être sommes-nous meilleurs que nous croyons et surtout que nous disons l'être.

En retournant pour la dernière fois rue Rousselet prendre mes lettres, j'en trouvai deux fort inattendues qui ne pouvaient être attribuables qu'à l'intercession de saint François de Sales auprès de la Providence. L'une d'elles me priait de passer boulevard Magenta chez un éditeur nommé Ludovic Baschet dont je n'avais jamais entendu parler et

l'autre chez un marchand de tableaux, celui-là tout à fait célèbre, rue Saint-Georges, Francis Petit, dont M. Georges Petit est le fils et successeur.

Ludovic Baschet était un dessinateur de papiers peints qui s'ingérait de publications d'art et venait de créer cette « Galerie contemporaine » à laquelle ont collaboré les artistes et les écrivains les plus réputés de ce temps. Il désirait me confier la rédaction biographique à la fois et critique de plusieurs livraisons consacrées aux maîtres avérés, Meissonier, Paul Baudry, Gérôme, Henner, Paul Dubois, Chaplin, d'autres encore et généralement de toutes études de cet ordre qui pourraient tenter ma plume « autorisée ». Quant aux prix il les acceptait tels que je les fixerais moi-même. C'était trop beau, c'était si beau que j'en regardais le ciel ! Le mandataire de saint François de Sales était un petit homme composite, demi-sergent et demi-sacristin, dont l'idiosyncrase se manifestait en une mâchoire formidable et propre à retenir par les dents toute une flotte de Xerxès. Il n'y avait pas à se tromper au signe, les tenailles disaient le forgeron. J'en avais vu de pareilles, dans mon enfance, à ces fils de Loyola que le Gesu de Rome envoie aux bords américains amarrer des Paraguays à son institution. Un éditeur caractérisé par des mandibules de cette omnipotence dentale était marqué pour la fortune et rien ne devait, selon Gall et Lavater, résister à la volonté dont son système osanore était l'emblème et l'organe.

Toutefois, devant « l'autorité » dont il parait si poliment ma plume, une crainte d'erreur me poignit : — Ne me prendriez-vous pas pour Charles Blanc ? lui dis-je. — Quel Charles Blanc? — Mais notre Vasari

français. — Qui, Vasari ?... — Et je n'insistai pas. C'était bien saint François de Sales qui me l'envoyait de la droite exquise de Dieu.

Je me mis pourtant en règle avec ma conscience. — Cher monsieur, fis-je, comme ce personnage du conte d'Adalbert de Chamisso qui a vendu son âme au diable, vous voyez en moi le critique qui n'a pas de critère ! J'aime tous les arts et j'en touche, mais je les aime pour en jouir et non pour en dégoûter les autres. La férule mac-mahonienne que je tiens à l'*Officiel*, grâce à une galéjade de l'auteur de *Tartarin*, ne me sert qu'à enfiler des adjectifs au tableau du verbe sur les chevaux de bois de la pensée. Mon érudition esthétique est à fleur de livre et ne s'étaie d'aucun voyage en Italie, fût-il circulaire et à prix réduit. Sans critère, vous dis-je, sans critère ! Mais j'allais arrêter des diligences et je donne la préférence au jeu de clarinette que vous m'offrez sur le pont de l'Institut.

— Seriez-vous père ? interrogea Ludovic Baschet dont les yeux s'allumèrent du feu de la complicité.

— Oui, citoyen éditeur.

— Alors je vous tiens. Voyez.

Et poussant la porte de son cabinet, il me montra une tablée de douze couverts où l'attendaient déjà les membres affamés de sa famille biblique. Père, mère, beau-père, belle mère, femme, sœurs, frères et enfants, tous avaient la mâchoire généalogique où Lavater signale la force volitive poussée jusqu'à l'acharnement. Les bottes et bottines de sept lieues étaient cachées par la nappe blanche. Au centre de la table un tas énorme de pommes de terre colossales, entr'ouvrant leurs robes de chambre grises, s'équili-

brait en pyramides de Chéops que piquaient déjà du trident deux jeunes garçons impatients des lenteurs de ma visite. L'un Marcel, est aujourd'hui l'un de nos meilleurs portraitistes, l'autre, René, mène avec toutes les qualiés ataviques de sa race, l'*Illustration*, parangon des périodiques à images.

De la « Galerie contemporaine » est née et issue toute cette série de publications d'art, les *Chefs-d'Œuvre d'Art*, la *Revue illustrée*, les *Catalogues illustrés* qui ont révolutionné les arts de l'image et dont j'esseyai plus tard de canaliser le mouvement dans la *Vie moderne*.

***

Rue Saint-Georges, une cour carrée à galerie ouverte et couverte sur laquelle prennent jour plusieurs immeubles, dans le goût architectonique des cloîtres espagnols, des jardins d'hiver et des salons de verdure des restaurants chers.

Au centre la classique corbeille de plantes exotiques. Sous les arcades, des bustes graves sur des socles et des maquettes de plâtre décoratives. — A gauche, un large escalier, à rampe de bois ouvragé, aboutissant dès l'entresol à une antichambre tapissée de sous-verres, dessins, aquarelles, sanguines, sans le moindre huissier de porte pour annoncer le visiteur. On se croirait au Louvre ou au moulin. Seul, embastionné dans un comptoir sans guichet ni grillage, Charles Monselet — car c'est lui, son frère, ou bien quelqu'un des siens — s'adonne sous les lunettes miroitantes, au jeu commercial et serein des écritures. Cet équilibreur de Doit et d'Avoir plonge dans la paix des comptables. Je pourrais l'égorger et

m'enfuir riche. L'or invisible bruit et jette des cris d'additions sous son crayon-plume. Quel calme !

Je résiste, à regret, à la tentation meurtrière et je traverse l'antichambre sans que ce caissier ait même levé le nez hors de son rêve. — A la salle suivante, un jeune homme vient à moi, souriant et amène. — Vous désirez, monsieur ?

Et sans attendre ma réponse qu'il croit lire à mon regard circulaire : — Oui, c'est un joli Diaz. Mais, quoique de la bonne époque, il n'est pas de la première qualité. Nous pouvons vous en montrer de plus intéressants, si vous voulez prendre la peine... — Merci, non. — Alors ce Jules Dupré, un maître qui monte de jour en jour, à la cote. C'est un rare et après sa mort... nous croyons le placement sûr. — Si vous voulez me le donner, dis-je, je vous le revendrai avec plaisir.

Le jeune achalandeur me regarde, perplexe, et il reprend d'une voix de sirène :

— Je n'ai pas à apprendre à un amateur tel que vous paraissez l'être, que tous les Théodore Rousseau connus ou à connaître sont ici, et que notre maison les monopolise. Nous en avons de tous les prix, depuis dix mille seulement jusqu'à trois cent mille. — Je préférerais ceux de trois cent mille, fais-je, au nombre de plusieurs s'il était possible. — Ah ? — Et son incertitude s'exprime par ce cillement caractéristique qu'aucun peintre n'a pu jamais rendre même chez les Jocondes. — C'est pour l'étranger ? demande-t-il ? — Non, c'est pour Villiers-sur-Marne. — Votre honneur a là sa galerie sans doute ? — Provisoirement, j'espère, dans un ajoupa construit par Charles Garnier pour des vers à soie. Trois ou quatre

Théodore Rousseau de grande marque y feraient bien au-dessus d'une crèche que je vois d'ici en vous parlant. — Le jeune bonimenteur amène allait s'enfuir, je le retins par la basque : — Ou un seul Corot, à votre préférence, lui glissai-je, énigmatique et désinvolte.

Je revois souvent, sur les boulevards, par la grande baie de son magasin de pièces d'art, comme à travers le mur de cristal de Merlin l'Enchanteur, le charmant garçon, aujourd'hui quinquagénaire, hélas, à qui je fis si peur par mes discours murgériens. Il est devenu grave, c'est la vie, et millionnaire, c'est le sort, mais au sourire froid dont il répond au mien, entre ses bronzes, je comprends qu'il n'est pas encore, au bout de trente-cinq ans, rassuré sur la liberté que les aliénistes me laissent et qu'on n'oublie pas dans le commerce, les coups, fussent-ils platoniques, du Corot à l'œil pour ajoupas de vers à soie.

Pouvait-il savoir que la charge se basait sur un précédent de féerie dont nous étions tous troublés au Parnasse. En acquérant à Ville-d'Avray la maison des champs du poète Étienne, l'auteur des *Deux Gendres*, notre éditeur y avait trouvé, par-dessus compte, sur les murs humides d'un petit kiosque rustique quatre fresques authentiques du maître dont le prix suffisait, et par delà, à le rembourser de tout le domaine. Désemmurées et entoilées, elles valaient en papier-soleil le poids spécifique du kiosque même et il pouvait en sus, garder le pavillon pour y bénir les dieux qui n'en avaient que pour lui. — Il marche dans nos vers, disait Verlaine.

— Monsieur Francis Petit ? rompis-je.

— Il est bien occupé… Est-ce à lui-même que vous avez affaire ?…

— Expressément, et comme il résulte, ajoutai-je sans lâcher la basque, du pli que voici, où il me convie à ses « camps du drap d'or ».

Et sur la suscription de la lettre, le jeune homme amène s'épanouit : — Vous êtes ?... Il m'avait pris pour un « braisilien ».

L'idée que l'on peut se faire, si l'on s'en fait une, d'un salonnier du *Journal Officiel* de la République Française répondait peu à celle que je réalisais de ma personne, et il y avait comme on dit, du déchet dans la livraison. Le docteur ès arts manquait en moi de cette autorité qui commande la confiance bourgeoise. Je gardais des ateliers, où j'avais vécu, une esthétique joviale de praticien, assez rétive au verbiage des profès et aussi peu faite que possible pour les ronds de plume de la liturgie critique assermentée. J'étais en outre fort jeune et enclin à ce scepticisme boulevardier dont la blague, selon le mot si drôle du père Renan, est peut-être la fleur du doute cartésien. Mon introducteur avait droit à la méprise.

— Voici le patron, me dit-il en me signalant une porte qui s'ouvrait sous tenture et fit place à... Meissonier.

Je connaissais le maître illustre depuis ce déjeuner de la gaffe, chez Émile Augier, à Croissy, dont je vous ai conté l'extravagance. — Ah ! c'est vous, m'interpella-t-il d'un fausset sévère, je ne suis pas fâché de vous rencontrer. On m'a fait lire votre article du *Moniteur* sur mon 1807. Quand on se mêle de critique d'art le premier devoir est de ne pas écorcher les noms des peintres. Je signe Meissonier, d'une seule « n ». Le Meissonnier à deux « n » est un orfèvre de Louis XV. Je suis très sensible à ces malveillances

de la presse, oui, Monsieur, malveillances! Je sais ce que je dis en employant ce terme : malveillances.

D'autant plus interloqué par l'apostrophe que l'article était dithyrambique, je repris pied pour répondre : — Mon cher maître, vous me rappelez Mirabeau. Quand on l'appelait Riquetti, il s'écriait : « Vous déroutez l'Europe ! » Mais l'erreur typographique dont vous me chargez s'excuse d'une autre parallèle qui vous incombe. Le *Moniteur* est à Dalloz et le *Journal Officiel* est à Wittersheim, vous en restez à l'Empire.

Meissonier, c'est à n'y pas croire, m'a boudé toute sa vie de ce lapsus du correcteur du quai Voltaire, où il voyait un signe de haine indéniable de ceux que Galliffet appelait : les traîneurs de plume.

— Il est un peu rageur, comme tous les timides, sourit M. Francis Petit en m'invitant à m'asseoir, mais soyez sûr qu'il a été très touché de votre article. Il ne sait pas complimenter, et c'est quand il est content qu'il bougonne. Quel drôle de petit homme que ce grand artiste ! A présent, causons. Votre étude de *l'Officiel* est précisément ce qui m'a décidé à vous écrire. Elle est d'un expert consommé. Voulez-vous faire des catalogues ?

— Des catalogues ?... De quoi ? De chaussures ?

— Non de tableaux, pour nos ventes, à l'hôtel Drouot ?

— Ah ! mon Dieu !... En vers alors ? fis-je ?

— Oh! pas si vite.

M. Francis Petit, avec sa tête fine de notaire subtil et ses manières affables, était l'un de ces hommes, toujours et partout si rares, qui dégagent le magnétisme de la droiture et de la bonté. Doué d'un sens acéré des choses de l'art, il s'était fait tout seul, par

acquisitions propres, et de simple ouvrier encadreur, il était parvenu, pas à pas d'abord, puis par enjambées, à la situation prépondérante qu'il occupait sur le marché des toiles. Il lui avait suffi d'opérer à temps sur les maîtres méconnus de 1830, Delacroix, Ingres, Decamps, Rousseau, Corot, Diaz, Daubigny, Troyon, Millet, toute cette pléiade splendide qui n'a d'égale en aucun temps et dans nul autre pays que le nôtre. — Dans la partie, me disait-il, la fortune c'est de croire. Il avait cru à la bonne heure et il avait emmagasiné rue Saint-Georges, toutes les pièces qu'il trouvait courantes sous ces signatures. Je puis dire, moi qui les y ai vues, qu'il en avait provende et trésor pour cent ans.

— Oui, des catalogues, m'expliquait-il, de beaux catalogues précieux illustrés d'eaux-fortes, richement imprimés, pièces d'art eux-mêmes, et ouverts par des pages de critique, que dis-je, d'exégèse, où vous pourrez lâcher la bride à votre cavalerie d'adjectifs caracolants. Votre beau-père en a créé le genre, et fixé le modèle. Paul de Saint-Victor l'a suivi, puis Paul Mantz, Charles Blanc, leurs émules et vous serez en bonne compagnie dans les bibliothèques, sans parler de la mienne qui vous est ouverte nuit et jour pour votre travail. Quant au salaire il sera variable selon l'importance des ventes. Permettez-moi de vous en offrir l'avant-goût sous cette enveloppe que vous n'aurez qu'à remettre en sortant au gros caissier de l'antichambre. — Et le Monselet, en effet, me remit l'avant-goût, un billet vénérable de mille. Je n'en avais jamais vu.

Oh ! Francis Petit, ce n'était pas un envoyé de François de Sales, c'était François de Sales lui-même.

II

LES CATALOGUES

Le catalogue d'art, littéraire et illustré, tel qu'on le voulait à l'hôtel Drouot, de 1875 à 1880, pour les ventes, est aujourd'hui périmé, et le marché des toiles s'en passe. Peut-être est-ce dommage. Il y avait comme un dilettantisme du vieux jeu à voir, dans les salles, les grands joueurs à la hausse ou à la baisse des cotes feuilleter ces beaux in-quarto luxueusement imprimés dont l'établissement coûtait des sommes souvent considérables et qui valent aujourd'hui des prix fous. Aussi bien ces ventes étaient-elles passionnantes.

Celui qui les menait de son marteau d'ivoire était un homme extraordinaire et pour qui la physiologie de l'amateur n'avait point d'arcanes. Non seulement il en possédait le type à fond et tréfonds, ni plus ni moins qu'un Balzac, mais il en savait tous les spécimens et il leur passait la jambe à tout coup. Il était le Napoléon des commissaires-priseurs. Il s'appelait Charles Pillet.

Ils n'ont rien vu, comme on dit, ceux qui n'ont pas vu Charles Pillet, debout sur son estrade, diriger l'une de ces enchères légendaires où il jonglait avec des poids de cent mille livres comme avec de simples muscades. D'un œil infaillible qui valait à lui seul tous ceux que la fable prête à Argus, il avait reconnu un par un les pontes de la partie ; fussent-ils masqués par des hommes de paille, il sentait leur jeu, subodorait les ruses de leur stratégie et il eût pu dire, comme sur une carte : je les batterai-là ! Je n'exagère rien, et tel fut ce Charles Pillet, un parigot du reste.

Il tablait sur un faible dont les amateurs ne se défendent pas plus que les amoureux — les mots sont synonymes — la jalousie, la bonne et classique jalousie, ressort de comédie de la plupart des passions humaines. Un Rembrandt donné, en doubler le prix s'il a deux acquéreurs rivaux, le tripler s'il en a trois, et ainsi de suite, par méthode savante dans la conduite des concurrences, Charles Pillet était maître sans pair à cet exercice beaucoup plus difficile qu'on ne pense, et où toutes les facultés, intellectuelles et physiques, sont tendues. Après les fortes joutes à millions, il rentrait chez lui, se couchait et dormait vingt-quatre heures, brisé.

Dans ce formidable Paris où les combats pour la vie en laissent à la lutte mythologique des Titans, l'hôtel Drouot livre chaque jour des batailles d'argent où tout est prétexte de guerre, l'œuvre d'art comme le reste, et plus encore que le reste. Le commissaire-priseur, aidé seulement de l'expert, m'a toujours fait l'effet d'un de ces défenseurs de ponts ou de défilés héroïques que le roman dispute à l'histoire. Beaucoup de ces magistrats se laissent déborder par le nombre

ou tourner par l'astuce des assaillants à la fois concertés et rivaux. De Charles Pillet ils ne vinrent jamais à bout. Il casait son Rembrandt, malgré vents et marées, à celui à qui d'avance il l'avait dévolu, au prix philosophique, et son martelet éburnéen retombait toujours sur la tête visée, même à travers l'intermédiaire.

— Vous m'avez diablement gêné hier, me dit-il un jour, avec l'une des tartines, d'ailleurs charmante, de votre catalogue. Il est vrai que vous ne pouviez pas savoir.

— Quoi, quoi donc?

— Le numéro 22...

— Eh! bien, oui le Van Ostade?

— Il y a deux Van Ostade, Adrien et Isaac. Il se nuisent l'un l'autre.

Et avec un sourire : — Vous devriez vous spécialiser dans les modernes.

Je « faisais », en effet, dans les deux genres, le vieux et le neuf, et s'il y en avait eu un troisième, je ne crains pas de dire que je m'y fusse entrepris sans barguigner. Le rendement du catalogue tournait à celui de la petite ferme en Beauce. Il m'avait révélé l'existence, jusque-là pour moi hyperbolique, du billet de mille. Cette fiction m'était devenue tangible. A Villiers-sur-Marne, dans la magnanière, on s'était payé le rothschildisme d'une nourrice normande magnifique que nous appelions Io, par piété pour Zeus, à cause de ses attributs olympiens, et je venais de louer aux Ternes le pavillon de l'Enclos qu'Armand Silvestre avait occupé après la guerre. Inutile de vous dire que nous avions repris un chien à cette occasion ou plutôt sous ce prétexte, le chien

étant le gage du bonheur des lares et la gaîté des jardins.

En dépit d'erreurs légères, telles que celle des deux Ostade, mes catalogues plaisaient assez à la clientèle et l'excellent Francis Petit ne m'en laissait pas chômer, de connivence en cela avec Charles Pillet qui me trouvait le style peintre et goûtait mon art bonimentaire.

N'est-il pas curieux que les dieux s'amusent à dévoyer eux-mêmes de sa carrière toute droite, l'homme le plus manifestement doué pour la courir? Si jamais caboche fut par eux modelée pour le concept scénique et ingéniée pour les arts du dialogue, c'était bien, je pense cet enfant de Paris qu'ils avaient conduit par la main, à dix-neuf ans, au plus grand tripot comique de Cabotinville. Il n'avait qu'à suivre pourtant et à marcher, à travers les péripéties ordinaires de la vie théâtrale, et trempé d'ailleurs — il l'a prouvé peut-être — pour y faire bon visage. Mais dans les libations de l'un de ces festins où Bacchus se gaudit à saouler les Muses, elles avaient brouillé les cartes et m'avaient jeté le sort de la critique d'art et des catalogues. — Tu gagneras ta vie en la perdant, me criaient Thalie et Melpomène. Fallait-il qu'elles fussent pompettes.

En général c'était chez Francis Petit, rue Saint-Georges dans le sous-sol de ses magasins, que j'élaborais les inventaires raisonnés qui gênaient, en le délectant, Charles Pillet en ses ventes. On me faisait défiler devant le binocle, sur un chevalet, les pièces de la collection et par transposition d'art, je les dessinais littérairement à la plume sur des feuilles qui volent encore. La copie ressemblait plus ou moins à

l'original, mais les dimensions de la toile prises, longueur sur largeur, aidaient les bonnes gens à s'y reconnaître. D'ailleurs il y avait les eaux-fortes où les signatures étaient impeccablement fac-similées.

Ce travail achevé, je m'en allais chez moi résumer en une préface, exclusivement laudative, les mérites, vus d'ensemble, de la collection. Là était le chiendent, car c'était à cette page de haute écriture que pendait le billet de mille.

Si riche que soit un lexique, fût-ce celui de Théophile Gautier ou de Paul de Saint-Victor, Crésus du verbe, il y a un moment où la hotte aux adjectifs se renverse. Le bois manque au foyer de l'enthousiasme. On n'imagine pas cependant une « vue d'ensemble » où le bonimenteur n'admirerait pas sans réserves tous les numéros d'une collection et graduerait la pâmoison. Ce serait un fichu bonimenteur, à cent francs la préface. On n'est pas libre comme au Louvre dans une galerie particulière.

— Monsieur, me jeta sévèrement un jour le tailleur Laurent Richard chez qui je prenais des notes, vous avez vu mes six Corot, mes cinq Millet, mes quatre Troyon, mes Diaz, mes Ziem, mes Daubigny sans nombre et mes Théodore Rousseau sans pareils, j'espère. Je ne vous demande pas de me dire quels sont ceux que vous préférez ?

— Je les préfère tous, m'écriai-je en ravageant le ciel d'un geste désordonné.

Le catalogue était cette fois de soixante-quinze louis qui font autant de napoléons selon les règnes. Mais j'y employai huit jours, à celui-là, et j'y utilisai jusqu'à des mots de la langue romane ! On pouvait lire les six éloges des six Corot en commençant par

le dernier. Ça montait en descendant ou ça descendait en montant, au choix, sur l'échelle flamboyante des apothéoses.

De pareils tours de force, on n'en exécute pas deux fois le saut périlleux, mais j'avais, dès l'entrée, compris mon bonhomme, il n'y avait pas à lui marchander les adjectifs. L'idée qu'il se faisait de l'esthétique était certainement connexe à celle qu'il avait du commerce et voici quelle elle était. Il m'avait reçu dans sa parfumerie de la rue Saint-Honoré, car il cumulait les industries. S'il collectionnait d'une main et taillait de l'autre, il en avait une troisième, comme les héros distraits de Ponson du Terrail, pour distiller une eau dentifrice dont il était débitant et propriétaire. Lorsque je le saluai, il était assis devant une rangée de petites fioles d'égale contenance et remplies de l'élixir. Il les reprenait une à une et les vidait de quelques gouttes dans un autre flacon semblable.

— Vous le voyez, sourit-il, j'en gagne une sur douze. Il n'y a pas de petites économies !

Et comme je lui faisais observer que ceux qui achèteraient les douze autres n'auraient ni leur poids ni leur compte :

— Eh ! bien, fit-il, c'est pour l'exportation. Elles vont en Amérique, par paquebot. Dix jours de mer, n'est-ce pas ? On a droit à l'évaporation !!!

Non fichtre, il n'y avait pas lieu de les lui marchander, les adjectifs. Il en eu pour les cent louis, sans évaporation.

III

CATALOGUE DE LA VENTE D'IVAN TOURGUENEFF

20 *avril* 1878.

Peut-être plaira-t-il à quelques curieux d'avoir un spécimen de ces catalogues dont le genre n'est pas classé dans les manuels de littérature scolaires. Celui que je reproduis se revêt au moins de cet intérêt qu'il peut servir aux admirateurs d'un écrivain illustre à reconstituer le milieu où son génie battit de l'aile. Je l'écrivis sur sa table même, dans l'appartement qu'il occupait au plus haut étage de l'hôtel de Mme Viardot, rue de Douai, juste en face de celui de Francisque Sarcey. Il avait voulu m'y laisser seul, libre de toute influence, en proie à ma critique et je restai là cinq heures durant à m'imbiber de l'atmosphère d'art qu'il respirait en travaillant, sans autre distraction que celle d'apercevoir par la baie de son atelier le bûcheron avunculaire en train d'abattre du bois de copie. Je puis donc dire au pro-

pre, et non, hélas, au figuré, que j'ai tenu un jour la plume d'Ivan Tourgueneff et que je l'ai trempée dans son encrier.

PRÉFACE DU CATALOGUE

La place serait mal choisie, et, en tout cas, insuffisante pour expliquer aux profanes de l'Hôtel des ventes qui est Ivan Tourgueneff, s'ils l'ignorent, et leur dire, s'ils le savent, qu'ils ont affaire ici à un maître considérable des Lettres de ce temps. Ce grand écrivain de la langue russe est l'un des romanciers les plus puissants de l'âge d'or du roman, et la plupart de ses ouvrages ont influé de quelque manière sur les destinées sociales de son pays, par conséquent sur son histoire. *Les Mémoires d'un chasseur* furent pour le servage en Russie ce qu'en Amérique *la Case de l'Oncle Tom* avait été pour l'esclavage nègre. L'ukase du 1er février 1861 qui rendit libres vingt-cinq millions de moujicks n'a probablement été inspiré au libéralisme de l'Empereur Alexandre que par ce livre ardent et magnifique.

Ivan Tourgueneff a été aussi le Jérémie du nihilisme dont il reconnut le mouvement redoutable dès la guerre de Crimée et que, le premier, il signala à l'Europe. Patriote russe, il en avait compris le danger pour son pays et, condensant toutes les forces de son talent, il tenta de l'enrayer par un livre, *Pères et Enfants*, d'une ironie poignante, et jusqu'à ce jour son chef-d'œuvre. Il eut un retentissement immense et suscita à son auteur de rudes inimitiés, non encore apaisées peut-être. Il n'y a pas d'Hercule contre une avalanche, et, son cri jeté et perdu, Tourgueneff en

revint aux choses de l'imagination où il excelle. C'est à Paris qu'il compose et publie, tantôt au *Temps*, tantôt à la *Revue des Deux Mondes* ses romans, contes et nouvelles, aussi aisément écrits dans notre langue que dans la sienne, et hier encore la Comédie-Française n'avait pas d'habitué plus fidèle à son foyer, entre les bustes de nos classiques. Jadis banni de la terre natale par l'ombrageux Nicolas pour une simple apologie de Gogol, il nous arriva à la même époque qu'Henri Heine, vers 1840, et tout de suite il fut des nôtres. Il était le Russe du boulevard, comme Heine en était l'Allemand, ayant réalisé tous les deux le problème de choisir sa patrie. Le premier geste d'Alexandre II, à son avènement, fut bien de rappeler l'illustre maître, son ami d'ailleurs, mais il était trop tard, le pli français était pris et Tourgueneff nous est resté. Il n'est pas de milieu mondain ou de centre artistique où l'on ne rencontre « le grand Moscove, » comme l'appelle Gustave Flaubert, reconnaissable à sa stature de géant, à sa crinière argentée, à sa voix flûtée et à ses douces manières slaves, et, au « Drouot » même, il est le visiteur presque quotitien de nos ventes. Il s'asseoit sur une banquette, ajuste son lorgnon, et d'un signe perçu de Charles Pillet seulement, il pousse à l'enchère des maîtres qu'il aime. C'est ainsi qu'il s'est formé la petite collection éclectique, et si individuelle, dont j'ai hâte de vous entretenir.

Les paysagistes, ceux surtout de notre École de Fontainebleau, en font presque tous les frais et il n'y a pas lieu de s'en étonner si l'on se remémore quel peintre de nature il est lui-même. N'est-il point « documentaire » (le mot est à la mode) de savoir dans

quelle « ambiance » (encore un, pour vous servir) s'exerce un génie de cette trempe et quels sont les beaux visionnaires qu'il admet à son intimité silencieuse. Si les pensées ne naissent que du conflit des sensations, la description du cabinet d'Ivan Tourgueneff importe aux Taine futurs.

Le « Moscove » en a pour Daubigny sans doute parce qu'il est le plus « vrai » de l'École. Voici un effet de soir, d'ailleurs superbe, qui a dû l'emporter souvent dans la mélancolie du crépuscule. Le ciel est vaste et sur sa vastitude courent des nuées de pourpre et et de safran. Au fond, abritées sous des bois déjà baignés de rosée, quelques maisonnettes à l'avant-garde d'un village, bordent le lit d'une rivière, assombrie, engourdie, lente et frissonnante, qui trempe tout le premier plan, se resserre entre deux promontoires et s'arrondit en petit port au pied du village mystérieux. Une barque qu'un pêcheur dirige à la godille, gagne la passe, et c'est tout, rien davantage, mais quelle vérité! Personne, fût-ce Van der Meer, n'a mieux fixé le clair-obscur lumineux de l'heure brune où la nature se drape pour dormir. Les formes se noient dans la transparence, les couleurs s'atonisent, et c'est dans les plis d'un suaire frangé d'or que le jour vécu s'efface et tombe à l'éternité.

Perdons-nous à présent dans un coin discret, intime, oasis de notre Ile-de-France, où il fait si bon de se sentir vivre, et de débrider sa bête. Voici une « solitude » comme Jean-Jacques les aimait. Sous un ciel frais, léger, un ciel d'oiseaux, Daubigny vous carde la couette de l'herbe drue et l'étale au pied des coteaux « modérés » chers à Sainte-Beuve.

Mettez-vous au vert, surmenés, et siestez dans le duvet odorant de la terre, c'est ici qu'Antée reprend en la touchant des forces contre Hercule. Heureux ce pêcheur, homme sage et selon Dieu, qui, de son petit bachot, jette sa nasse dans l'Oise, et qui est le bonhomme du paysage, comme on dit dans les ateliers.

Nous voici chez Diaz, et c'est être chez Merlin l'Enchanteur, dans sa forêt magique. Comme étonnée de notre témérité, elle nous regarde par la prunelle de ce ciel tourmenté qui, dans le cillement d'une éclaircie, darde son bleu ardent et profond. Sa lueur se projette, condensée, sur une marnière sablonneuse qui miroite comme un plateau de cuivre dans une cave rembrandtesque. De hauts chênes, aux troncs verdegrisés à la fois et rouillés, se dressent en colonnade du palais forestier. Une source filtre à travers les bruyères roses, y serpente et se perd entre les rocs mousseux comme une couleuvre aux squames d'argent. Sur la droite deux hêtres morts tressent au tableau une bordure de branches bronzées que mordore un rayon d'aventure. Oh ! cette féerie, je vous dis que c'est Brocéliande, à moins que ce ne soit tout simplement notre Bois Sacré français ! Quel décorateur que ce Diaz, celui de Shakespeare !

Arrachons-nous du jardin de Rosalinde pour errer aux bocages élyséens que la pipette du père Corot vaporise. Trois ou quatre bouleaux argentés, éventés mollement par Zéphyre, prennent leur bain matinal d'azur turquoise où l'Aurore trace encore ses talons roses. Les nuées sortent, irisées, j'allais dire : poudre-de-rizées, et envahissent le champ céleste,

comme une école de ballerines. Le village estompe au fond sa silhouette violâtre. Mais déjà Perrette est levée, et tandis que sa vache dispute à la rosée l'herbe laitière et parfumée, elle rêve au bord de la mare avec des poses de naïade. On a de ces visions fuyantes par les baies de wagons en train express, mais, depuis la découverte de l'art de peindre, Corot seul a su les fixer.

Il n'y a pas de plus grand peintre que Jules Dupré quand il est heureux, et il l'est ici jusqu'à l'insolence. Les problèmes auxquels il s'est attaché dans cet effet d'automne sont les plus ardus du jeu de la lumière. Les gens du métier s'ébahiront de la sûreté avec laquelle il les a résolus. Quelle maîtrise vraiment en ce rayon qui se brise sur un ciel bouleversé, court sous les arbres, s'accroche au crépi de la chaumière, allume l'étoupe verte des gazons et s'éteint à vos pieds comme un clown infaillible salue après un tour de force.

Admirez vous ce Georges Michel dit : « le peintre de Montmartre » que l'on égale aujourd'hui à Constable, ce en quoi on n a pas tort. et dont le cabinet d'Ivan Tourgueneff vous présente deux pièces caractéristiques ? Par ordre de date au moins il fut le premier franc naturiste de l'École moderne, et l'aïeul des glorieux maîtres de 1830, puisque. né en 1765, il avait été. à vingt-six ans, l'un des vainqueurs de la Bastille. M. Alfred Sensier a reconstitué l'œuvre et la vie de ce parigot extraordinaire qui n'a jamais peint que Montmartre, ou plutôt le mont Martre, au temps où la Butte n'était qu'une carrière de plâtre et s'éventait de quarante moulins plus hollandais que la Hollande. Georges Michel n'est mort qu'en 1843. dans sa quatre-vingtième année par conséquent; et il a pu

assister, sans les connaître, au triomphe de ses disciples, les Jules Dupré, les Daubigny, les François Millet, les Cabat, les Charles Jacque et tous les autres grands réalistes de la palette française. La lumière a lui sur ce précurseur, et il n'est plus d'amateur qui, digne de ce nom, ne veuille posséder une vue « michelique » du vieux mont des Martyrs. Voyez celle-ci, « Les Chaumières ». Quelle émotion dans ces deux masures, tassées par la pluie ou les vents, humbles à pitié, d'où descend une pauvre femme tirant son enfant par la main. Le libérateur des moujiks doit aimer entre toutes cette toile où la fougue d'exécution sonne comme un cri d'humanité. Les choses parlent, dit le poète, elles pleurent aussi. Autre spécimen des recherches familières à l'artiste, Ruysdael signerait cette étude d'étendue, où moutonne comme la mer une plaine ensoleillée que couvre un dôme aérien, où se déroulent des nuages tragiques. A gauche une butte sombre s'avance en portant de coulisse, bossuée de cabanes assez sinistres, et elle recule encore à l'horizon ce site inquiétant qui n'est autre pourtant que la plaine des Vertus vue des hauteurs du mont chéri.

J'aurais été bien étonné que Charles Jacque ne figurât point dans le petit musée du Moscove. Je n'ai point eu cette déception; il y occupe la place requise par deux morceaux de premier choix. L'un est un grand paysage normand qu'anime une bergère en robe rose, entourée de moutons et assise à l'ombre d'un bouquet de chênes. Personne ne construit mieux un arbre que Charles Jacque et ne l'agrafe au sol avec plus de puissance. Mais si vous voulez savoir ce que c'est qu'un chef-d'œuvre, regardez cette « Ber-

gerie ». Dans une étable aux murs gris, sur la paille dorée où picorent les poules effrontées, une famille de moutons est réunie, heureuse et jouissant de son bonheur. Entre le père et la mère l'agneau se présente en pleine lumière comme le bambino de Bethléem. Rien n'est touchant comme l'expression candide des têtes de ces pauvres animaux. Ils peuvent donc enfin rester ensemble, se chauffer les uns aux autres, jouir de leurs amours et oublier, en l'absence de l'homme, qu'ils sont nés pour être égorgés. La poésie des noëls emplit cette bergerie d'un charme évangélique. Cet art-là ne vient ni de Cuyp ni de Berghem, il est propre à notre âge, à notre naturalisme sensible, au pays où la loi Grammont ajoute un dogme au christianisme. Je n'oublierai plus les regards de cette Sainte Famille moutonnière.

Y a-t-il rien de plus somptueux que les genêts en fleurs mais aussi de plus difficile à rendre ? Peu de peintres s'y entreprennent et pour cause. Chintreuil sort vainqueur du combat de coloris. Les siens resplendissent et embaument.

La marine de Boudin est, elle aussi, d'une réussite exceptionnelle. Nous sommes à l'embouchure de la Seine. Le fleuve coule sous une muraille de coteaux dénudés d'un bleu d'ardoise. Un orage se forme au fond et s'étend, silencieux encore. L'air s'agite et le vent de mer se heurte aux courants électriques. L'eau verdâtre se soulève, comme oppressée, et des voiles gonflées la raient de sillages écumeux. A gauche une falaise est flagellée d'un dernier coup de soleil intense. Le drame de l'estuaire est complet, d'une composition achevée et d'un art sobre et sûr qui rappelle la manière de Van Goyen.

Je crois devoir épargner au lecteur les études descriptives consacrées aux autres pièces modernes de la galerie d'Ivan Tourgueneff qui comprenait trente-trois numéros réunis selon un goût propre, aussi libéral qu'avisé ! Il n'est pas douteux qu'il ne les eût peu à peu assemblés au hasard des promenades, sans aucune arrière-pensée de bénéfice ou de lucre, pour le plaisir de s'environner de bons lutins familiers aux heureuses influences. Ainsi l'on groupe dans son salon ou dans son « grenier » les causeurs avec qui l'on sympathise. Ivan Tourgueneff recevait donc en permanence, porte battante, Courbet, Français, Anastasi, Jeanron, Vallée, Guillemet, Calvés, Brissot qui lui parlaient de la mer, des bois et des pâturages. Vollon, Vincelet, Jeannin et Attendu lui disaient les fleurs, les fruits et les orfèvreries. Et il avait aussi son jour russe, ou plutôt son jour européen, pour ces jeunes colons de la France d'art, Alexis Harlamoff, Tatischef, Szyndler, Grimelund et Gegerfeldt avec lesquels il s'entretenait en russe, en polonais, en norwégien et en néerlandais, car il savait toutes les langues, de la gloire de ce Paris qui naturalise de lui-même les gens de talent de toutes races.

Une douzaine de toiles anciennes, toutes de l'école hollandaise ou flamande affirmait nettement encore par leur sélection le naturalisme presque exclusif du poète romancier. Voici dans quels termes j'avais analysé les principales.

Conrad Decker est un maître assez rare dont M. Louis Viardot a dit excellemment qu'il n'avait pas la place qu'il méritait et qu'il avait d'ailleurs occupée pendant sa vie. L'estime où on le tenait en

Hollande est justifiée par la méprise, volontaire ou non, des marchands experts qui, hier encore, attribuaient à Ruysdaël ses ouvrages sans signature. Celui de notre galerie, en sus de sa valeur intrinsèque, offre cette particularité d'avoir été « illustré » par Adrien Van Ostade, figuriste spirituel et charmant, qui, en ceci, rendait même service à son ami qu'Adrien Van de Velde au vieux Wynants. Notre Conrad Decker vaut au moins celui du musée d'Amsterdam. Il a pour thème une mare abritée d'arbres dont quelques-uns gisent abattus. Sur la droite une ferme se dresse au sommet d'une éminence. Le groupe peint par Adrien Van Ostade est formé de quatre personnages, un paysan flanqué de son garçon demande en passant de ses nouvelles à une jeune mère du village qui berce son enfant. Cette petite scène rustique, si simple, semble être sortie d'elle-même du paysage très serré de facture et d'une jolie harmonie blonde.

Salomon Ruysdaël était le frère de Jacob Ruysdaël. Quoique son renom ait été éclipsé par ce cadet illustre, il n'en est pas moins un excellent peintre, moins dramatique sans doute, mais de vision aussi sincère. Il n'en faut pas d'autre témoignage que ce tranquille canal transparent, maintenu dans les tons gris d'une vérité de portrait. Au fond une ville et sa cathédrale, à gauche une rangée de maisons antiques semées entre des hêtres. Sur le miroir des eaux les chalands glissent flegmatiquement et sans que les vaches, baignées dans l'herbe du polder, cessent leur rêve intérieur pour les regarder passer, et dans ces soixante centimètres tient toute la Hollande.

Puis voici un délicieux David Teniers. Il pourrait s'intituler : Le départ du voyageur. Dans un pli

de terrain, au bord d'une flaque en lavoir, en vue d'une église, une chaumière fume, sur le seuil de laquelle les parents et les amis de celui qui s'en va, là-bas, le bâton à la main, échangent les propos qu'on devine, j'allais écrire, que l'on entend. Il n'est point jusqu'au petit chien qui ne jappe tristement au maître qui le quitte. Bien avant Greuze et moins théâtralement, David Teniers, si jovial d'ordinaire, savait traiter ces scènes de famille. Peut-être celle-ci n'est-elle si prenante que parce qu'elle représente un épisode de sa propre vie et tout permet de le supposer, car il y a dépensé plus que de la maîtrise de coloriste. Le temps d'ailleurs, complice de ces « adieux » évocateurs, en a cristallisé la larme en perle.

Terminons par Van der Nerr et la superbe fin du jour nommée sans plus « Paysage » au catalogue. C'est un canal encore, car les maîtres néerlandais ne varient guère. De moulins en canaux et de canaux en moulins, on dirait qu'ils peignent sur le pas de leur porte. La ville profile l'alignement de ses maisons briquetées aux toitures en gradins sur un ciel en irradiation. A gauche une prairie close par une haie où les vaches, accablées, ruminent. Deux voisins, par dessus cette haie, taillent bavette, une ménagère tricote, un enfant joue avec un toutou. Dans le flamboiement atmosphérique, des nuées bondissent et se poursuivent, et le tableau vous emplit des délices de la vie patriarcale, qui, Ivan Tourgueneff vous le dirait avec Virgile, est la bonne.

Les autres toiles anciennes du cabinet étaient, d'après mes notes, de moindre intérêt sinon de moindres signatures. On y voyait un portrait de jeune

femme, acheté à la vente de M. Marcille et attribué à un élève d'Holbein, — un mandoliniste de Honthorst, — une scène chinoise de Jean-Baptiste Huet, — une étude d'Huysmans de Malines, — un portrait de vieillard signé Raphael Mengs, — une marine houleuse de Simon de Vliegler, — un incendie de Troie à la flamande et enfin un portrait de Mozart enfant qui se trouvait bien en place dans la maison où l'on conservait en relique la partition autographe du *Don Juan*.

Une fois encore c'est pour les physiologues de la critique, imbus de la théorie des milieux, que je reproduis ce catalogue raisonné. Je n'ai d'ailleurs jamais su pourquoi Ivan Tourgueneff se décida à se séparer de ses chers lutins et je n'ai rien sur ce point à révéler à ses biographes. Mais ce que je sais, c'est qu'en étudiant, férule aux doigts, les tableaux devant lesquels il m'avait laissé, je voyais en face, de l'autre côté de la rue, Francisque Sarcey, le nez sur sa table à copie et le dos voûté par le faix des vocables, ramer, comme on dit, en galère, et que mes descriptions se ressentent encore de ce spectacle peu propice à la belle écriture.

IV

LA FONTAINE DES GABOURETS

Je n'avais pas toujours, Dieu merci, la critique d'art si grave et bonimentaire. Hors du *Journal officiel* et loin du regard sévère d'Ernest Daudet, il m'arrivait, pour mon dimanche, de jongler dans les feuilles gaies avec ma férule macmahonienne, à l'exemple de ce bâtonniste de la place des Pyramides qui avait été l'une des admirations de ma badauderie parigote. « Vous avez le Seize Mai sournois », me disait Rochefort à Genève. Et c'était vrai, je louchais sous la toge du sacerdoce à cette liberté de penser haut et de tout dire qui y dessinait déjà le chroniqueur irrévérencieux, aux pseudonymes protéens, que j'allais être. « La Fontaine des Gabourets », églogue, fut l'un de mes premiers essais d'irrévérence. Il n'était pas fait précisément pour plaire, à l'hôtel Drouot, dans le « monde où l'on vend », ni à l'*Officiel* du reste, et mes catalogues se ralentirent. C'était le temps des faux Corots, ou « trouilleberts », et les experts

jurés y perdaient leur latin et la tête, à la grande risée de la ville et des ateliers. Acquéreur de « La Fontaine des gabourets », Alexandre Dumas, pris dans la nasse, se débattait contre eux comme un diable et il avait appelé Gérôme pour juge. C'est la scène de ce jugement que je mettais en dialogue.

LA FONTAINE DES GABOURETS

ÉGLOGUE

PERSONNAGES : L'ombre de Corot. L'ombre de la pipe de Corot. Trouillebert enchaîné. Gérome, arbitre. Alexandre Dumas, personnage muet. Experts, jurés, nymphes. Des fleurs.

L'OMBRE DE LA PIPE. — Ce scaferlati est vraiment supérieur ! La Régie se surpasse, et n'étaient quelques chalumeaux amorphes et suédois et de vagues démêlures de peigne, sans doute oubliées là par la cigarière amoureuse, je brûlerais heureuse en l'honneur de Gambier !

L'OMBRE DE COROT. — Dans mon gilet, petite ! En voici un de l'Institut !

GÉROME (*entrant*). — Qu'est-ce qu'on me veut ? Pourquoi me dérange-t-on ? J'arrive du désert. Je descends de chameau. J'étais bien. J'étais très bien. Qui est-ce qui fume de ce sale tabac impressionniste ? Encore un à Manet !

TROUILLEBERT (*enchaîné*). — Léon, Léon, dégrafe-moi, je t'en prie. Ils m'ont ficelé à ce tronc d'arbre mal modelé. Ils veulent me faire avouer que mes tableaux ne sont pas de moi. Si je joue les Marsyas, ne crois pas que ce soit pour mon plaisir.

GÉROME (*riant*). — Elle est excessivement bonne !

CHOEUR DES EXPERTS. — Maître, voici le corps du délit. Jetez un simple coup d'œil sur ce tableau, et dites si un autre que le seul Corot a pu allier tant de solidité à tant de fluidité et travailler ainsi dans le lumineux ?

GÉROME (*mettant son binocle*). — C'est très joli. Qu'est-ce que ça représente ?

TROUILLEBERT (*enchaîné*). — Malheureux ! tu le regardes à l'envers.

CHOEUR DES EXPERTS. — C'est la Fontaine des Gabourets. Nous l'avons casée à M. Alexandre Dumas contre dix-sept mille francs. Ça en vaut vingt-sept comme un sou !

ALEXANDRE DUMAS. (*Il soupire.*)

GÉROME. — Ah ! c'est la Fontaine des Gabourets ? Je vois bien la fontaine ; mais où sont les Gabourets ?

TROUILLEBERT (*enchaîné*). — Léon, Léon, tu baisses. Tu n'es plus aussi brillant qu'au temps du *Combat de coqs.*

GÉROME. — Le *Combat de coqs* ? mon meilleur tableau. C'était le bon temps. T'en souviens-tu, mon vieux Trouille ? (*Il va s'asseoir à côté de Trouillebert enchaîné.*) Veux-tu une cigarette de turc ?

TROUILLEBERT (*enchaîné*). — Je ne peux pas. J'ai les mains prises.

GÉROME. — Ça c'est embêtant. (*Il fume.*)

L'OMBRE DE LA PIPE. — Il fume ? Eh bien alors ?

L'OMBRE DE COROT. — A mon bec, chère enfant.

CHŒUR DES EXPERTS. — Quel drôle d'arbitre nous nous sommes choisi là. Il n'y entend rien du tout.

(*Des nymphes passent au fond.*)

GÉROME. — Tiens, c'est gentil, ici. C'est-il cela les Gabourets ? (*Il regarde les nymphes.*)

TROUILLEBERT (*enchaîné*). — Demande à M. Dumas. Il a la spécialité.

ALEXANDRE DUMAS. (*Il baisse la tête.*)

CHOEUR DES EXPERTS. — Ne pourrions-nous savoir, monsieur Gérome, ce que vous pensez du tableau, ce que votre arbitrage en décide, et à qui vous en fixez la paternité ? Nous buvons vos paroles, à cause des dix-sept mille francs ; car, s'il est de M. Trouillebert. nous serons forcés de rendre l'argent, et s'il est de Corot, M. Alexandre Dumas aura fait une bonne affaire et il nous gardera sa précieuse pratique.

TROUILLEBERT (*enchaîné*). — *Adsum, adsum, qui feci !*

GÉROME. — Si tu parles latin, je dis que c'est de toi. (*Il reprend la toile et remet son binocle.*) Comme dessin, c'est du gâchis, d'abord. Les Gabourets ne sont pas d'aplomb sur leurs jambes ; les rotules sont mal emmanchées, et au point de vue anatomique, rien n'est en place. Et d'une !

TROUILLEBERT (*enchaîné*). — Dis donc, toi, là-bas ?

L'OMBRE DE COROT. — Mais les valeurs, monsieur Gérome, les rapports de tons, les passages, l'enveloppe aérienne ?

GÉROME (*regardant de tous côtés*). — Qui est-ce qui parle du nez, par ici ? On a donc lâché les critiques ?

CHOEUR DES EXPERTS. — Oui, les valeurs, cher maître ?

GÉROME. — Des valeurs ? Connais pas. Je suis peintre. J'arrive du désert. Les valeurs ? C'est l'af-

faire des Rothschild. D'ailleurs, vous me dites que ça vaut dix-sept mille francs. Les voilà, les valeurs ! Je n'en vois pas d'autre.

L'OMBRE DE LA PIPE. — Je m'éteins.

TROUILLEBERT (*enchaîné*). — Enfin est-ce de moi ?

GÉROME. — C'est possible. Mais j'ai connu un temps où tu faisais mieux que ça. Le temps du *Combat de coqs*. Te souviens-tu de ce temps-là, Trouille ?

LE CHOEUR DES EXPERTS. — Allons bon ! il va recommencer !

TROUILLEBERT (*enchaîné*). — Est-ce de moi ? Est-ce de moi ?

GÉROME. — Si tu y tiens. D'ailleurs, tu dois bien le savoir. Quand on fait de ces choses-là, on s'en souvient toute la vie. C'est comme un remords encadré. Je me rappelle que, un jour, au Caire...

LE CHOEUR DES EXPERTS. — Monsieur Gérome, nous ne vous demandons pas si le tableau est bon ou mauvais, nous vous demandons si il est de Corot.

GÉROME. — Alors c'est une autre paire de manches. Je ne fais point dans la partie. Mais, si vous voulez, je connais quelqu'un qui est très fort sur l'article. Un gentil garçon, n'ayant par lui-même aucun talent personnel, mais qui fait le Corot dans la perfection. Je dirai même qu'il les fait mieux que Corot, et sans s'en douter. Car s'il s'en doutait, il n'en ferait plus. Voulez-vous que je vous mette en rapport avec lui ?

LE CHOEUR DES EXPERTS. — Entendu. Où loge-t-il ?

GÉROME. — Le voilà. (*Il montre Trouillebert enchaîné.*)

CHOEUR DES EXPERTS. — Est-ce un arbitrage décent que de s'en remettre ainsi à la personne juge et partie ?

Gérome (*déliant Trouillebert*). — Sois libre et parle. Suppose que ce tableau est de moi, ou qu'on me l'attribue, et dis-nous combien tu l'estimes.

Trouillebert (*désenchaîné*). — Avec ta signature, un million. Sans ta signature, le prix du cadre.

Gérome. — Viens déjeuner avec moi. Nous parlerons du *Combat de coqs*. (*Ils sortent bras dessus, bras dessous.*)

Chœur des experts. — Il ne nous reste plus qu'une seule chose à faire. Évoquer l'ombre de Corot au moyen d'une table tournante. Puisqu'on a vu des tables écrire, il doit y en avoir pour signer. La table qui signe les Corot anonymes a certainement été prédite par Allan-Kardec, le tout est de la découvrir. (*Ils sortent.*)

Alexandre Dumas. (*Il s'enfuit.*

Les fleurs. — Poussons, mes sœurs, et colorons-nous au soleil. Nous ne sommes pas signées, et cependant nous sommes belles, bien peintes, bien dessinées, et chaudes de ton, et fines de modelé et pleines de jolis rapports et de valeurs. Nous ne valons que ce qu'on nous estime, selon qu'on nous aime, et les trois quarts du temps on ne nous paie que d'un baiser.

L'ombre de la pipe. — C'est drôle, papa Corot, ce scaferlati supérieur embaume la verveine, la rose et l'iris.

LE BOULEVARD
ET LES BOULEVARDIERS

I

LE BOULEVARDISME

La logotechnie moderne attribue la paternité du mot à Louis Veuillot, et elle dit vrai ; j'y étais. Il fut imprimé, pour la première fois, dans le livre intitulé : *les Odeurs de Paris*, qui est, d'ailleurs, le chef-d'œuvre du maître écrivain. Le lendemain il était populaire.

L'esprit, en effet, courait les rues à cette époque, comme à peu près aujourd'hui le vélocipède, et plus vite encore, puisque, en cinq minutes, il avait fait le tour de la ville. Rien qu'à la Bourse, en un seul jour, il se brassait plus de bons mots que d'affaires, et sur les boulevards ils crépitaient comme grêle. De là ce nom de boulevardiers que Louis Veuillot avait donné

aux rieurs charmants de la décadence. Ils l'adoptèrent tout de suite et ils en firent le succès eux-mêmes. Comme on se sentait encore plus proches du dix-huitième siècle que du vingtième, le groupe des ironistes neveux des Voltaire, des Diderot, des Piron, des Chamfort, se bornait à prolonger la tradition de la philosophie française, et à perpétuer leurs mœurs insouciantes. Si leurs aïeux allaient, ratiocinant d'art et de lettres, du café Procope à la Régence, ils déambulèrent, eux, de la terrasse de Tortoni aux cabinets de Brébant et, dans l'intervalle de cinq cents pas qui séparaient les deux pôles du boulevardisme, ils fixèrent le centre du monde. Il faut bien croire que ce « mail » fut une force péripatétique, lui aussi, puisque Paris lui a dû, et lui doit encore, son attraction fascinatrice, et ce qu'on appelait, hier ou avant-hier, sa suprématie intellectuelle.

Le boulevardisme, il est vrai, et on l'en accuse, a créé l'esprit de café qui, par certains côtés est routinier, en effet, et centralisateur. D'abord, il ne l'a pas créé; il l'a hérité du siècle précédent, le plus nationalement potinier, ergoteur et médisant de tous les siècles. Et puis, cet esprit de café, il valait bien l'esprit de cercle, dites ? Elle n'a peut-être pas beaucoup gagné au change, la société que vous avez aujourd'hui, sous la Troisième, par le double abrutissement du jeu et de l'ivrognerie à l'anglaise. Le café donne sur la rue, mais l'air y entre et, avec lui, tous les bruits de la vie. On s'y frotte encore aux intérêts généraux, on y a commerce d'humanité, on y échange autre chose que des cartes grasses et silencieuses. Oui, le café valait mieux que le cercle, si le lupanar vaut mieux que l'onanisme.

Je ne le défends pas davantage, et d'ailleurs il est mort. Le boulevardisme est fini, bien fini, et on désigne avec beaucoup de sens les causes de sa mort, quand on l'attribue à l'hausmannisation des boulevards d'abord, et ensuite au cosmopolitisme de la Ville-Lumière. Entre Brébant et Tortoni, tous deux disparus, sur les cinq cents pas péripatétiques, la brasserie allemande a remplacé le café français, chassant la clientèle des derniers causeurs, pour y substituer celle des gens d'affaires, hâtifs, fiévreux, bousculés, bousculant, le front plissé par la chasse à l'argent. Plus de flânerie possible à travers les flots pressés de la cohue convulsive, où l'ami rencontré n'a pas une minute à vous donner ni à vous prendre, et se perd, rapide, après la poignée de mains sommaire. C'est désolant, me disait l'un des derniers philosophes de l'école, on ne rencontre plus personne ! On ne sait plus avec qui d'entre eux dire du mal de ses confrères !

Le cosmopolitisme est l'autre assassin de l'esprit parisien, cela n'est pas douteux. En quelques années, et les expositions universelles aidant à la besogne, il a vraiment dénationalisé la ville, et qui nomme Paris aujourd'hui dit beaucoup moins la capitale de la République française que le centre européen et la station hivernale de toutes les fortunes oisives des cinq mondes. La confusion des langues y règne dans la diffusion des usages et des mœurs, et la tour Eiffel la symbolise.

Sans être le louangeur sénile du temps passé que raille Horace, je regrette le boulevard d'antan et ses boulevardiers. Ils étaient plus utiles qu'on ne pense, les ironistes allègres et redoutés, équilibrés des

vertus et des défauts de la race, et leur opposition était la bonne peut-être, l'efficace, celle qui réveille comme un sifflet de fifre, la Liberté des engourdissements du pouvoir. Un bon mot d'eux valait mieux et faisait plus, parfois, que les émeutes brutales de la masse; ces Warwicks de la royauté parisienne travaillaient à leur manière à l'œuvre de la justice, car ils étaient fort bonnes gens, et ils ne se donnaient du « neveu de Voltaire » que s'ils avaient défendu leur Calas. Les voilà dispersés par l'invasion béotienne des millions internationaux, et, débusqués de leurs boulevards chéris, ils errent sans asile à travers les brasseries universelles d'où ne s'échappent plus aucuns rires. Ils entendent, dans tous les dialectes du vieux monde, et du nouveau aussi, les hommes modernes gémir leur plaintes sociales et pleurer leurs angoisses, ils sont environnés de bêtise, de tristesse, et ils s'en vont ! Adieu, sages de ma race et de mon pays ! L'esprit a fait son temps et joué son rôle, et voici fleurir le vingtième siècle, âge pratique et ère du médiocre, où deux et deux feront implacablement quatre en toutes choses. Déjà les cicerones montrant aux voyageurs le boulevard devenu le ghetto idéal, s'écrient du haut des tapissières d'agence : anciens jardins d'Académus et ex-nombril du monde !

Celui qui écrira l'histoire du boulevardisme n'aura guère à l'incriminer que de deux erreurs qui, d'ailleurs, n'en font qu'une : un patriotisme un peu étroit et un goût prononcé pour la centralisation. Mais la liste seule des services qu'il a rendus au progrès, à la liberté et aux arts, ne sera pas le chapitre le moins long du livre, et je ne parle même pas de la

bonne humeur entretenue par les maîtres du rire chez un peuple qui se rembrunit et tourne au malade imaginaire.

A présent, internationaux des races lourdes et graves, prenez Paris, il est à vous. Les railleurs sont partis, et les merles ne siffleront plus. Vous aurez, pour remplacer l'esprit boulevardier et ses mousses légères, la forte fermentation de ce que le naturalisme appelle : le génie. Les cafés y croyaient peu, parce qu'ils le savaient rare, et c'est pourquoi ils le blaguaient, d'une terrasse à l'autre. Il est vrai qu'on ne leur avait point enseigné encore que le génie peut et doit être bête comme un pot, et que tel est son signe cosmopolite. La compensation est là. Vous l'avez. Au passé, le simple esprit ; le génie à l'avenir ! Ça commence bien, en prose et en vers, à pied, à cheval, sur la terre et sur l'onde. Il était temps que les boulevardiers fichassent le camp du boulevard... et du siècle. Du Nord et du Midi, voici venir des oies couronnées de crêtes de coq et habillées de plumes de paon, les oies géniales ! Bonsoir, amusez-vous bien !

II

L'HEURE VERTE AU TORTONI

— Tu connais Vivier, dis-je à Scholl, un soir, au Tortoni, entre six et sept.

— Quel Vivier, le corniste ? Si je le connais ! C'est l'un de mes plus vieux amis.

— Depuis combien de temps le connais-tu ?

— Je ne sais plus. Depuis vingt ans au moins. Pourquoi ? Est-ce qu'il est mort ?

— Non, j'ai dîné hier au soir avec lui chez Mlle A. L. du Vaudeville.

— Alors ?

— Parions que tu ne l'as jamais entendu jouer du cor ?

Le boulevardier se consolida le monocle dans l'arcade sourcilière, fit un tour à travers sa mémoire et se mit à rire : — Tiens, c'est vrai. Elle est bien bonne !

Puis il reprit : — Et pourtant il en joue, c'est avéré. Il est même, à dire d'expert, le plus fort des

cornistes passés, présents et futurs. A Roncevaux, il se fût fait ouïr de Charlemagne ! Fétis le dit dans son dictionnaire. Lis Fétis.

— Je lirai Fétis, si tu veux, mais à une condition, c'est que tu me nommeras quelqu'un d'honnête et de digne de foi qui ait, de ses oreilles, entendu Vivier « toucher » du cor.

— Attends... Je cherche... Laisse-moi chercher... Il y a Azevedo peut-être ?... Mais je me méfie, Azevedo est un sectaire. On pourrait prendre langue avec Béjouvin... Garçon de quoi écrire et un chasseur.

— En es-tu là de t'en fier aux critiques ? Du reste, mon siège est fait. Vivier joue de tout, peut-être, excepté du cor. J'ai dit.

— Qu'est-ce qui t'asseoit dans cette assurance ?

— Quand on est l'hôte d'une femme charmante, qui, à la suite d'un dîner où la truffe est traitée en pomme de terre, vous prie d'un sourire de Joconde, de charmer à votre tour les convives par l'exercice de votre art, on empoigne sa trompe et on y crache. Tulou aurait tiré sa flûte et Paganini sa calebasse. Vivier, rien. Donc il ignore le cor.

— Il n'avait peut-être pas apporté le sien pour la circonstance. Tu n'avais pas ta lyre. Entre artistes on s'épargne.

— Ton apophtegme est indigne d'un La Rochefoucauld tel que toi. C'est comme si tu disais qu'un chirurgien ne charcuterait pas, à l'œil, un apothicaire. Où serait le chirurgien ?

— L'aperçu est profond et l'image est sanglante. Mais je suis obligé de t'apprendre que Vivier a tenu l'emploi à l'Opéra et qu'il y a fait notoirement son

bruit propre dans le tube de cuivre serpentueux, à l'orchestre.

— Oh ! à l'orchestre !... Je m'en charge !

— Tu m'ébranles.

— Tiens, écoute. Aimes-tu l'histoire ?

— Non, mais va.

— A ce dîner, il y avait Amédée Achard...

— Fichtre !

— ... qui n'est pas gai...

— Beaucoup de talent, pour ta gouverne. « Les coups d'épée de Monsieur de la Guerche », ne fait pas ça qui veut ! Achève ?

— Il avait vu à mon nez que je brûlais, de truffe en truffe, du besoin de jouir du cor de Vivier, si bien qu'il me jeta à voix basse : — Pas de gaffe, il n'en joue pas devant le monde.

C'est ainsi qu'il m'évita l'indiscrétion. Je te laisse extraire les conséquences de ce fait documentaire ; mais, pour moi, et je m'en ferais hacher, le cor de Vivier est une blague.

— A Paris tout est possible, concluait philosophiquement le Chamfort du boulevard des Italiens. Et pendant une semaine ou deux ce fut un jeu, à Tortoni, de chercher parmi les survivants du Second Empire celui qui pouvait se vanter, devant Dieu et devant les hommes, d'avoir, soit dans un concert, soit en chambre, ou partout ailleurs, entendu l'olifant légendaire. Alfred Stevens réclama ce privilège, qui lui fut unanimement dénié à cause de sa nationalité belge, Bruxelles étant la Marseille du nord. Il refusa d'ailleurs le serment qu'on exigeait pour le croire. — Tu dois confondre, lui disait Scholl, dont le problème passionnait la malice, c'est le père Ingres

au violon que tu vois dans la buée de tes souvenirs; la pose de l'instrumentiste n'est pas la même; à un peintre tel que toi je rougis de l'apprendre.

L'un de nous, l'érudit Maurice Montégut qui savait sur le bout du doigt ses « dix-huit années de corruption » et pouvait en être le Suétone, rappela, d'après les chroniques, que Vivier, *persona grata* aux Tuileries, « exerçait » surtout à Compiègne, pendant les orgies du Tibère. — C'est là, narrait-il, que du fond de la forêt, il exécutait à lui seul toute une chasse du roi Dagobert, sur l'air du même nom, avec les abois des chiens, la plainte du cerf, l'hallali au clair de lune, le hennissement des palefrois et les petits cris des dames du temps, reconstitués en quatre notes.

— J'en aurai le cœur net, déclara le chroniqueur, qui, lié avec le marquis de Massa, lui soumit le point litigieux. — A Compiègne, fut la réponse, Eugène Vivier, si c'est le même, n'était invité que comme fumiste. Il amusait follement l'Empereur et surtout l'Impératrice, mais ses charges étaient trop longues. Voilà tout ce que je peux vous en dire.

Le lendemain Scholl nous lut sur son calepin une nouvelle à la main destinée à l'*Événement* et qui était à peu près libellée comme suit : — « La reprise d'*Hernani*, tant attendue, est ajournée. M. Émile Perrin, toujours si scrupuleux dans sa mise en scène, avait rêvé de faire exprimer au cor de Ruy Gomez toute la douleur du vieillard outragé dans son amour conjugal, le désir grandissant de sa vengeance et cent autres sentiments dont les vers de son rôle sont comme gonflés, en scène ou dans la coulisse. Un seul homme pouvait réaliser la pensée de l'admirable directeur, et cet homme était Eugène Vivier, l'artiste

au cor magique, que dis-je, le cor incarné. Une délégation du Comité de lecture s'est présentée au domicile de l'illustre virtuose qui l'attendait de pied ferme. Il était occupé à dresser des homards à la course sur son balcon. — Tout ce que je peux faire pour plaire à la fois à Molière et à Victor Hugo, a-t-il répondu aux sociétaires, c'est d'apprendre *Hernani* à mes étonnants crustacés et d'en donner, sous leurs espèces, une représentation aux abonnés du mardi. J'ai une langouste de génie qui mime déjà le rôle de Dona Sol avec toutes les traditions. — Et les délégués n'ont pu, même par la voix de Maubant, en obtenir davantage. Nous pouvons donner à la curiosité publique le secret de cette attitude. Elle est machiavélique. Vivier ne joue pas du cor, c'est le cor qui joue de Vivier. Pressé par des besoins d'argent, et d'ailleurs expulsé sans pitié par un propriétaire homardophobe qui ne badine pas avec le dieu Terme, le grand et malheureux artiste a suspendu au clou de chez ma tante le tube diabolique dont il est l'embouchure et le pavillon. Plus de cor, plus de Vivier, et réciproquement, voilà une belle carrière finie prématurément. *Lugete, veneres.* »

C'est par des propos de table de ce genre paradoxal et hyperbolique que se manifestait, entre initiés du reste, cet esprit de blague dont on médit trop peut-être aujourd'hui, et qui eut son pouvoir sur les mœurs, n'en doutez pas, mais plus encore sur la politique. Rochefort en est la preuve, et ses airs de fifre survivent à la mêlée.

Le café Tortoni, transformé en magasin de chaussures, n'a pas été seulement le dernier divan de ces ironistes militants qui donnaient le ton du bon rire

philosophique à la Ville, il fut aussi la petite quiquengrogne de la bourgeoisie libérale qui s'en va et passe la main si tristement à la populace. Aurélien Scholl, commandant de la citadelle, était un esprit fort vaillant, brave de la plume autant que de l'épée, à la française, et qui ne se laissait pas marcher sur le pied, même par un gouvernement. Il nous enseignait l'art de lancer le javelot par les meurtrières, et pour ma part je lui en dois le jeu d'arbalète. J'allais au Tortoni comme à l'exercice, à l'heure verte, et la journée m'était bonne lorsque dans le petit renfoncement de la salle, j'avais la chance d'apercevoir la silhouette hautaine du connétable, le comte médiéval Barbey d'Aurevilly, droit comme sur un cheval de bataille et sablant la coupe d'Aï ou de Clicquot aux mânes de Brummel et du dandysme. Lui aussi, il était tortoniste, intermittent, il est vrai, mais d'habitude, et il avait connu le temps où sur le perron fameux, comme au Florian à Venise, on prenait des glaces vanillées en regardant passer les belles boulevardières du règne.

III

QUELQUES BOULEVARDIERS :

GUSTAVE CLAUDIN

Lorsqu'en proie déjà à ce mal agricole dont je mourrai et que, faute d'un nom médical mes amis appellent gaîment : ma bergerade, je me sentais tiré, comme Antée, fils de Neptune et de la Terre, c'est-à-dire invinciblement, par cet élément de la pomme de terre en qui est toute joie avec toute sagesse humaine, *id est* : — quand saoul du surmenage, du surchauffage et de toutes les frénésies de ma ville natale, j'assourdissais les miens par ce ranz des vaches en chambre dont l'hiver le plus rude ne calme point en moi l'éternelle élégie nostalgique ; — aux heures où la pelle, le râteau, le sarcloir, la brouette et les deux chers arrosoirs d'argent, vivifiés en Tentation de saint Antoine, s'adonnent dans mon crâne à des danses nocturnes de ballets de féerie, — je ne résistais au besoin de sauter dans le premier train qui sifflait gare Saint-Lazarre qu'en me réfugiant au café Riche.

Car le café Riche était le gîte familier où Gustave Claudin avait élu et tenait ses assises boulevardières. En moins d'un quart d'heure de temps l'auteur de : *Entre minuit et une heure*, étude sur la vie « dorée », me rabattait mon rêve bucolique et virgilien, et je redevenais assez bête pour croire à l'atmosphère géniale de l'asphalte, à l'esprit des réverbères et à la blague du nombril du Monde, qui n'est pas un ventre.

Gustave Claudin, ayant vingt-deux ans de plus que moi, je n'avais pu le voir rayonner dans sa gloire, quand, Pétrone du second Empire, il était l'arbitre des élégances et plastronnait aux Tuileries. Je dois même confesser qu'avant notre premier accrochement de monades, oncques n'avais lu ligne de son encre. J'ai d'ailleurs cru devoir persister dans cette réserve pour ne pas me gâter une image abstraite de boulevardier qui remplit mon idéal du type. Le boulevardier parfait n'écrit pas, ou, s'il a écrit, il cesse tout de suite d'écrire, au premier tour sur l'asphalte atmosphérique du nombril, tel cet admirable Adolphe Gaiffe, qui, après avoir collaboré à l'*Événement* de Victor Hugo, brisa sa plume pour n'être que le plus beau et le plus spirituel Alcibiade de la décadence. Le pauvre Gustave Claudin, lui, écrivait tout le temps et pour cause, mais il lui restait la fierté de ne pas vendre ses écritures, et de borner son débit au plus fastueux service de presse. Je l'aimais pour ce rossignolisme de librairie dont j'étais moi-même un bulbul.

Je ne me rappelle pas très exactement les circonstances qui nous révélèrent l'un à l'autre, mais ce dont je suis sûr c'est qu'aux premiers mots il me fit grand d'Espagne. Le tutoiement est un signe de ral-

liement entre, j'allais dire : gens de premières, comme on l'imagine, et pour les mêmes raisons, entre les trois cents de Léonidas aux Thermopyles. Familiarité est sœur de solidarité et la différence d'âge s'efface dans l'ombre du défilé héroïque pour ceux qui le défendent contre les Perses.

Gustave Claudin était, je le répète, l'archétype de ces derviches tourneurs de pouce pour qui les deux trottoirs qui sont entre la rue Drouot et la place de l'Opéra localisent le plateau de la vie humaine. Être cul-de-jatte là, c'était son rêve. Le Père Éternel y avait résumé sa création et même réparé quelques bévues d'icelle, par exemple la montagne, la mer, la forêt, pour ne parler que de ces géologismes. Il ne saluait dans le cheval que le boulanger de crottin des moineaux francs de gouttières. En quel autre lieu voyait-on les fleurs naître « toutes coupées » dans les voitures à bras, et des bluets, sans blé autour, circuler sous la garde des sergents de ville ?

— Et l'air, mon Claudin, l'air reniflable, risquais-je avec rusticité ?

— Tu renifles ? Et les microbes ! Prends garde !

Il « ne cherchait pas d'ailleurs à me prouver » que l'air du boulevard, l'air à idées, était le seul respirable pour un nez bien organisé, le nez de poète. Le parfum du foin coupé se vendait en bouteilles chez les moindres distillateurs. On en concentrait la meule entière pour cinquante centimes. Quant au plaisir qu'il peut y avoir à marcher en sabots dans la boue, contre le vent qui dénoue les cravates, pour aller acheter un cornet de tabac chez l'épicier du village, il « ne s'en rendait pas compte et tout ce qu'il pouvait en dire » c'est que la campagne n'avait pas

réussi à Victor Hugo, dans la Pathmos anglaise.

— Il s'y est pourtant fait une belle santé, Gustave !

— Oh ! la santé, un préjugé de province ! A Paris on crève toute la vie, c'est ça qui est drôle. Vois, sur le trottoir, le bon, celui de droite, s'il passe un gros plein de soupe, tout le monde se retourne et s'esclaffe ! Il est obligé de prendre le trottoir de gauche et de faire semblant d'entrer au Crédit Lyonnais pour échapper au ridicule.

Sur ce thème de la mise au vert, notre débat le plus fréquent, le bon fakir du café Riche était littéralement intraitable, et je n'obtenais de sa récalcitrance que l'apologie opiniâtre du gaz, de l'odeur des restaurants et du relent exquis des bitumes en fusion dans les cuves « qu'on va chercher au diable dans les ports de mer ».

— Le grand air, ton grand air, qui fait aimer l'horrible soupe aux choux et la morue infâme, eh bien ! veux-tu toute ma pensée? Il y en a encore trop dans Paris ! oui, trop ! Tiens : si l'Empereur, au lieu de sa rue de Rivoli inopportune et sans but nous les avait voûtés, nos boulevards, et consacrés par des portiques, je te le dis en vérité, nous serions sous Napoléon IV au lieu d'être en pleine... Veux-tu un bon cigare?

— Avec une pareille philosophie historique et si tu crains autant la pluie que le soleil, comment viens-tu du *Moniteur* au café Riche ?

— Par les passages. Il n'y a que les Tuileries, un sale jardin à nourrices, à passer sous les balles, à travers les cerceaux, de statue en statue et d'arbre en arbre. Puis j'atteins les arcades rivoliques, le passage Delorme, le passage Choiseul, et de là, je

cours, le col relevé, le mouchoir sur la bouche, prendre la recette de l'Opéra-Comique. Enfin, ouf, voici les boulevards, où l'air est rare, grâce à Dieu, et c'est comme si tu remettais une carpe dans l'eau, mon bonhomme, à demi frite.

Gustave Claudin était de La Ferté-sous-Jouarre, mais il détestait qu'on le sût. On naît dans les fertés qu'on peut, et Jean Racine tomba du ciel à La Ferté-Milon. Il a pourtant fait *Athalie* et les *Plaideurs*. — Du reste, disait-il, je suis rentré à Paris pendu encore au sein de ma nourrice, et par la diligence, pour ta gouverne. Ma mère s'était trompée de date, voilà tout, ça peut arriver à la plus honnête.

Depuis cette réintégration natale, il n'était jamais sorti, jurait-il, du cercle inscrit par la Comédie-Française, la Librairie Nouvelle, le café Riche et le *Figaro*, même pour diriger le journal de province dont on lui confia le char et les guides et qu'il chevauchait par correspondance Pour le reste tout lui était forêt vierge, odéon et désert lybique, et cela très sincèrement, croyez-le bien et sans la moindre hyperbole. On l'a enterré sous Jouarre, dans sa ferté accidentelle, mais il n'y est pas, il n'y serait pas resté une minute d'éternité, et quand le clairon de Josaphat retentira aux quatre vents, il faudra chercher Claudin dans les fouilles du boulevard des Italiens, du côté droit, sous l'emplacement d'une petite table d'encoignure d'estaminet illustre et dont le nom opposait un contraste si violent à la fortune de ce galant homme.

C'était-là, dans ce coin réservé, où il avait son rond et ses cure-dents personnels, qu'il déjeunait depuis quarante ans, pour la somme immuable de deux

francs cinquante qui datait, avec son habitude, de la fondation de l'établissement. Il y avait vu le 2 Décembre, par la vitrine, en fumant déjà cet incalcinable panatellas, toujours le même, où des milliers et des milliers d'allumettes se sont brisées sans réussir à y éveiller de la lumière, et qu'il arborait encore sous le règne de Jules Grévy. Ce cigare unique et inouï lui servait à épater le monde élégant qui juge les gens aux havanes. Pour moi il le remettait dans l'étui, n'ayant rien à me faire accroire.

Un jour pourtant il le sacrifia, mais aussi à quelle gloire ! Paul de Saint-Victor, dont il était le « fidus Achates », l'avait emmené de force et tout hurlant d'horreur en Italie. Il y saigna tout le sang de son corps déraciné. Il suivait son maître en soupirant et devant les plus beaux Raphaëls il gémissait en regardant sa montre — Midi, qui est-ce qui me prend mon coin au café Riche?

Paul de Saint-Victor le traînait comme à la laisse. Il l'avait amené jusqu'à un petit torrent à demi-sec, enjambé par un pont vermoulu, sous lequel des lavandières battaient et tordaient du linge ensoleillé.

— Claudin, mets ton panatellas et regarde. Ce gave, c'est le Rubicon !

— Vous me le jurez ?

— Sur Napoléon III.

— Ah ! mon Dieu, le Rubicon !

Et, tremblant d'histoire, il y jeta, me contait-il lui-même, oui, il y jeta, le panatellas, sacrifié au héros de Napoléon III.

IV

QUELQUES BOULEVARDIERS :

ARMAND GOUZIEN

Armand Gouzien, qui ne fut rien, comme le Piron de l'épitaphe, est mort en 1893, cent ans après Robespierre avec lequel il n'avait pas le moindre point de ressemblance. Il y a donc aujourd'hui dix-huit ans que, de Guernesey d'où il partit, et de chez Victor Hugo même, il est retourné au grand creuset de l'alchimiste de la création. Si depuis cette époque il s'est réincarné sous quelque forme propre à son âme, c'est, à n'en pas douter, en bon gros toutou fidèle, à Hauteville House, et il y attend son maître, comme Argos, Ulysse. Si au contraire, mon vieux, tu flottes encore indécis — et il y a de quoi l'être — entre les types d'hommes offerts à ton choix, n'en change pas, reprends le même, il n'y en a pas de plus aimable.

Les raisons pour lesquelles on est aimé en ce monde sont à l'opposite de celles pour lesquelles on

est admiré. Toute supériorité accable ou gène. Le surhomme va seul. De là cette grande tristesse des génies que rien ne divertit, même la gloire, surtout elle, peut-être. Pour être aimé, d'amitié s'entend, car l'amour est un phénomène hors de raison, dont le secret reste à l'effroyable nature, il importe d'être neutre afin d'échapper à l'envie. Mais qui dit neutre ne dit pas nul, et il est loisible, comme Armand Gouzien, de se maintenir dans les rayonnements intellectuels et de vivre les sens tendus au milieu des conflits d'art.

Du plus loin qu'il m'en souvienne, toutes mes rencontres avec ce bon vivant, toujours allègre, remuant et sonore, ont eu lieu sur le terrain des Muses, soit dans un atelier, soit dans une salle de concert, soit dans une librairie ou au théâtre. Il était fondamental aux premières, aux ouvertures de salons, à toutes les inaugurations de quelque chose. Il y débordait de sympathie diffuse, il y courait l'admiration comme une prétentaine, il désordonnait la propagande.

— Tu as fait un chef-d'œuvre hier, vous criait-il, je ne te l'envoie pas dire. Je ne sais plus ou ni ce que c'était, mais le chef-d'œuvre y est ! J'allais te l'écrire, tu m'économises le timbre-poste. — Et tout courant, il passait à un autre, le long du boulevard, bénisseur joyeux, comme le curé de la procession qui, à droite et à gauche, encense tout le monde.

Jamais homme ne réalisa mieux l'idéal de l'inspecteur des Beaux-Arts tel qu'on se le représente, si on se le représente, et lorsque, sous l'influence judicieuse d'Edouard Lockroy, Gouzien fut investi du poste, il y eut en France un fonctionnaire idoine à sa fonction et un heureux, dont un, comme disent les comptables.

C'est par Coquelin cadet que nous avions été présentés l'un à l'autre et bien avant la guerre. Gouzien était alors employé aux Postes et Télégraphes, place de la Bourse. Il y touchait du Morse sans vocation, étant plutôt musicien et compositeur. Le monde où l'on chante lui devait même cette charmante légende de Saint-Nicolas (*Il était trois petits enfants*) dont il avait bémolisé le texte recueilli par Gérard de Nerval dans l'Ile-de-France. D'autres harmonisations de chansons régionales augmentaient un peu ses ressources sans le fixer toutefois à l'art de Beethoven, parce qu'il était touche-à-tout de nature et créé de toute éternité pour être... inspecteur des Beaux-Arts.

Il s'était trouvé, je ne sais comment, mêlé à l'affaire de la fondation du *Gaulois* et il recrutait pour ce journal les meilleures plumes de l'époque. Par sa bonne humeur communicative, sa voix chaude et la ferveur naïve de ses admirations il obtenait les concours les plus rares et il rabattait les maîtres comme faisans en clairière. On lui avait confié la rubrique du reportage qui n'était encore qu'à l'état initial et ne dévorait pas tout le papier de la petite presse. Ce fut Armand Gouzien qui, sans s'en douter, le lança dans la voie américaine par l'idée qu'il eut de damer le pion à la Police dans la recherche de l'insaisissable Tropmann. Il partit pour l'Alsace, son Edgar Poë dans la poche, et les lettres qu'il adressa au *Gaulois* sur sa chasse de limier amateur passionnèrent la ville et la Cour. S'il ne fut pas celui qui découvrit l'assassin abominable c'est qu'on ne peut pas être à la fois inspecteur de la Sûreté et des Beaux-Arts et que ce serait trop pour un seul homme.

D'ailleurs Richard Wagner venait d'apparaître. Son

astre montait à l'horizon et dansait dans les nuées, hué par les hululements de la meute des critiques. A dieu nouveau religion nouvelle et dans son sac à lâtries, Gouzien avait des réserves de fanatisme pour trente Olympes et autant de Walhallas. D'un bond il fut aux pieds du grand tétralogue et, d'un autre, il se releva vélite de son avant-garde.

Puis vint le tour de Puvis de Chavannes en l'honneur de qui il rompit tant de lances que, des fagots de leurs hampes, on eût fait un bûcher pour l'Institut. Et Gouzien admirait toujours. Il admirait en mangeant, en buvant, en dormant, à pied, à cheval, en corricolo, en ballon captif, et dans les barques agitées par la tempête. Implacable thuribulaire il répandait autour de lui l'arome des nards et des benjoins. Il était le vaporisateur de gloire du boulevard. On le sentait de cent pas chargé des fleurs de la renommée, les bras arrondis en corbeille, venir dans la foule obscure et philistine à la rencontre du maître du jour. Il fut toute sa vie et de la sorte ce type, d'ailleurs unique et sans double, du boulevardier bénévole.

Je me rappelle qu'à l'inauguration du théâtre de Monte-Carlo, où j'étais allé représenter Mac-Mahon critique d'art, je me heurtai sur la terrasse à mon brave Gouzien, l'un des invités de Charles Garnier. Le nez en l'air et le menton à la hauteur de la Tête de Chien, il binoclait sur la toiture deux statues dont elle était ornée. — As-tu vu ça ? me dit-il en me montrant l'une après l'autre. — Je ne sais pas si j'ai la férule dans l'œil, dis-je, mais je te parierais bien les cent sous que tu vas perdre à la roulette que ces deux œuvres de marbre ne sont ni de Paul Dubois ni

de Falguière. — Là est leur force, jeta-t-il d'un geste exalté. Ah ! quel pays que notre France ! — De qui sont-elles alors ? risquai-je — Comment, de qui elles sont ? De deux génies, comme tu le vois, universels. A gauche, c'est Gustave Doré, qui n'est pas statuaire, à droite, Sarah Bernhardt, qui est tout ce qu'elle veut être. Je t'ordonne de les louer dans l'*Officiel*, sous peine de te faire du tort. — Et j'y allai du dithyrambe, avec cette légère méprise que j'intervertis les responsabilités des groupes et que la comédienne eut tous les éloges dus au lithographe. Réciproquement d'ailleurs.

Après ses explorations dans le monde des surhommes, des surfemmes et des surenfants, car le piano en donne, c'était toujours au père Hugo qu'il revenait, je me hâte de le reconnaître. Là on reprenait pied dans l'immortel avéré et sérieux. Gouzien avait son couvert mis à demeure à la table du poète qui l'aimait beaucoup, c'était visible. Il se plaisait à cet extatisme dont il était l'objet et que son cher convive corroborait d'un exercice magnifique de la fourchette. Victor Hugo voulait qu'on mangeât bien chez lui et nul ne faisait plus d'honneur que l'optimiste éperdu à la cuisinière du poète.

Mais ce qui le lui rendait indispensable c'était la hardiesse des à-peu-près qu'il osait risquer entre un verre et l'autre. Victor Hugo établissait une grande différence entre le calembour, bête ou hébété comme dit André Chénier, et l'à-peu-près, où il retrouvait à son gré un peu des assonances de la rime. L'à-peu-près le déridait, car il était très gai, en dépit de la légende et il ne prisait rien tant que la joie. Or, dans ce genre de facéties, Gouzien était formidable. Je

lui en ai entendu aventurer, la bouche pleine et la flamme des vins aux yeux, à renverser le Mont Blanc dans le lac de Genève. Un soir, on venait de conter *inter pocula* quelque histoire un peu scabreuse d'un ministre austère, pincé en « fragment de lit » — ce qui était déjà bien pour « flagrant délit », — lorsque l'Inspecteur des Beaux-Arts s'écria d'une voix stentorique : Ah ! qu'elle est bonne, j'en fais des George Sand !...

— Des George Sand, qu'est-ce là ? interrogeait le maître, les sourcils dressés.

— Eh ! bien oui, émit Gouzien avec le balbutiement imité de l'ivrogne, j'en fais des « gorges chaudes ».

Ce fut un tollé de Jugement dernier, et le maître fut seul à déclarer que l'on pouvait aller jusque-là dans le genre et qu'aucune règle n'en fixait la mesure.

Pauvre Gouzien, qui ne fut rien, si sagement peut-être, et ne voulut vivre que du génie des autres, il est un de ceux qui me manquent, il avait le boulevard heureux et ne se couchait pas sans son grand homme.

V

QUELQUES BOULEVARDIERS :

FÉLICIEN ROPS

La renommée de Félicien Rops date environ du temps où Poulet-Malassis, homme d'un goût raffiné et divinatoire, se mit à éditer les poètes du Divan Lepelletier, c'est-à-dire Théophile Gautier (*Émaux et Camées*), Charles Baudelaire (les *Fleurs du Mal*), Leconte de Lisle (les *Poèmes barbares*), Théodore de Banville (les *Odes funambulesques*) — et glorieusement s'y ruina. Car il ne faut jamais commencer. La fortune ne rit qu'aux reprises et c'est le second coup qui fait feu. Je vois encore, dans la rue de Richelieu, au coin du passage des Princes, qui s'appelait : passage Mirès, la boutique où s'étalaient les premières éditions de ces livres impérissables. Elles atteignent aujourd'hui à des prix rothschildiens, mais comme on pouvait alors en acquérir, pour trois francs, les plus beaux exemplaires, il va sans dire qu'ils restaient tous pour compte à l'éditeur.

Ainsi se trouvait justifiée la fameuse vignette du petit poulet assis de traviole sur un bâtonnet, c'est-à-dire mal assis, qui était la marque et la devise de l'excellent homme.

En général, dans la vitrine, ces princeps étaient ouverts sur le frontispice, et ce frontispice, alléchante allégorie à l'eau-forte, qui semblait sonner aux bourgeois la fanfare des gloires poétiques nouvelles, était signé : Félicien Rops. C'est ainsi que pour ma part, jeune débutant avide des choses de l'art contemporain, je connus le nom de l'artiste, et pendant de longues années je n'en sus rien davantage. « C'est un espèce de tsigane belge qui satanise », me disait Alphonse Daudet, lequel édité lui-même, avec Léon Cladel, chez Poulet-Malassis, y avait aperçu une ou deux fois le graveur mystérieux. Je vous parle là de l'an 1865, — *Eheu, Postume*, comme dit Horace.

Quelque quinze ans plus tard, dans les bureaux de rédaction de la *Vie moderne*, à l'autre bout du passage Mirès, devenu passage des Princes, Armand Gouzien vint un jour m'aviser qu'il me présenterait un Mormon. — Comment, fis-je, un Mormon? Est-ce que le Lac-Salé s'abonne? — Mieux encore, le Lac-Salé collabore ! — Et le lendemain, j'eus la visite d'un personnage singulier et inoubliable, remuant, vibrant, bavard et soliloquiste, dont la chevelure brune et drue, la moustache effilée, les allures souples, l'allégresse rieuse et sarcastique, fixaient l'âge à la trentaine. Il s'était tout de suite et très simplement imposé par une autorité innée et naturelle qui est le signe de la maîtrise, et il me contait un voyage en Hongrie, d'où il arrivait, avec

Gouzien lui-même pour compagnon. Descriptions pittoresques en un trait, anecdotes en un mot, aperçus paradoxaux, fouettés d'une ellipse, observations philosophées à la parisienne par un sous-entendu, couleur, esprit, ah ! quel causeur ! J'étais sous le charme. Au bout d'une heure, de deux peut-être, il partit comme il était entré, rapide, après un shake-hand d'hercule, à briser les doigts. Mon cabinet en résonnait encore !...

— Est-ce ton Mormon ? demandai-je à Gouzien. — Sans doute. Comment le trouves-tu ? — Prodigieux et charmant. — N'est-ce pas ? Aussi est-il adoré de toutes ses femmes. — Est-ce qu'il les a amenées avec lui du Lac-Salé ?... A cette question, le bon Gouzien éclata de rire. — Rops ne s'est jamais ravitaillé au Lac-Salé, fit-il ; tous ses ménages sont parisiens. C'est ici qu'il les aime de front, austèrement, et qu'il pratique, selon la doctrine de Joseph Smith et de Brigham Young. Le dimanche, il les réunit, femmes et enfants, et il les mène à la campagne. Il n'y a pas de meilleur père de famille. — Si tu veux te payer ma tête, repris-je, sache que je suis beaucoup moins scandalisé que surpris de ce que tu me racontes. Qui n'est pas un peu Mormon, et plus ou moins, dans notre société incohérente ? Mais tu l'as appelé Rops ? Est ce qu'il est le fils ou le neveu du célèbre Félicien Rops, l'aquafortiste ? — Malheureux, s'écria Gouzien, il est Félicien Rops lui-même, et il t'apportait des dessins pour ton canard.

Ce fut ainsi que ma pauvre *Vie moderne* s'enrichit de la collaboration de ce puissant artiste. Il y a publié des pièces admirables. Mais que de fois, sa journée finie, à l'heure du repos, ne vint-il pas tailler

bavette avec les camarades dans cette salle basse, éclairée par le transparent d'un marchand de vin de Champagne, et où tout ce qui comptait dans les arts en 1879-1880 a passé, depuis Meissonier, jusqu'à Flaubert, et de Gambetta à Sarah Bernhardt. Félicien Rops les étonnait tous par sa verve diabolique et l'intransigeance enthousiaste de sa doctrine baudelairienne. Il réalisait à lui tout seul le programme de cette publication, nommée la *Vie moderne*, dont le titre l'avait enchanté et conquis. Et en l'écoutant, j'étais toujours frappé de la justesse de la définition d'Alphonse Daudet : « un tzigane belge qui satanise ». Il n'y manquait que le violon ensorcelé de Racoksy.

— Daudet ne croit pas si bien dire, fit-il, un jour que je la lui citais à lui-même. Si je suis né Belge, en effet, ma famille est hongroise. Aujourd'hui encore, toute une branche s'étale et ramifie au pays des magnats, magnate elle aussi, et Gouzien peut te conter la réception splendide qu'elle me fit lorsque je lui rendis visite. Quarante Rops à cheval y vinrent à ma rencontre, et je fus, là, traité huit jours comme un chef de clan. Ces choses consolent, vois-tu, de ne pas être dans le Larousse. On descend d'une race de Huns, puisque les Hongrois sont des Huns, et l'on a eu des ancêtres à têtes de loups, auprès d'Attila, dans les champs catalauniques. Tu peux dire ça au petit Daudet, quand tu le rencontreras à Tarascon.

Félicien Rops occupait alors, en dehors de ses logis mormoniques, si toutefois Gouzien disait vrai, un bizarre appartement dans les combles du Crédit Lyonnais, sur les boulevards. Il y avait ses ateliers d'aquafortiste, auquel on n'accédait que par un laby-

rinthe de couloirs où l'huissier le plus perspicace se fût égaré, lui et ses verges, jusqu'à ce jour du jugement dernier, qui ne sera pas précédé, lui au moins, de procédure. Non pas que l'artiste eût rien à craindre de ces officiers ministériels, puisque, déjà fort à l'aise, il gagnait encore tout ce qu'il voulait par ses eaux-fortes ; mais il avait horreur des raseurs et prétendait ne fréquenter, des Parisiens, que l'élite. Rien de plus rare que ses amitiés, si ce n'était ses admirations. Le statuaire Auguste Rodin était l'objet d'une de ces dernières, et ayant appris que je le connaissais, il me pria de le présenter à mon tour à ce maître, alors parfaitement ignoré, et qui ne groupait autour de lui que quelques zélateurs fidèles. C'était le temps où Auguste Rodin avait dessiné, pour l'édition de luxe d'*Enguerrande*, deux pièces michelangesques que les souscripteurs renvoyaient religieusement à l'éditeur, tant ils les trouvaient horribles, et ne voulant pas, disaient-ils, en déshonorer leurs exemplaires !

Un matin donc, je m'en fus prendre Rops à son labyrinthe, et je l'emmenai d'abord, sans lui dire où nous allions, chez certain mastroquet des environs du Trocadéro où je savais que Rodin déjeunait tous les jours, en blouse, comme un carrier, et même, lui expliquai-je, « comme un carrier qui n'a rien de... Belleuse ». Nous y retrouvâmes Octave Mirbeau, curieux, lui aussi, non seulement de Rodin, mais de Rops lui-même, puis les sculpteurs Dalou et Gaudez, et quelques instants après, une barbe fluviale et mosaïque épandue sur un bourgeron de travailleur, et étoilée de deux yeux rêveurs de somnambule, s'encadra dans la porte du chand de vins. C'était Rodin, tou-

jours hors du temps et des choses, et qui, par chance, n'avait pas, ce jour-là, oublié l'heure du déjeuner. Ce que fut ce déjeuner, et l'hymne du Beau qu'y chantèrent ces hommes d'élite, il faudrait un Platon pour l'écrire. Mais Félicien Rops y tint, comme on dit, le crachoir. Il flambait de verve, et il me fut donné d'ouïr, en présence de l'un de ses grands prêtres, la plus belle déclaration d'amour que jamais âme d'artiste ait faite à la nature. De pareilles journées sont à la fois trop longues et trop courtes, et nous n'aurions su comment terminer la nôtre si Auguste Rodin n'avait eu l'idée de nous emmener à son atelier. Nous l'y suivîmes, et, ayant renvoyé ses praticiens et ses modèles, il nous découvrit pour la première fois l'immense maquette de sa *Porte de l'Enfer*, qu'à cette époque il ne dévoilait guère. Je me rappelle que, à cette apparition, une émotion profonde empoigna les visiteurs et qu'un grand silence régna. Puis Rops se détourna et, le front posé sur la muraille, lui, le railleur féroce et le critique sans pitié, il essuya deux larmes. Son idéal du Beau était là, sous ses yeux, réalisé sur terre, en France.

VI

QUELQUES BOULEVARDIERS :

CHARLES MONSELET

Il n'est point de Parisien un peu avisé de Lettres qui ne connaisse le sonnet fameux : « Le Cochon » qui décida de la gloire de Charles Monselet et lui assure l'immortalité anthologique. Il va de pair avec le sonnet d'Arvers, auquel, pour mon compte, je le préfère. Or, le poète, car il l'était, a rimé beaucoup d'autres pièces charmantes et notamment le sonnet de « l'Asperge » que nous savions tous par cœur au Parnasse. Je vous le transcris de mémoire.

Oui, faisons-lui fête.
Légume prudent,
C'est la note honnête
D'un festin ardent.

J'aime que sa tête
Croque sous la dent
Pas trop, cependant ;
Énorme, elle est bête.

Fluette, il lui faut
Plier ce défaut
Au rôle d'adjointe

Et souffrir, mêlé
Au vert de sa pointe
L'or de l'œuf brouillé.

Dans notre chère France, patrie de Voltaire, qui s'en fit suisse, l'homme haï d'instinct, pour ne pas dire de race, c'est l'homme d'esprit. En cas de république il est abominé. Monselet, fils de libraire, bibliophile infaillible et ne vivant que pour les livres, en outre démocrate militant et de la première heure, n'a eu sur terre qu'un rêve : finir ses jours sur un rond de cuir de bibliothécaire chez Marianne. Hélas, il avait fait le sonnet du « Cochon », celui de « l'Asperge », d'autres encore, très drôles, parbleu, et de la meilleure langue française, à qui le dites-vous, mais il y avait perdu le prestige. — Quel prestige ? — Cette gravité propre aux chartistes de naissance, le décorum du palimpseste.

— Et pourtant, disait-il, je porte des lunettes rondes !

Il s'en est allé, pauvre et souriant toujours, sans avoir décroché son modeste poste qui, pour lui au moins n'eût pas été une sinécure. Je ne sais pas pourquoi on reste républicain à cinquante ans passés. Le demi siècle prescrit cette puérilité.

Quelque temps avant son départ je le rencontre trottinant et le nez en l'air sur l'asphalte. — Où vas-tu de ton petit pas d'abbé de ruelle, père Charles ? — Tout l'indique, frère Émile, à la salle Sylvestre où se tient le marché des livres. — Acheter des incunables ? — Non, vendre les miens. — Pour ? —

Pour de l'argent. Tout le monde n'a pas comme Diderot une impératrice tartare pour vous nommer conservateur de votre propre bibliothèque.

En était-il donc là ? J'étais navré, je ne pus y tenir. — Viens, fis-je, et parlons bas, à cause des mouchards. Il y a un moyen d'en sortir. — Lequel ? — Et il est sûr. — Dis ? — Fais-toi bonapartiste ! — Tu crois ? — Tout le décrète. L'opposition est la base du système parlementaire. Oublie Sedan et tu as la Mazarine !

Le lendemain il vient à moi. — Eh bien ! lui dis-je. — Eh bien ! je n'ai encore pu oublier que le 2 décembre. Voilà ce que c'est que de se raser tous les matins. — Que veux-tu dire ? — En me levant aujourd'hui j'avais déjà le Morny confus et la barbe d'une aune. Tu sais qu'elle est blanche, un buisson neigeux ! Je me campe devant ma glace, et je dis à mon reflet : quel âge as-tu, reflet, comme dans les ballades ? Ce siècle avait vingt-cinq ans, me répond l'image. Bigre, fais-je ! Et je me barbifie. Et alors... — Alors ? Devine le Monselet que mon miroir me renvoie ? Le Monselet de vingt ans, printanier, sans lunettes, fidèle à ses croyances et fou de liberté, incorruptible enfin comme Robespierre, celui que tu as sous les yeux, regarde, trop jeune encore pour regretter l'Empire. — Et il vendit ses livres.

Quinze ou vingt jours après, sur l'avenue des Ternes où j'habitais, je l'aperçois de loin, plus lourd de démarche, mais toujours rose et rasé de frais, qui sortait d'une charcuterie. — Ah ! parbleu, je t'y prends, Lucullus, en foudroyant de l'index un carré de papier gras qu'il tenait à la main. Tu te lances dans les sites excentriques pour te fournir aux spé-

cialités de gueule et satisfaire ta gastrolâtrie d'archevêque ! — Mais non, je t'assure, c'est de la simple galantine bourgeoise, pas même truffée, à peine les pistaches requises, la tranche de douze sous que l'ouvrier mange sur un banc près de la wallace. Mais quelle heure est-il donc ? — Midi, je pense. — Diable, ne m'arrête pas, je déjeune chez ma fille, et, tu en témoigneras après ma mort, j'apporte mon plat !

Fait paradoxal, mais que j'atteste, Monselet gourmet illustre et classé auprès de Grimod de la Reynière et de Brillat-Savarin au Livre d'or de l'art de Carême, n'était rien moins que gastronome. Le sonnet du « Cochon » avait créé toute sa légende. Il avait refoulé à l'arrière-plan de sa réputation son œuvre considérable et multiple, poésies, romans, nouvelles, chroniques, études historiques et le reste où il y en a pour trente célébrités d'aujourd'hui. Bombardé par Villemessant, qui l'adorait, arbitre des joutes culinaires, son autorité faisait loi chez les maîtres traiteurs. Il fonctionnait sous cette pourpre boulevardière avec l'onction et la componction de sa compétence illusoire, quoiqu'il n'eût point distingué sans binocle, et de la langue seulement, un champignon d'une quenelle. De fait il ne s'entendait qu'aux choses du Livre, et nul ne fut plus doué du don de bouquinerie. Il n'aurait pas pu naître avant Gutenberg, Dieu ne l'aurait pas accordé à la nature, ni la nature à la société et, s'il y a une librairie au paradis, c'est là qu'il est, sinon je ne réponds pas de son salut. Pourtant il n'a vécu que sur la blague de son autorité gastrologique. C'est ainsi que Paris s'amuse.

Au banquet à deux louis par tête que les six cents fils de Victor Hugo lui offrirent au Continental en

l'honneur de la reprise d'*Hernani* à la Comédie-Française, — banquet où le Père, un peu troublé, promulgua l'adage mémorable : « Dans con-frères il y a frères », lapsus sinaïque, — la chance du placement aidée de rapprochements sympathiques, m'avait accoté à Monselet à l'un de ces bouts de table où les discours n'arrivent que tamisés.

— Avant toute chose, me dit-il en s'asseyant, as-tu les douze deniers de cette Cène eucharistique ? Je te le demande en raison du cours moyen de la copie au siècle de M. Thiers. Ensuite, réponds, on ne festine dans les arts que pour embêter un con-frère. Qui embête-t-on par ce déjeuner cher ? — Je ne sais pas, Zola peut-être ? Mais attendons la palabre d'Edmond About, c'est lui qui préside.

Et le service roula. Hors de surveillance, le faux gastronome n'y faisait aucun honneur et le Périgord empilait vainement sur son assiette les diamants noirs du Tubercule. — Es-tu malade ? — Non, mais ne le dis pas, j'ai déjeuné prophylactiquement avant de venir. Mes deux œufs à la coque et la côtelette ordinaire. — Comme à Sparte ? — Toujours. Je crains la sauce verte et n'ai pas d'autre crainte. Mais comment va-t-on faire ? — Pour fumer hein ? — Tu m'as compris.

C'était, en effet, la préoccupation et le souci des six cents chevaliers de la Table Ronde hernanique. Le roi Artus horrifiait le tabac et, chez lui, il poursuivait les fumeurs à coups de serviette, telle la Justice prud'honnienne chasse le crime initial de notre espèce.

Pour atteindre à ce moment dramatique dont la péripétie tardait interminablement, Monselet se livra

à l'étude comparative des eaux de table. Il avait réclamé toutes celles de la carte, Saint-Galmier, Vichy, Vals, Evian, Bussang, Pougues et les autres. — Parions que je les distingue et te les nomme, étiquette masquée, à la saveur. J'ai les papilles d'un chimiste, que dis-je, celles du Cid qui reconnaissait l'eau du Mançanarès de celle du Guadalquivir. Le trait n'est pas dans Corneille, mais il est dans les bonnes éditions du Romancero. — Nous lui tînmes la gageure, et il la gagna, je le proclame. Là du moins sa compétence triomphait, mais de quel déplorable estomac elle attestait aussi puisqu'ils ne l'avait acquise qu'à l'exercice de tant de régimes minéraux, alcalins ou sulfureux ! — Tu devrais te mettre à l'eau de Lourdes, lui suggérai-je, je n'en vois plus d'autre pour te guérir.

Il sonna bien trois heures, si ce n'est quatre, au beffroi du Continental, lorsque, d'ailleurs encensé à petits coups secs par Edmond About, le grand vieillard, pour toute réponse, lança son apophtegme des con-frères. Et comme l'un d'eux, quelque zoliste, avait allumé une cigarette, ce pétard déchaîna la tabagie. L'Olympien fronça le sourcil. Il se dressa, prit le bras de Julia Bartet, sa nouvelle Dona Sol et il marcha sur nous en débrouilleur de nuées. Arrivé devant Monselet qui humait à pleins poumons son havane libérateur : — Oh ! vous aussi, fulmina-t-il, vous Monselet, un ami, et après un pareil déjeuner ! Vous n'êtes donc pas notre première fourchette française ? — Et se tournant vers la belle comédienne : — Madame, je vous présente et vous dénonce un homme qui a volé sa réputation. Il ne mérite pas d'être appelé l'Apicius moderne. Il fume ! Pouah !...

Et Monselet jeta son cigare car il avait à gagner sa vie, et il fallait qu'il fût, pour la gagner, l'expert juré des saveurs culinaires et l'auteur du sonnet du « Cochon ».

VII

QUELQUES BOULEVARDIERS :

JULES VALLÈS

J'ai revu Jules Vallès à Londres en 1879, dans sa maison de Tavistock-Square, et j'ai vu ce que c'est qu'un communard qui s'embête !... ah ! le pauvre garçon, il faisait peine et pitié ! Il vous aurait râclé les bottes pour avoir un peu de terre de France à respirer dans le creux de sa main. A Tavistock-quare, Vallès n'était connu que sous le nom de . Pascal. La police, seule, savait quelle personalité cachait ce pseudonyme. D'ailleurs il vivait seul, ayant aucuns rapports avec les autres réfugiés litiques, qu'il méprisait et tenait à distance. Un sonnage bizarre, farouche et convaincu, nommé elion, et qui ressemblait à son nom, montait la autour du grand réfractaire, et pour arriver à ascal il fallait plus de diplomatie que pour une audience du prince de Galles.

rant ces détails je m'étais tout bonnement

présenté à la porte et j'avais eu le désagrément d'être évincé comme un simple bourgeois par l'épouvantable Barbelion, le Barbelion aux yeux torves, lorsqu'en rentrant à mon hôtel j'y trouvai le billet suivant :

« — Comment c'est toi ? mais d'abord est-ce bien toi ? si c'est toi (hum ?) viens manger ce soir la soupe aux choux de l'exil. Il y aura des réactionnaires. J. V. »

Je le trouvai fort engraissé depuis la Commune.

— Pourquoi donc Gill, lui dis-je, te fait-il des portraits romantiques où tu as l'air d'Hamlet jonglant avec des crânes ? Tu te rotondifies au contraire.

— C'est la bière anglaise ? Je te jure que ce n'est pas l'exil. L'exil n'engraisse pas, quoi qu'on dise. Mais viens faire un tour dans mon jardin.

Le jardin de Vallès, à Londres, était bien la chose la plus prodigieuse que l'on puisse imaginer : tous les arbres en étaient de fonte, les plantes de zinc et les fleurs de fer blanc. Quant aux allées elles étaient asphaltées.

— J'en partage la jouissance avec mon propriétaire, me dit « M. Pascal » d'un ton inexprimable où la blague se mêlait à l'amertume.

Il y avait de quoi devenir enragé à se promener dans un pareil jardin, où nos pas faisaient sonner la tôle des cactus et danser l'étain des lierres.

— Dans quel rêve de ferblantier vis-tu ? m'écriai-je.

— N'est-ce pas que c'est joli ? Par les temps de brouillard, cela donne l'illusion de la nature.

— Tu ne dois pas voir souvent d'oiseaux ?

— A Londres, il n'y a pas d'oiseaux, fit Vallès en secouant la tête.

Nous rentrâmes dans l'appartement, et la première

personne que j'y aperçus fut l'inquiétant Barbelion. Ses regards firent le tour de ma personne, et ils semblaient vouloir retourner mes poches. Si l'on pouvait dévêtir quelqu'un avec les yeux, je serais resté sans chemise. Je priai Vallès de nous présenter.

— Le citoyen Barbelion, mon ami et mon cuisinier. C'est lui qui est l'auteur de la soupe aux choux qui cuit en ce moment dans la marmite de l'exil.

Tout pour Vallès était « à l'exil », comme dans la pension Vautrin de Balzac, tout est « au rama ». Et comme j'allais féliciter Barbelion de ses talents culinaires, oh ! qui l'eût cru ou deviné ? Monselet sortit de la cuisine !...

— Je constate, fit-il, qu'il n'y a pas de sang dans la préparation des choux chez Vallès, et je le dirai à l'histoire.

Le dîner fut charmant, cordial, bruyant, français, et la soupe aux choux obtint tous les suffrages. Monselet était venu comme moi, à Londres, et avec beaucoup d'autres artistes et gens de lettres, pour assister aux représentations de Sarah Bernhardt. Vallès ne connaissait pas Sarah Bernhardt. Son impatience de la voir, de lui parler, de savoir « ce qu'elle avait dans le ventre » était si vive qu'il fallut lui promettre de le conduire chez elle, ou dans sa loge.

« Je lui taillerai un rôle de dompteuse, s'écriait-il. Elle aussi c'est une réfractaire. Elle a planté sa barricade dans les rues de l'art. Elle colle les bourgeois au mur !... »

Il fallut l'arrêter, il allait trop loin. Barbelion ne participait pas à son enthousiasme. Barbelion était sombre. Il desservait les assiettes et les plats d'un

visage menaçant. C'était trop artiste, ces conversations-là. Ça ne sentait pas assez le pétrole.

— Citoyen Monselet, dit-il en lui versant à boire, vous ne sentez pas assez le pétrole !

— Vous trouvez, Barbelion ? fit le poète gastronome en reculant sa chaise avec un geste d'effroi.

— D'ailleurs, reprit l'autre, je ne vous ai pas vu parmi les nôtres.

— C'est sans doute que je n'y étais pas. Et se retournant vers Vallès, qui se tordait de rire. Je te remercie, citoyen Jules, de nous avoir servi des couteaux ronds.

Mais malgré les efforts de Barbelion, la causerie restait littéraire. Sevré depuis neuf ans de l'esprit boulevardier, éloigné du mouvement intellectuel de Paris, Vallès était avide de savoir les noms nouveaux, les vrais succès, les chiffres d'éditions, les étoiles apparues. Il nous suppliait de lui dire tout, de ne rien lui cacher. Il nous prenait par les sentiments. Les questions se pressaient sur ses lèvres sans attendre les réponses. Il était comme grisé par cette odeur de la patrie que nous avions dans nos vêtements.

— Ce Zola qui est-ce ? Ah ! c'est un lapin. En voilà un qui me va des pieds à la tête ! Je lui ai écrit pour le féliciter. Charpentier m'envoie ses volumes. Et ce petit Daudet ?... qui aurait cru ça ! Voyez-vous Goncourt ? Qu'est-ce qu'il va faire sans son frère ? Et les vers ? Est-ce qu'on fait encore des vers en France ? Quel drôle de jeu ! A la prochaine je fusille tous les poètes !

— Bravo ! dit Barbelion, et il jeta sur Monselet un regard de hyène.

Pardon, remarqua celui-ci dans un susurrement, des vers, mais tu en as fait !

— Le citoyen Vallès a fait des vers ? C'est donc pour ça qu'on l'accuse d'être mou ! Car je n'ai pas à te le cacher, on t'accuse d'être mou parmi les réfugiés. Vermersch me disait de toi, hier matin : « Vallès? ses convictions ne tiennent qu'à un sourire de jolie femme. »

— Nous verrons çà à la rentrée, dit Vallès la lèvre humide.

Le café servi, on repartit en causerie joyeuse. Vallès hyperbolique, paradoxal, gueulard, avec un bon rire d'enfant, qui démentait les truculences de ses paroles. Car il y avait un « tendre » dans ce révolté, et, ce soir-là je m'en suis rendu compte, un « tendre, » et un naïf aussi, cela n'est pas douteux. Une vie tranquille et régulière aurait fait sortir de l'Auvergnat mal léché qu'il croyait être et qu'il n'était que par pose, un père très bon, un rentier très paisible, et peut-être même un bourgeois. Car celui qui l'a appelé un jour : « Monsieur Joseph Proudhon », l'avait pénétré profondément.

Grand écrivain, cela est incontestable, écrivain de la bonne race française, sobre, nerveux, concis et sonore, Jules Vallès laisse un livre qui restera, c'est *le Bachelier*. Mais il n'était que gendelettre, il n'était pas artiste de lettres et lorsque Castagnary lui criait d'un bout de table à l'autre, à la brasserie des Martyrs : « Si je te prenais cent mots de ton dictionnaire, tu ne serais plus fichu d'écrire une page », le critique d'art mettait le doigt sur la plaie de ce talent, bien plutôt étréci que développé par l'éducation universitaire.

A la fin de cette soirée de Tavistock-Square, et quand Barbelion fut rentré dans son antre, au fond des bois, Vallès se déboutonna tout à fait, et il nous raconta la Commune, mais la vraie. Oh! quelle Commune et quel dommage qu'il n'ait pas eu le courage de l'écrire, celle-là au lieu de l'autre. De toutes les histoires que j'en ai retenues, je ne conterai que celle-ci, car elle me semble caractéristique.

— On vient un jour à la Place, racontait Vallès, m'annoncer une sinistre nouvelle! « Commandant Vallès, me dit un fédéré, le citoyen Benoît vient d'être tué sur les remparts par un obus versaillais. Le bataillon lui fera demain des funérailles pompeuses, auxquelles assistera la famille. On compte sur un discours de vous. » Il fallait m'exécuter, quoique je ne connusse pas le brave Benoît. Je l'ignorais absolument. Mais l'éloquence n'a pas été inventée pour des prunes. Arrivé au cimetière, je me dirige vers le bord de la tombe, et je commence. Mais j'avais totalement oublié le nom du héros, de telle sorte que, n'osant pas le demander à la famille, je m'écriai à tout hasard : « Adieu Bertrand! Dors en paix, brave Bertrand!... » Si tu avais vu la tête des patriotes... Il paraît que ce Benoît était célèbre.

VIII

QUELQUES BOULEVARDIERS :

BACHAUMONT

Il s'appelait, je crois, Gérard, et, né riche, il s'était précipité dans les Lettres à dix-huit ans, tête baissée. Il fut du renouveau de la *Revue de Paris*, lorsque Laurent Pichat et Maxime Du Camp firent revivre ce périodique, et il y collabora... de son argent. Il parlait peu de ces années d'apprentissage. Ce fut sous son pseudonyme de Bachaumont qu'il reparut au soleil de la gloire, bras dessus bras dessous avec un brave garçon nommé Duchemin et surnommé Fervacques. Ils publièrent ensemble deux ou trois romans chez Dentu. Puis ils se désunirent et s'en furent, chacun de son côté, dans le maquis de la presse. Bachaumont s'y créa une spécialité de la chronique mondaine. Extrêmement bien renseigné sur les choses et les gens de la haute, il n'eut point son pair pour les potins, ragots et cancans dont s'alimente la badauderie oisive des perdeurs de

temps. Bien avant Jean Lorrain et sans son talent d'écrivain, il avait renoué avec l'art de Tallemant des Réaux, maître des alcôvistes — et son succès fut considérable, tel enfin qu'il devait infailliblement l'être à l'aube de notre grande ère pornographique. Puis, l'œuvre accomplie, il disparut, hélas, avec elle. Il n'est même pas dans le Larousse ! Ça, c'est trop, il était électeur et contribuable.

Bachaumont était un fou, charmant, mais un fou en trois lettres, d'une démence propre à la ville des villes, qui ne se révèle que là et y rallie la sympathie générale. Ce rêveur éveillé, comme celui du conte arabe, avait toujours le million à la main. Il le distribuait toute la journée à ses amis et connaissances, et, quand il n'y en avait plus, il y en avait encore. J'ai calculé que si je lui avais rendu les sommes qu'il m'avait octroyées sur les boulevards, sans reçus et du bout de la cigarette, il m'aurait fallu emprunter dix-huit cent mille francs à la Banque de France qui, d'ailleurs, ne me les aurait prêtés ni sous ce prétexte ni sous aucun autre. Émouvant et cocasse, ce coquecigrue au nez énorme, plus tuberculeux que celui du Ghirlandajo du Louvre, était sincèrement convaincu que, à Paris, le moindre producteur n'a qu'à donner du talon sur l'asphalte pour en faire surgir des banquiers asservis et signant, au vol, des chèques innombrables sur les genoux.

— Ah ! ça mais, s'écriait-il, vous avez l'air d'en douter ? Diable, diable, prenez garde, vous passez pour homme d'esprit. Vous y jouez votre réputation, mon cher. A ce propos, je voulais vous dire, vous ne portez donc pas votre rosette ?

— Ma rosette ? Non, quelle rosette ?

— Vous avez tort, il faut avoir le courage d'être officier de la Légion d'honneur. Venez que je vous en offre l'insigne.

Et l'on avait toutes les peines du monde à l'empêcher de vous traîner chez un marchand de décorations.

Il n'y avait pas à supposer qu'il s'adonnât en pince-sans-rire aux joies de la mystification. Bachaumont croyait. Il avait foi en Paris. Il niait la détresse des artistes, la blague de leur impécuniosité légendaire, il clignait des yeux en compère quand on parlait devant lui du réchaud de Lantara ou du grabat d'Hégésippe.

— Elle est très drôle, riait-il, c'est le coup du Malfilâtre et les bourgeois y coupent toujours; mais entre nous, hein ! inutile de se la faire. L'hôpital n'est qu'un socle.

Et visiblement, il le pensait comme il le disait, dans la merveilleuse aberration de son somnambulisme bénévole.

Une fois, ayant ouï dire que Paul Arène se trouvait par hasard dans le « that it is » de payer ou de ne pas payer son terme, il courut à grandes enjambées chez l'auteur de *Jean des Figues*.

— Qu'est-ce que j'apprends ? Il faut que je vous gronde. Vous n'aviez qu'à m'envoyer un télégramme. Vous êtes impardonnable.

— Quoi, quoi, quoi, coassait Arène, qui le connaissait à peine et ne savait ce qu'il voulait dire.

— Allons, allons, oublier son terme, cela arrive à Rothschild lui-même, et admirez la coïncidence. Hier au soir, chez le baron de Hirsch, vous étiez sur le tapis, vous et vos ouvrages, ses livres de chevet.

— « Qu'est-ce que je lui ai fait, disait le baron,

pourquoi ne vient-il pas m'emprunter cent mille francs ?

« Et Vanderbilt, qui était là, soupirait tristement :

— « Tu vois, Hirsch, il nous méprise. »

Une autre fois, devant le perron de Tortoni, il m'avise et très affairé, il m'aborde :

— Ah ! c'est vous ? Quel dommage !

— Comment ?

— Oui, tout est donné, tout, tout, tout. Il ne reste que la faïencerie. Mais j'y pense, vous êtes aussi céramiste ?

— Moi ?

— Parbleu, un Parisien ! Prenez la faïencerie.

— Où ?

— A Monte-Carlo.

Et, compatissant à ma stupeur béante :

— Ne le dites pas trop encore, mais c'est décidé, je l'épouse dans un mois.

— Qui ?

— Elle, Mlle Blanc. Vous verrez, elle est charmante. Et excusez-nous pour la faïencerie, nous n'avons plus que ça à vous offrir.

Ce type du mégalomane est beaucoup moins rare qu'on ne pense, et l'infortuné André Gill en fut une autre effigie douloureuse. La folie du million peuple les Charentons et taille à la douzaine les camisoles de force. Mais pour ceux qu'on enferme et séquestre combien y en a-t-il qui vont et viennent en liberté, l'araignée au front ? D'un coup de filet les boulevards seraient vides. Le million est la poule au pot du règne et Bachaumont en était l'Henri IV de féerie. Il a passé sa vie à jeter des pains de quatre livres imaginaires par-dessus les remparts aux affamés de

la Fortune. J'ai connu de plus méchants hommes.

A la fondation de *la Vie Moderne*, journal illustré, où se conclut la période de critique d'art, avec l'erreur, de ma vie, Bachaumont fut des premiers à venir se mettre au service de mon aventure, plus folle encore que ses divagations les plus fantasques. Le matin du premier numéro, de sa vitelotte olfactive et bulbeuse auprès de laquelle le pif de Cyrano n'était qu'un radis rose, il poussait ma porte directoriale.

— C'est très bien, compliments. Les miens d'abord, et puis ceux du Prince de Sagan, que je quitte à l'instant même. Il était avec le maréchal Canrobert, également ravi. Je viens abonner la marquise de Galliffet, elle vous attend mercredi, à quatre heures pour le quart, je vous présente. C'est à l'ambassade d'Angleterre. Arsène Houssaye y sera, sûrement.

— Merci, vous êtes trop gentil, mais il n'y a, à la rédaction, qu'un seul habit noir, don de notre administrateur, Georges Charpentier, et le chroniqueur mondain en a besoin pour ses courses, tout le temps.

— Un seul habit, c'est absurde, il vous en faut trente. Tenez, vous ne vous doutez pas de votre force. Vous tenez une catapulte. *La Vie Moderne*, clamait-il en la brandissant, la vieille *Illustration* en tremble rue Saint-Georges. Je n'ai que cela à vous dire. Combien vous faut-il pour soutenir la lutte avec Marc et l'enfoncer en huit jours ?

— Mettons quinze.

— Trois cent mille francs, est-ce assez ? Voulez-vous cinq cent mille ? C'est dit. Demain au café Cardinal nous déjeunons ensemble.

Quand je pense que j'y allai, — et qu'il y était !

Oh ! l'air de Paris, c'est lui qui la rend contagieuse, puisque ça s'attrape ! A la fin de ce déjeuner j'étais bon pour la camisole.

— Allez embrasser votre femme et votre enfant, et rendez-vous à la gare du Nord, train de Calais-Douvres. A tout à l'heure.

— Où allons-nous, Bachaumont ?

— Je ne vous l'ai pas dit ? A Glascow, chez le brasseur. Je l'ai touché par dépêche. Il nous attend.

— Le brasseur de Glascow ? béai-je.

— Est-ce que vous ne le connaissez pas ? Vous seriez le seul en Europe, que dis-je, en France. C'est l'homme qu'il vous faut, il raffole des gens à idées. Il a toujours le million pour eux, sous son presse-papiers. C'est comme si vous teniez le vôtre. Courez faire votre valise. Mais, j'y pense, quel âge a-t-il, votre petit garçon ?

— Trois ans. Pourquoi ?

— Parce que je lui ramènerai d'Écosse un de ces petits poneys qu'ils ont là-bas, pas plus hauts qu'un terre-neuve et doux comme un mouton, que l'on mène à la caresse. Promettez-le lui de ma part.

Mais je ne rentrai pas faire ma valise. Ce brasseur de Glascow m'avait rendu un peu perplexe. La raison me revint en consultant le registre où chante la sagesse du négoce. Sur les trois abonnés qu'il étalait, aucun n'était brasseur à Glascow ni ailleurs et j'estimai que le Mécène, s'il aimait tant la France, aurait commencé par honorer la « catapulte » d'une inscription à son livre de caisse. Et le million me fut douteux, non sans cause peut-être.

Me croira-t-on si je dis que Bachaumont m'attendit à la gare, en costume de voyage, le plaid dans la

courroie et la casquette sur les oreilles. Rien de plus exact cependant et c'est sur ce trait prodigieux que j'achève car il paraphe le visionnaire. Du reste il ne m'en voulut nullement du faux bond et il continua à distribuer sur les boulevards les trésors alibabesques dont son crâne était la caverne miroitante. N'était-il pas socialiste à sa manière, car c'est l'être selon le programme que vouloir, au moins en rêve, équilibrer le salaire à la tâche et marier le génie à la fortune ?

Pendant toute une année mon fils me réclama le petit cheval écossais, doux comme un mouton et haut comme un terre-neuve, promis par le monsieur au nez si drôle.

IX

QUELQUES BOULEVARDIERS :

PAULIN-MÉNIER

Au printemps de ma vie, il y avait un cousin germain de ma mère qui, tout à fait enragé de théâtre, ne quittait pas le Boulevard du Crime. Il en avait vu toutes les pièces, il en connaissait tous les acteurs, et son jugement faisait loi dans ma famille. Or, celui qu'il préconisait entre les meilleurs de la ville, où il en florissait alors d'admirables, c'était Paulin-Ménier. Il lui soumettait tous les autres. — Je t'emmènerai un soir au *Courrier de Lyon*, me promettait-il, et ce comédien-là, mon petit, tu ne l'oublieras plus. Il tint sa promesse, en effet, et depuis ma quinzième année, rien de Choppard, dit l'Aimable, silhouette, geste et voix, ne s'est décoloré dans ma mémoire.

Aussi me fis-je raconter par le cousin tout ce qu'il savait de l'artiste. Populaire au Boulevard du Temple, il se plaisait à esbrouffer les bourgeois par des costumes de ville d'un bousingotisme effréné, où le

rouge, le bleu, le vert, le jaune et leurs composés, se flanquaient au soleil des tatouilles symphoniques à coucher au poste en plein carnaval. Faute d'un tailleur docile à son génie pittoresque, Paulin-Ménier se les taillait, cousait et brodait lui-même, sur des patrons qu'il avait dans l'âme, d'après les maîtres de la ligne et de la couleur. Il avait, d'ailleurs, été peintre, disait-on, et il en reste toujours quelque chose, ajoutait mon parent, comme de la fièvre typhoïde.

J'en étais demeuré à ce Paulin-Ménier excentrique de 1860, horrifieur et conculcateur de la gent épicière, qui charmait mon jeune romantisme, lorsqu'un soir, à Tortoni, devant la table familière où nous nous groupions autour d'Aurélien Scholl, je ne pus me tenir de lui demander qui était cet « habitué du fond », d'une correction de mise impeccable, qui, tous les jours, ganté, corseté, cravaté par les Grâces, venait faire sa libation solitaire à la Muse verte. — L'ambassadeur du Chili, me jeta-t-il à l'oreille. — Ah ! diable ! — Oui, tiens-toi bien, il vient ici moucharder nos modes parisiennes, et il envoie la description d'avance en Bolivie. — Tu disais : Chili ? — Eh ! bien, c'est la même chose Il cumule voilà tout. — Comment s'appelle-t-il ? — Demande-le à Stevens. En qualité de Belge, Stevens tutoie tous les plénipotentiaires. — Je renouvelai donc ma question à l'illustre peintre, qui venait d'entrer et accrochait son chapeau à la patère. — Venez-vous de Falaise, ou vous payez-vous ma tête ? C'est Paulin-Ménier. — Qui, ce gentleman de gravure de mode et même de dernière mode, ce cocodès tiré à quatre épingles, frisé au petit fer, dont le « yau de poêle » jetait les

mille feux réglementaires du chic, ce vieux « petit crevé », cuirassé d'amidon, blanc bordé de noir, comme une lettre de faire-part, lui, c'était lui, le chicocandard romantique de mon cousin le théâtrophile ? Mais le diplomate chilio-bolivien nous avait entendus ; à son nom il leva les yeux et salua deux fois, l'une pour Stevens, l'autre pour moi, et il n'y eut plus à douter de son entité. Une chère légende de plus s'écroula de mon château d'art.

Nous nous liâmes depuis lors, et nous faisions souvent ensemble, sur l'asphalte, les cinq cents pas de l'heure apéritive. Et quand je m'étonnais encore de son avatar : — Oui, me disait-il, en virevoltant du stick, c'est mon costume de décadence ! Je porte le deuil du boulevard.

Paulin-Ménier croyait au boulevard, et je n'ai connu qu'Albert Wolff qui y ait eu foi davantage. Ils y venaient tous les deux comme on va à la messe, et ils n'auraient pas dormi, s'ils n'en avaient entendu l'office, entre six et sept. Jusqu'en mai 1898, temps où il trépassa, à soixante-douze ans, d'ailleurs, le grand comédien y traîna chaque soir, croque-mort protestataire, son deuil philosophique de « la belle époque des gens d'esprit », au milieu des cafés fermés ou fermants, qui s'éteignaient les uns après les autres, comme les lampadaires d'un bal à l'aurore. Il s'en est allé à la bonne heure, soit avant d'être trop vieux pour enjamber des décombres, et sentant bien que son art même était passé.

— Je suis ridicule, disait-il ; je m'en rends compte, avec mon Choppard du *Courrier*, mon Rodin du *Juif Errant*, et mes autres créations que, le croiriez-vous, je travaille encore. Paulin-Ménier, ah ! oui, le vieux

jeu, l'antique raseur qui compose ses rôles ! As-tu fini ? Oui, j'ai fini. A vous, ceux d'Antoine et de la diction dans les bottes. Mais ne parlons pas de moi, voulez-vous ? Qu'ai-je été auprès de Frédérick, de Bocage et surtout de Monsieur Mélingue ?

Il disait : « Monsieur » Mélingue, comme s'il lui tirait son coup de chapeau, avec un respect attendri où chantait toute sa jeunesse. — Ah ! Monsieur Mélingue !

Celui-là, c'était l'artiste idéal et complet, le maître. Il l'égalait à Frédérick, au moins ; mais, pour les gens du métier, il l'emportait par la multiplicité des dons, science du pittoresque, sûreté infaillible des moyens, domination magnétique du public, que sais-je ? Il avait tout, Monsieur Mélingue, tout, tout !

— Si je vous disais qu'il n'a jamais raté un rôle, fût-ce le moins propre à son tempérament ? Il n'y en avait pas de mauvais pour lui. Comme il les campait dans l'ensemble et dans le détail ! Je me cachais dans l'ombre des répétitions pour le voir travailler, et j'en sortais malade d'admiration. Et beau, cher Monsieur, beau comme on ne l'est plus sur la terre ! Elles n'en font plus, les femmes d'à présent, de ces êtres extraordinaires que la Grèce, elle, divinisait !

— Vous le rappelez-vous, reprenait-il, avec son geste nerveux, saccadé même, mais toujours juste, sa diction profonde, à fond de texte, sa voix prenante, ses yeux impérieux, sa plastique prodigieuse, le rayonnement visible de son intelligence, la vie qui émanait de sa personne entière ? Comme il marchait, comme il mimait, quel parti il tirait des silences !

Ah ! Monsieur Mélingue ! Lui aussi, il entrait de dos et l'on n'a rien inventé au Théâtre Libre, mais

ce dos, terrible ou comique, disait déjà toute la pièce. La salle clamait, croulait, bondissait, il se retournait, elle était domptée. Ainsi Neptune fait de l'orage.

Frédérick, un génie, c'est entendu, à qui le dites-vous ? Mon Choppard f... le camp devant son Robert Macaire. Mais le comédien français, de France, celui qu'ils n'ont pas eu en Angleterre, en Italie, en Allemagne, nulle part, que Paris seul pouvait produire et qu'on ne reverra plus, c'était Monsieur Mélingue.

Je me plaisais beaucoup à le faire ainsi causer des gens et des choses d'antan, et ma mémoire a emmagasiné nombre de bonnes anecdotes qu'il me contait sur une époque aimée entre toutes et qu'encore aujourd'hui, je tiens pour la plus artistique qu'ait vue mon pays : le siècle de Victor Hugo.

— Je n'étais pas le seul, dans ma partie, à scandaliser les ventripotents du Tiers, par la truculence de mes vêtements exaspérés, mes cravates flamboyantes, en rosaces de cathédrale, mes chapeaux mexicains et mes culottes à la chienlit. Au Boulevard du Crime, nous étions tous romantiques pratiquants, nous descendions dans la rue combattre l'ennemi glabre de cette liberté dans l'art qui, pour nous comédiens, se symbolisait dans le drame. L'un de nos exercices était de fasciner les passants qu'à leur allure, nous estimions sectateurs de Scribe, de Bouffé et du répertoire prudhommesque du Gymnase. Nous marchions sur leurs talons, à pas de Mohicans, en dardant sur eux les regards du boa sur l'âne, et il fallait qu'ils se retournassent, obsédés par le maléfice, envoûtés. Là comme partout ailleurs, Monsieur Mélingue nous damait le pion en puissance visuelle. Quand il en avait entrepris un, il arrivait par attrac-

tion à le forcer à marcher à reculons, et, devant le Café Anglais, un jour, il obtint ce résultat de sorcier de voir un « épicier », englué de fluide, battre l'air des bras et choir en criant au secours. Il eut la gloire de le porter lui-même chez le pharmacien.

Quant à Victor Hugo, il n'a jamais su à quel degré il excitait notre fanatisme, et je n'ai pas encore osé le lui dire depuis son retour de l'île anglaise. Rien que pour l'apercevoir, j'allais me poster place Royale, où il demeurait alors, et j'y tournais des journées entières, l'œil fixé sur la porte de son hôtel. Quand il en sortait, je le suivais de loin, comme un spadassin, sous les arcades, sautant de colonne en colonne dans l'ombre et prêt à tuer, oui, à tuer, le premier « classique » qui lui manquerait de respect. Ah ! le bon temps, cher Monsieur !

Ce qui pimentait les évocations de ce bon temps d'une saveur philosophique pour moi extrême, c'est que Paulin-Ménier, devenu le Brummell que j'ai dit, et l'ambassadeur chilien d'Aurélien Scholl, avait, du même coup, passé dans le camp de ces classiques qu'il voulait chouriner sous les arcades. Il ne quittait plus la Comédie-Française, et, les soirs de répertoire, on ne voyait que lui dans la galerie des bustes. Il les saluait l'un après l'autre, à la façon du grand siècle, et on le prenait pour un vieux marquis céladonique du Faubourg Germain. Il rêvait d'entrer dans la troupe d'état statuaire et d'y jouer *le Misanthrope*. Je n'invente rien, car il terminait tous ses récits par cette confidence palinodique et sénile, à laquelle je prêtais volontiers une oreille pieuse. L'amour du *Misanthrope* est le signe de la grande résignation dramatique. Il suit de près l'amour du

Tartufe, qui en est le prodrome, et le bon Choppard potassait secrètement Alceste, qu'il savait par cœur, souffleur ôté. C'est quand il voulait m'en dire une tirade que je prenais congé et le laissais à la Muse verte, qui est la dixième, comme il appert d'un groupe qu'on voit place du Palais-Royal, entre le Théâtre-Français et le café de la Régence.

* * *

Voici un feuillet de mon carnet sur l'une des créations de Paulin-Ménier. L'étude est faite à la façon des critiques d'art, et comme on traite d'un tableau ou d'une statue exposés, par mode d'analyse. Le système en vaut un autre et il a l'avantage de conserver autant qu'il est possible par transposition d'art et comme le fait la gravure, les pièces curieuses de ce musée dramatique que la mort du comédien abolit à jamais et dont le temps efface jusqu'au souvenir.

C'est un artiste rare et difficile que Paulin-Ménier. Son répertoire est peu fourni et il s'en est tenu à une dizaine de créations triées sur le volet. Il ne se prodigue pas. C'est un grand refuseur de rôles. Il a du moins la réputation d'être ainsi. Mais pour ceux qu'il accepte, il a le don de les réaliser d'une manière inoubliable, et telle que personne après lui ne se risquera jamais à les reprendre. Paulin-Ménier n'a pas d'imitateurs; il n'a même pas de contrefacteurs. Quant à des élèves, l'idée d'en former le ferait rire.

Peut-être la maîtrise de cet artiste lui vient-elle de ce qu'il a le génie scénique d'abord, puis de ce qu'il aime son art, et enfin de ce qu'il travaille. J'imagine aisément qu'une création telle que celle

de Rodin ne sort pas tout armée d'une absinthe à la suite d'une partie de dominos. Elle suppose, je dirai même elle nécessite un travail d'assimilation très profonde de l'idée de l'écrivain, une observation attentive des phénomènes contingents de la vie réelle et des méditations assez assidues sur le geste, la plastique, le costume et la diction théâtraux. Lorsque Paulin-Ménier s'ingère de vouloir nous montrer Rodin, tel qu'Eugène Sue l'a conçu, ce n'est pas un jésuite de robe courte quelconque, un passant en soutanelle, qu'il cherche à exquisser sous nos yeux, c'est tout le jésuitisme résumé à un type, une grande synthèse pittoresque ;car il est d'une génération où l'on croyait encore que l'art dramatique est un art et non pas une branche de l'industrie des belles cuisses.

Rodin est une figure terrible, une sorte de Marat du Gésu, opérant dans l'ombre, fanatique, puissant par la haine et la sordidité. Il manipule dans les ténèbres tous les serpents de l'envie, de la cupidité, de l'orgueil immense. Son idéal est ce Sixte-Quint qui, de porcher, devint pape. Retors, louche et glissant, il monte en rampant, comme une larve froide, sans laisser derrière lui les traces d'une bave qu'il avale. Il travaille dans le noir et dans le visqueux ; il a les ongles sales, éternellement, de ses besognes de taupe et de nécrophage. Il exhale l'odeur fade du vampire, il en a la face verte, les yeux de braise incandescente, la maigreur effrayante et les gibbosités indécises. Certes ! si Eugène Sue avait su tremper une pareille conception dans les eaux vivifiantes du style, ce Rodin serait immortel, comme l'est Tartufe et comme l'est Shylock. Mais ce que n'a pas fait

l'écrivain, c'est le comédien, cette fois, qui lui rend le service de le faire.

L'habillement est caractéristique : sur des jambes grêles et qui semblent hypothétiques, les pantalons se concassent et font des plis de voile qu'on referme. Ces deux échalas noueux et verruqueux prennent équilibre sur le sol par des souliers plats, que vont percer les griffes de la bête. Un affreux gilet de ton glauque s'étage à petites rides sur le squelette de la poitrine rentrée et comme défoncée. Le dos se courbe sous le poids d'une vieille houppelande marron, huileuse, tachée, flétrie, qui flotte et s'effiloche, et se rebrousse, comme le plumage d'un oiseau malade. A cette redingote est attaché un col de velours brun, qui gode derrière la tête et forme une sorte d'excroissance cartilagineuse, graissée éternellement par les poils d'un occiput en transpiration. Autour du cou, je ne sais quoi d'innommable s'enroule, moitié cravate, moitié corde de pendu, et l'absence de tout linge blanc chante partout un hymne fanatique à la saleté. J'allais oublier le chapeau, ce chapeau monstrueux, qui n'a jamais existé que dans les rêves d'un brocanteur en délire ce chapeau sans forme et sans couleur, d'une hauteur vague, d'une coupe sans arêtes, et qui semble résoudre la quadrature du cercle sur le crâne anti-géométrique de Rodin.

L'ensemble échappe à toute description. Imaginez l'union épouvantable d'une mandrille avec un de ces vautours d'Afrique qu'on appelle « secrétaires » : le produit qui en sortira, ce sera ce Rodin de Paulin-Ménier. La tête est à l'avenant, tête parcheminée, crasseuse, halée par la fumée des quinquets, jaunâtre,

une vessie aux plis vert-de-grisés; des yeux luisent là-dedans, tout petits, et clignotent sous la paupière: ils louchent dans la colère, ces yeux, et entrechoquent leurs flammes électriques. Au repos ils fuient, ils fuient toujours, sombrent sous des nuées grises, émergent de l'abîme des pensées, et se dérobent encore. Sa bouche n'a pas de lèvres; elle est formée de froncements de peaux, tirés sur son orifice édenté, un trou de venin. D'une bouche ainsi contractée il ne peut sortir que le sifflement et la bave.

Vous parlerai-je des mains, aux doigts décharnés et vêtus d'encre, aux ongles violets, aux nodosités excessives, des mains happantes, griffantes, craquantes. Comme l'artiste en a rendu les attouchements papelards et les contractions de serres! L'étonnante réalisation !

Tout cela n'est rien encore et l'intelligence d'un tel comédien ne se borne pas à la puissance pittoresque. Avoir trouvé ce Rodin extérieur, c'est se poser un problème plus difficile que celui-là même que l'auteur vous propose : il s'agit de faire vivre le monstre et de l'animaliser. J'avais toujours cru, et avec beaucoup d'autres, que la voix du moins était immodifiable et que le plus habile ne pouvait triompher de son timbre et de ses modulations naturelles. Je m'étais trompé, et ce prodigieux réalisateur me le démontre. La voix de Rodin est celle de Rodin et non pas d'un autre. Elle est faite d'un sifflement bas, adouci, qui, dans les moments où le type se dévoile, s'exalte en façon de miaulement de hyène. Lorsque, dans la chambre rouge, le personnage, revêtu mystérieusement d'une puissance d'espionnage sans contrôle et sans frein, exhibe à d'Aigrigny le papier par

lequel ses pouvoirs lui sont déférés; lorsque, de simple et obscur jésuite de basses-œuvres, il se relève omnipotent et dominateur et dicte au gentilhomme ses ordres impérieux; lorsqu'il lui dévoile les abîmes de son orgueil, de sa haine du genre humain, de sa virginité sinistre, un frisson vous passe dans l'épine dorsale à ses cris de chacal joyeux, et tenant son cadavre dans les crocs.

Et quel tableau encore, digne d'un Rembrandt, que celui où, jouant à l'ascétisme et au dédain des soucis terrestres, il s'attable devant son repas de pauvre, et, la tête penchée, la bouche en cul de poule, il se met à peler lentement, méthodiquement, son gros radis noir. La création est pleine de ces trouvailles expressives. Une observation cependant. A plusieurs reprises et dans les instants où, seul en scène, il se laisse aller au plaisir de voir réussir ses combinaisons, il croit devoir témoigner de ce plaisir en se frottant les mains. Ce geste détonne un peu avec le caractère. Un Rodin ne se frotte pas les mains, ce me semble : telle n'est pas la juste manifestation physiologique de la joie chez un être de cette espèce sournoise et renfermée.

Ceux qui sortent du Conservatoire s'imaginent qu'ils ont tout appris dans cette académie, et que les rôles seuls leur manquent pour égaler leurs anciens. En attendant ces rôles, ils vont et viennent, d'un théâtre à un autre, vaniteux de leur jeunesse, occupés de leurs liaisons, cherchant qui le sociétariat, qui le mariage riche et tous les gros appointements. Les uns partent pour l'étranger, où sont les riches tabatières; les autres courent le cachet dans les salons, et monologuisent devant des pianos consternés. On en voit

de bien doués qui échouent dans les féeries, les revues, les opérettes et même les cafés-concerts. L'été venu, ils font des tournées dans les casinos, bras dessus bras dessous, avec quatre rôles dans leurs poches. Est-ce là travailler? Est-ce là apprendre? Est-ce là même vivre? Direz-vous que les débuts ont été plus doux pour Paulin-Ménier que les vôtres, et qu'il a trouvé tout de suite des directeurs et des auteurs pour lui confier ses grands rôles? Frédérick a débuté par le rôle de l'ours dans une parade de tréteaux. Mais Frédérick étudiait sans cesse. Paulin-Ménier observe sans repos : il lit, il pense, il médite, il approfondit, et lorsqu'il a un personnage à vivifier, il est comme le bon peintre ou le bon statuaire, il trouve trois cents études dans son atelier et il s'en sert. C'est le secret.

X

LES LOUTONS

C'est en compulsant mes notules sur Bachaumont que j'ai retrouvé les statuts de l'ordre du Louton. Je ne peux les tenir que de lui et j'en cherche en vain une autre provenance. D'où les tenait-il lui-même ? S'il me l'a dit je l'ai oublié et s'il ne me l'a pas dit ce n'était sans doute pas à dire. Mais il était merveilleusement renseigné sur les choses et les gens de la Haute Noce, il en était le Diable Boiteux, et le document n'est pas de ceux que l'on invente, fût-on Casanova lui-même. J'ajoute qu'il doit être rarissime puisque ces statuts étranges ne furent tirés qu'à vingt quatre exemplaires, soit un par membre de l'ordre.

Comme je n'ai rien lu, nulle part, sur les loutons et qu'aucun historiographe ni mémorialiste des « Dix-huit années » n'en parle, j'ai cru sage d'en référer à l'un des survivants du régime. J'en connais un, non des moindres, car il est des *Châtiments* et s'en

vante, c'est dire s'il est compétent, autant que fidèle.

Voici d'abord le résultat, sténographié, de ma petite enquête :

— « Allô, allô... Vous qui avez tous les ordres, tous, tous, sans exception, êtes-vous décoré du Louton ? — Qu'est-ce, le Louton ? Non, cet honneur n'existe pas. — Il a existé. — Impossible, je l'aurais. Mais d'abord sous quel règne ? — Sous Rouher, le vice-empereur. — Allons donc, blagueur. Vous oubliez que vous parlez à un homme qui n'en a pas laissé échapper une et dont le nom a fourni des rimes riches à Victor Hugo ! Il n'y a pas d'ordre du Louton, il n'y en a jamais eu. — J'en possède les statuts que je tiens à la main en vous parlant. Voulez-vous que je vous les lise ? — Non, je m'habille dare dare et je saute chez vous déjeuner. — Venez. »

Et mon vieil ami des *Châtiments* est venu, nous avons déjeuné ensemble, puis je lui ai montré la découpure... Il a secoué tristement la tête, et je crois qu'il n'ira plus très loin. Je lui ai porté un coup. Il n'a pas eu le Louton, c'est le seul, et il est trop tard... Nous sommes à présent en République, et la Vertu règne. Voici les statuts de cet ordre du Louton, ignoré des Suétones, des Tacites et des Juvénals du Second Empire ; je les transcris textuellement, cela va sans dire.

Statuts de l'ordre du Louton

« Article premier. — A l'occasion de la Saint-Babolain, fête centenaire du Louton, l'Ordre du Louton est institué. Il comprend 24 dignitaires, 9

grandes et honnestes dames, 15 jeunes et joyeux seigneurs.

« Art. 2. — Le but de l'ordre est de donner une distinction particulière à ceux et à celles qui, liés par des attaches diverses, se sont signalés dans les agréables préliminaires du *flirt*, dans les joies, légitimes ou autres, de l'amour et dans les devoirs de l'amitié.

« Art. 3. — Tout membre de l'ordre est tenu, vis-à-vis de ses dignitaires, à accepter et même à encourager un *flirt* aimable. Il ne peut invoquer, pour s'en défendre, un autre *flirt* déjà en train, les flirts différents ne se nuisant nullement l'un à l'autre, et constituant, au contraire, ce qu'on appelle le charme d'un salon.

« Art. 4. — Tout membre de l'ordre en proie aux violentes passions de l'amour, trouvera aide et protection auprès de ses codignitaires et sera entouré des soins qu'exige une situation aussi intéressante. Toutefois, si l'un des membres de l'ordre cherche l'amour en dehors de ses codignitaires, ceux-ci ne seront plus tenus vis-à-vis de leur collègue qu'aux égards et aux attentions ordinairement en usage.

« Art. 5. — Tout membre de l'ordre doit être animé pour ses collègues des sentiments si purs de la douce amitié, et un flirt abandonné, ni même un ancien amour, ne peuvent être des excuses pour amoindrir cette amitié. Entre collègues de même sexe l'amitié est un sentiment qui fortifie ; entre collègues de sexe différent, l'amitié est un sentiment qui repose.

« Art. 6. — L'ordre ne se recrute ni ne se transmet. Aucun dignitaire n'étant supposé avoir assez mauvais goût pour quitter ses collègues le premier, il est

oiseux de se préoccuper d'un remplacement inutile.

« Art. 7. — Si, par impossible, un membre de l'ordre venait à manquer aux devoirs de l'amour, il serait traduit devant le Conseil de l'ordre composé du Grand-Maître, de la Grande-Maîtresse et de deux membres adjoints.

« Art. 8. — Les lois de l'amour sont connues, une cependant demande à être rappelée, c'est que rien n'est plus coupable que de s'enfuir de chez une dame en laissant son paletot.

« Art. 9. — Tout membre de l'ordre, convaincu de mériter le surnom de *Joseph*, sera exclu de l'ordre et condamné, selon la gravité du cas, à finir ses jours dans les chœurs de la chapelle Sixtine ou parmi les gardiens du sérail.

« Art. 10. — Les articles 7, 8 et 9 ne concernent que les membres du sexe masculin.

« Art. 11. — Les enfants, légitimes ou autres, qui viendront au monde, fruits de l'union de l'amour de l'un ou de plusieurs membres de l'ordre, prendront le nom de *loutonneaux* ou de *loutonnettes*, selon leur sexe.

« Art. 12. — De longs jours de bonheur seront assurés aux dignitaires de l'Ordre du Louton s'ils se conforment aux articles précédents. »

Il n'y a pas à douter, sur la foi de ces statuts, que les réunions de ces 24 dignitaires de l'ordre ne devaient engendrer d'autre mélancolie que celle qui suit une noce de 24 couverts et le bris des bâtons de chaises. Sans être contemporain des dix-huit années, on se la représente et figure avec un peu d'imagination rétrospective, et point n'est besoin de recourir à son Pétrone. Le mot « louton » dont le

sens est aussi secret que l'origine, devait signifier : pêle-mêle.

Mais on m'appelle au téléphone. C'est mon vieil ami des *Châtiments*, allô, allô, qui m'y convoque. Que me veut encore ce badinguiste ? « Vous aviez raison, me dit-il, l'ordre a existé, et je ne l'ai pas eu. Je n'ai pas été des « loutons », j'en suis à jamais inconsolable. C'est bien la peine d'avoir été flagellé en rimes riches par le poète et traîné immortellement par la crinière devant la postérité la plus reculée, en compagnie de la haute noce bisimpériale. Oui, mon cher, c'est parfaitement exact, et vous avez les statuts authentiques de l'ordre. J'ai pris mes renseignements auprès d'une loutonnette, fille et produit de ce tohu-bohu sélectif de rigolade amoureuse qui attend son Brantôme. Le document ne laisse pas d'être précieux. Il avait été tiré à vingt-quatre exemplaires (un par dignitaire), c'est-à-dire lithographié sur papier jaune, ayant au frontispice un Cupidon joufflu qui tenait au bout d'un raban l'insigne de cette fondation pieuse. — Comment l'insigne ? — Une étoile à peu près conforme à celle de notre Légion d'honneur et sur laquelle on lit, en exergue : « Flirt, Amour, Amitié ». Elle est plus rare que la Jarretière ! — Il serait peut-être intéressant de connaître les noms des codignitaires, soit des 24 décorés des deux sexes, de cet ordre cythéréen. Pouvez-vous les savoir, homme du Deux Décembre ? — Je peux les savoir, et je les sais, mais je ne vous les révélerai pas. Vous en feriez un mauvais usage, un usage historique et fulminatoire, pour flatter la République. — Elle est vertueuse ! — Oui, mais elle le fait trop dire. Apprenez seulement ceci, que tous, les 9 lou-

tonnes et les 15 loutons, étaient des gens de la Haute, que l'on y comptait deux duchesses, deux comtesses, une vicomtesse, et deux baronnes, plus un duc, un marquis, six comtes, trois barons, et que c'était le bon temps et que j'aurais bien voulu en être ! — Il est certain, ai-je terminé, qu'à l'heure où nous sommes une telle association ne serait pas possible ; la police est beaucoup mieux faite d'abord et l'espèce humaine ensuite, comme vous savez, s'améliore de jour en jour au soleil de la liberté ! Ah ! ce Second Empire, quel régime de pornographie !... » Et j'ai fermé l'appareil.

DEUX BEAUX PEINTRES

I

JEAN-JACQUES HENNER

J'ai connu un homme heureux. Inutile de vous dire que c'était un peintre. L'art de peindre est le seul dont l'exercice, ou, si voulez, le métier soit sans corvée, et qui fasse la journée sereine à ses travailleurs. Point de peintre morose, la palette au poing, dans son atelier, et moins encore en plein air, devant la nature, car là il chante à tue-tête, pour chanter, le ton et le son étant frères. Oh ! les paysagistes ! Si j'avais à recommencer ma vie..., mais laissons, il est trop tard.

L'homme heureux que j'ai connu c'était Jean-Jacque Henner, le Corrège d'Alsace et de France.

J'allais souvent le voir à son « studio » de la place Pigalle, dans cette drôle de maison toute en vitres

où il voisinait avec Puvis de Chavannes, et c'était quand j'étais las et découragé d'écrire et de mettre du noir sur du blanc que le besoin me prenait de m'oindre de courage, de force et de joie au frottement de ces beaux génies.

Henner n'ouvrait sa porte qu'à la tombée du jour, quand il en avait employé toute la lumière. Encore ne fallait-il pas qu'il eût à mettre au courant sa correspondance et, s'il était en retard avec celle d'Alsace, il eût laissé le Père Éternel tirer la langue sur son paillasson. — Che n'y suis bas auchourd'hui, jer ami, vous criait-il, che zuis tans ma vamille.

J'ai dans les yeux encore la vue de cet atelier de la place Pigalle qu'il occupait depuis son retour de Rome, en 1864. Rien n'y avait été changé, pas même le vieux poêle de faïence où s'étaient chauffées toutes ses nymphes, et dont les murs sans décoration s'embrumaient des gazes de la nuit prochaine. Henner n'y voulait ni tableaux ni esquisses, non seulement d'autrui, mais de lui-même. C'était comme une vaste cellule monastique où l'on rêvait mieux un Fra Angelico qu'un prêtre assermenté du panthéisme. La baie aux rideaux mobiles, dont il dirigeait le jeu de lumière avec un long appui-main, à la façon des photographes, selon les effets de clair-obscur à obtenir, ne laissait filtrer qu'un demi-jour rembrandtesque sur les chevalets déjà recouverts de leurs toiles et voilés. Le peintre redoutait la « boussière sur la beinture vraîche » et il en préservait avec soin les morceaux de la journée. Je lui définissais ainsi la sensation reçue de cet atelier mythologique : « Il me semble toujours en entrant chez vous, qu'il y flotte des toiles d'araignées. Cette image le déridait. Il me

demandait si ma vue était bonne, si je n'avais pas des bluettes dans les yeux et il me conseillait de me faire impressionniste. Peut-on voir? disais-je en me rapprochant d'un chevalet couvert de sa housse. — Bas engore. Vumons d'abord une bibe. — Il allumait la sienne et procédait au raclage de sa palette.

Je mets en fait qu'on peut juger d'un peintre, ou tout au moins le connaître, rien qu'à le voir charger ou ràcler sa palette. Celle d'Henner déjà toute pareille à ses tableaux, en étalait l'harmonie fluide et les tonalités simples. L'ocre d'or et le blanc d'argent y étagaient leurs monticules parallèles et coulaient en transparence dans la pente du vallon jusqu'au puits où le pouce se replie. Puis c'étaient les roux et les bruns, maintenus très nets hors du dosage des mélanges. Ensuite les deux bleus fondamentaux, cobalt et outremer, et enfin l'Etna du bitume. Quant aux brosses, plates et douces, deux ou trois, pas plus, et le couteau à palette. Nul autre attirail de sorcellerie et, avec cela, il repeuplait les étangs et les clairières de ces divinités exilées que pleurent les poètes, il nous rendait le bois sacré. Ah! le divin évocateur!

Jean-Jacques Henner dispute au Titien, au Corrège et, si l'on veut, au Giorgione la maîtrise du corps de la femme, « qui tant est poli, souef et beau », dit Villon. Ils ont dit le dernier mot plastique de l'argile idéale, mais chez l'Alsacien cette argile est mêlée de nacre. Elle a la fraîcheur de l'origine symbolique qui la trempe dans l'écume irisée des eaux. Toutes les nymphes d'Henner sont vierges. C'est le troupeau des vestales de Diane qui ne vieillissent jamais, qui ne peuvent pas mourir et qui ne doivent pas aimer. Elles se rient des œgipans et des chèvre-

pieds mais encore plus des hommes peut-être, auxquels il ne leur reste rien à dire depuis qu'ils ont désappris la langue olympienne. Étendues sur le tapis des prairies, aux bords des fontaines qui les reflètent, sous le dôme profond des frondaisons, elles nous regardent courir, sourds, aveugles, convulsifs, à nos affaires, à nos querelles, et semblent se demander en quoi la vie moderne l'emporte sur la vie antique et ce que nous avons gagné au culte des dieux tristes.

Aussi sont-elles les saintes icones et les lares domestiques des foyers où l'intellectualité garde ses droits. Henner les a généreusement multipliées, du reste. C'est par centaines que ses naïades et ses dryades aux chevelures dorées, aux carnations d'ambre accouraient des grottes et des futaies poser dans l'atelier de la place Pigalle, baignées dans le clair obscur qu'il y maintenait comme étant leur atmosphère propre. Et quand d'un geste prompt, presque d'escamoteur, il dévoilait celle du jour sur le chevalet, il jubilait comme un enfant du « coup qu'elle vous portait ». — « Hein ? faisait-il... » — Oui, j'ai connu un homme heureux.

Son œuvre, on le sait, se développe sur trois recherches, mais consacrées toutes trois à l'étude de la chair lumineuse de l'homme, soit dans un éclairage, soit dans un autre. D'abord, les sujets mythologiques, puis les scènes du poème évangélique, et enfin les portraits. Il en a peint de prodigieux, d'une vie magique, où l'art de Rembrandt dans les « Syndics » d'Amsterdam est certainement égalé. Lorsque le temps les aura patinés, rien ne tiendra dans les musées auprès de certaines effigies de vieilles dames

comme celle du Salon de 1876 par exemple, le portrait de Mme Karakehia, pour ne citer que ce chef-d'œuvre.

Et vous rappelez-vous la fameuse « femme au parapluie », de 1874 ? Je retrouve les notes que j'avais prises pour mon Salon du *Journal officiel* sur ce morceau de maître. « Sur un fond vert uni et mat, Mme X... se détache en silhouette noire, debout, jusqu'à mi-jambe — mesure d'ailleurs familière à l'artiste et qui borne l'image au champ de la vue — la main gauche ramenée à la ceinture et la droite appuyée (ô Shnetz ! ô père Picot !) sur un parapluie, dernière concession à l'Institut, fermé. Châtaine et coiffée d'un chapeau très simple, de velours, forme alsacienne, les yeux clairs, aux lobes très blancs dardés d'une prunelle bleue, au feu dur et cependant charmeur, comme sphyngique, non sans quelque strabisme, si j'ose. Le ton qui perle des gants, sous lesquels s'effilent des doigts fins et nerveux, tranche sur les noirs bleus, harmonie difficile, d'un habillement sobre d'ornements, que borde simplement une fourrure de loutre. Tout est parfait ici, pose, attitude, ligne et coloris, et quant à la ressemblance, j'en jurerais sans connaître le modèle, sur la seule foi de ce regard étrange, vivant, poursuivant, obsédant même, qui ne peut être obtenu que par des escarboucles enchâssées ou l'art d'Henner. »

Il ne laissait pas d'être fier de « la Dame au parapluie ». — « Fous foyez qu'un brix de Rome beut vaire aussi du moterne », s'écriait-il avec son accent de Nucingen. Mais, fait inexplicable, ce n'étaient pas les modernistes qui le boudaient, mais bien l'Institut même et les académistes. Ils lui reprochaient ses nymphes. Elles l'avaient enrichi. Ce n'était pourtant pas sa faute, dites?

II

PAUL BAUDRY

« Cher Monsieur,

« Je serai très heureux d'avoir des articles de votre main, dans l'*Officiel*; il m'est revenu de tous côtés que le premier sur les Muses avait eu le plus grand succès. Vous n'aurez plus ni coupures à subir, ni à prendre de ménagements diplomatiques à propos de certaines figures. Je donne à la Calliope un sens plus philosophique et plus étendu. Le mot « Alsace » sera effacé et remplacé par ce beau vers de Virgile, le 200e de *l'Énéide*, 1er chant, à ce qu'on m'a dit, car je suis peu latiniste :

O passi graviora, dabit Deus his quoque finem.

« C'est exactement la pensée que j'ai voulu exprimer et ce texte, très connu des lettrés, peut avoir un sens double pour nous Français, qui cherchons volontiers l'équivoque dans les choses de l'esprit : *Dabit Deus his quoque finem* veut dire, pour Virgile : « Un Dieu

mettra fin à ces douleurs ; » mais pour nous, cela peut aussi dire : « Dieu mettra fin à ceux-ci, à ces Allemands grossiers !... »

« Mon exposition sera faite par le comité de la Société de secours des artistes et à son profit, avec une part d'un tiers pour la caisse du volontariat d'un an, établie à l'École des beaux-arts, en faveur des plus méritants et des plus pauvres parmi les élèves. Cette exposition aura lieu dans le courant de la première quinzaine d'août, et durera, je l'espère, deux mois ; je tâcherai de tirer la corde jusqu'au 15 octobre, Garnier permettando aut non permettando). About doit faire le catalogue...

« P. B. »

« Cher Monsieur Bergerat,

« Votre article tient la tête jusqu'à présent sur tous ceux qu'on m'a fait lire ; car, vous le savez, je me suis promis de ne pas les chercher. J'ai trop besoin de calme et de repos, maintenant que j'ai achevé mon accouchement. Vous tapez bien l'orgue, mon cher critique, mais savez-vous ce qui m'a fait le plus de plaisir : c'est la pensée que vous avez eue de parler de moi comme Français, et de reporter à notre bien-aimée France le peu de gloire qui me reviendra peut-être, sinon comme artiste, au moins comme enfant dévoué et attaché. Mon amour pour elle est un des actes de ma religion : je vous suis reconnaissant d'avoir là frappé si juste.

« Qu'importe que vous soyez un peu en deçà ou au delà de mes intentions de peintre. J'aime mille fois mieux voir le reflet de mes peintures et de mes pen

sées dans votre imagination que de vous préciser d'une manière absolue ce que j'ai voulu faire et exprimer. La répercussion de ces images est justement une de nos jouissances, et je me garderais bien de gâter le plaisir que vous me donnez. Mon frère, l'Égyptien, qui lisait hier des articles sur mon travail, me disait en arrivant au vôtre : « A la bonne heure ! voilà un monsieur qui sait son état, et qui y va de main de maître. » Je laisse là les autres. Voilà, mon cher critique, le meilleur compliment que je puisse vous faire. Je vous enverrai, demain ou ce soir, si je l'ai, le catalogue d'About, et je me promets d'y joindre de ma prose d'amateur. Si vous me dites comme Alceste : « Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ? » je répondrai d'un grand mot qui vous désarmera, j'espère : l'ACADÉMIE ! C'est son usage auquel je me suis soumis (1).

« PAUL BAUDRY. »

« MON CHER BERGERAT,

« Il ne me semble pas possible de vous donner les noms des personnes qui ont bien voulu quelquefois me laisser prendre un croquis de leurs visages. Je craindrais fort de faire chavirer toutes les convenances, et on ne me prêterait plus rien. Tout ce monde-là, du reste, n'est pas de Paris, et ses habitudes indiscrètes n'ont pas cours partout. Et puis, le type portrait personnel est bien peu de chose dans une œuvre de peinture, lorsque les personnages ne

(1) Il s'agissait de l'éloge de Shnetz, prononcé par Baudry pour son discours de réception à l'Institut.

sont pas *historiques*, comme on disait autrefois. Ces souvenirs n'ont nul intérêt pour l'avenir, si tant est que mes peintures aient un avenir! ce qui est fort douteux avec le terrible gaz qui va commencer son œuvre de destruction.

« Et puis encore, notez ceci : des visages et des ressemblances involontaires vous viennent sous les doigts, sans avoir le modèle devant les yeux. Vous savez que je n'ai rien dessiné d'après E..., et cependant la *Tragédie* rouge est inspirée d'elle.

« Le « divin maître » disait avec raison à Castiglione : — « Vous me demandez si j'ai de jolis modèles, non ! il y a disette de belles femmes (carestia di belle donne). Mais j'ai peint d'après une certaine beauté idéale qui m'est revenue en mémoire (certa idea che mi venne in mente). » Les petites choses se font comme les grandes, et ce que Raphaël disait à propos de Galathée se peut dire de toutes les imaginations des artistes et des poètes...

« Maillot est un de mes amis, un très-brave garçon et un homme de grand mérite. Il a peint une chapelle à Notre-Dame, à gauche, très-remarquable, et d'autres ouvrages très-appréciés à l'église de Belleville et ailleurs. Faites donc un article sur la peinture décorative dans les églises; il y aurait quelque chose d'intéressant à en dire, étendant un peu votre article. Maillot vit comme ces artistes italiens de la Renaissance qui s'en allaient peindre une église, un couvent, dans un coin perdu, modestement, simplement, comme un compagnon du devoir. Ces œuvres sont maintenant, dans la décadence artistique de l'Italie, comme des fleurs sur des ruines. Faites, pour vos débuts, un article d'érudition à ce sujet, et ratta-

chez-y notre cher Théodore Maillot. Ménard le connaît aussi parfaitement, et vous mettra au courant de son esprit et de son caractère original et sympathique !

« Paul Baudry. »

Dans ces trois lettres, l'homme se montre successivement sous ses faces caractéristiques d'esthéticien et d'érudit de son art, d'ami délicat, de patriote ardent, de lettré et de cœur bienveillant et bon; mais l'artiste se révèle, lui aussi, avec sa préoccupation de Beau idéal, et cet appétit de perfection qui le classe dans la famille des maîtres. Par sa recherche, Paul Baudry n'appartient que fort peu à ce temps de réalisme transcendant et d'objectivisme à outrance, qui bannit de sa poétique toute poésie, de sa philosophie toute sophie, et qui ne veut se renouer par aucunes traditions à aucune École.

Baudry est traditionaliste. — Il admet *à priori* cette vérité que Raphaël, Michel-Ange, Corrège et Léonard sont des génies tout à fait recommandables; il va même jusqu'à accorder qu'ils honorent l'humanité, et, à l'âge heureux (25 ans) où l'on sait tout sans avoir rien appris, il poussa la faiblesse jusqu'à aller les étudier à Rome et à Florence, et même, *proh pudor !* à les copier. Sans doute il acquit au commerce de ces modèles une de ces éducations puissantes et complètes qui mettent dans la main d'un artiste toutes les ressources de son métier, l'initient à tous les mystères du Beau et lui synthétisent la science des siècles accumulés. Sans doute il y gagna de pénétrer intimement dans les grandes âmes de la Renaissance, d'élargir la sienne à leur contact, et

de pouvoir se mesurer à des travaux gigantesques, que nul autre que lui n'eût osé aborder. Mais qu'est-ce que cela, n'est-ce pas, à côté de la science infuse qui distingue nos jeunes maîtres de l'avenir ? Est-ce qu'on apprend à dessiner, à composer, à concevoir et à exécuter ? Est-ce que la nature ne se charge pas de tout faire ? Est-ce qu'on ne naît pas grand homme ?

M. Edmond About a raconté que sa première rencontre avec Baudry eut pour cadre Pompéi ; je ne date la mienne que de l'Opéra en construction. Le peintre y avait alors, sous le toit même et de plain-pied avec les groupes de Millet et de Lequesne, un énorme atelier auquel on arrivait par un escalier de neuf étages ! Dans cet escalier fantastique, Charles Garnier a évidemment voulu lutter avec Piranèse. Quand on commençait à monter cet escalier-là, il allait recommander son âme à Dieu, car on ne savait pas si on finirait jamais de lever alternativement les pieds. Étant donc parti de bon matin du premier degré, j'arrivai à l'atelier de Baudry vers la tombée de la nuit. Le premier mot que l'artiste me dit en m'ouvrant sa porte hospitalière fut celui-ci : — « N'est-ce pas que ce n'est pas très-haut ? » — Je le regardai avec une stupéfaction écarquillée ! — Et il ajouta : — « Moi, je les monte en sept minutes ! »

Un petit corps de bronze, avec des muscles d'acier, tel est, en effet, le premier aspect sous lequel Baudry m'apparut. Je pensai tout de suite, en le voyant, à ces vers de Musset sur Hassan :

— On eût dit que sa mère
L'avait fait tout petit pour le faire avec soin.

et je demeurai saisi du contraste extraordinaire qu'il

y avait entre les voussures colossales auxquelles il travaillait — et leur peintre ! Il reprit sa palette, et, tout en causant avec moi, il acheva l'orteil de l'un de ses personnages décoratifs. Je le vois encore, assis à terre, coiffé d'un petit bonnet de Turc en voyage, le col emmitouflé d'un cache-nez gris, la vareuse entr'ouverte sur un gilet de laine, et chaussé de babouches brodées. Il semblait grelotter de froid. Baudry a ceci de commun avec Ingres et Delacroix, qu'il est frileux comme ce dernier, et qu'il joue du violon comme l'autre. Mais, n'en déplaise aux malins, là ne se bornent point les ressemblances, et il a su leur prendre quelque chose encore, à celui-là, par exemple, son dessin et son style, et à celui-ci l'harmonie de ses tons.

Je ne sais point de quel autre maître il tient l'habitude qu'il a contractée de s'épointer sans cesse la moustache entre le pouce et l'index ; mais chez lui la pensée s'atteste par ce geste cher aux militaires. Tous les physionomistes, ceux surtout qui cherchent l'âme dans les traits du visage, seront toujours frappés par celui de Baudry : tout y exprime la volonté. Le menton est carré, fendu au milieu, et s'attache par une courbe énergique à l'oreille ; le nez est fort, aquilin, du type romain, et pareil à celui de Cicéron (ceci le flattera) ; il a le front large et développé aux tempes, et les cheveux taillés courts ; sous les arcades sourcilières, nettement dessinées, ses yeux dardent, très noirs et très ardents ; on sent qu'ils sont doués d'une force de perception peu commune ; la fréquentation assidue des grandes scènes et des vastes compositions des maîtres a imprimé à son regard une sorte de gravité pensive ; Baudry sourit ; mais je ne

l'ai jamais vu rire, quoiqu'il ait de l'esprit à revendre et qu'il aime les bons mots. Il se contente de souligner le trait, la saillie ou la bonne histoire par cet effilement de moustache qui lui est habituel.

Faut-il ajouter qu'il a les mains fines et robustes, le pied petit et l'oreille bien faite? Ce sont là les signes de race auxquels lord Byron et, après lui, les romantiques attachaient une importance capitale et reconnaissaient les prédestinés de l'art et les aristocrates de l'intelligence. Au résumé, Baudry m'a toujours rappelé ces jeunes Florentins hardis, fiers et songeurs qu'aimait à peindre le Bronzino.

J'ai déjà dit qu'en peinture, ses maîtres préférés sont le Corrège et Michel-Ange. Mais, dans les autres arts, son esthétique ne se tient pas à la hauteur de ce noble éclectisme. C'est ainsi que j'ai pu lui reprocher d'avoir omis, dans son Parnasse de l'Opéra, des compositeurs tels que Bellini, Spontini, Weber, Mendelssohn, Berlioz et Verdi! Je ne parle même pas de Robert Schumann et de l'auteur du *Lohengrin!* L'artiste, et c'est grand dommage, n'a pas encore rendu les armes, et le violon, à ces deux beaux génies.

En littérature, je constate les mêmes écarts de son critérium, et surtout en littérature contemporaine. Il n'a pas, pour Victor Hugo, le glus grand poète de l'univers, l'admiration prosternée que tout artiste doit professer. Il partage, Dieu sait pourquoi, les vieilles animosités des normaliens contre ce maître des maîtres, auquel Michel-Ange, cependant, eût donné la main avec respect. Il se ferme volontairement à la splendide lumière de cette révélation lyrique. Est-ce bien sa faute? Je ne le crois pas, car nul

esprit plus que celui de Paul Baudry n'est ouvert à toutes les éclosions du Beau; mais il subit sur ce point des influences passionnées; il s'aveugle lui-même au hantement familier de ce voltairisme universitaire pour lequel Shakespeare n'est encore qu'un barbare, et qui veut borner le lexique de notre langue aux cent mots du dix-huitième siècle. Baudry reviendra de cette erreur artistique; je n'en veux d'autre garant que son enthousiasme pour Théophile Gautier, qu'il tient pour un prototype de perfection dans l'art d'écrire, ce qui n'est pas si mal juger. Les deux noms qu'il ajoute à celui-là sont ceux de Prosper Mérimée et de Edmond About.

Dernier trait de caractère : Baudry est célibataire enragé et farouche.

Paul-Jacques-Aimé Baudry est Vendéen, étant né à la Roche-sur-Yon, le 7 novembre 1828. Ses parents, humbles artisans de la ville, mais laborieux et économes, ne durent qu'à leur courage de pouvoir élever les treize enfants fruit de leurs honnêtes et robustes amours. Six de ces enfants ont survécu, et parmi ceux-là Ambroise, l'ingénieur de l'isthme de Suez, celui que Baudry appelle « mon frère l'Égyptien », et Paul, l'illustrateur de la famille. Le chef de cette famille a été dépeint par M. Edmond About : « Patriote acharné, lecteur insatiable, nourri de l'histoire nationale, ivre de Béranger, qu'il appelait le poète de la France; chasseur, pêcheur, marcheur, amoureux du grand air, paysagiste inconscient, musicien modeste et studieux. » Mais, de tous les arts cultivés par M. Baudry le père, la musique lui était chère par-dessus les autres, et son rêve était de voir un de ses enfants s'y consacrer. Celui dont les dis-

positions se prêtaient le mieux à réaliser le désir paternel était Paul, le futur décorateur de l'Opéra; aussi lui avait-on mis tout de suite un violon entre les bras.

Je n'ai jamais entendu Baudry jouer du violon et je crois que peu de ses amis ont été plus favorisés que moi. Il m'est donc impossible de dire quel rival la peinture a enlevé à Paganini et de quel archet est fait le pinceau du maître. Toujours est-il que, sous la direction d'un professeur nommé Depas, le petit Vendéen ne tarda point à devenir un habile exécutant, et que M. Baudry le père commença à sourire à l'avenir de virtuose qui se dessinait pour son fils avec une vague perspective de Conservatoire. Paul n'avait pas encore 13 ans révolus, qu'il gagnait déjà sa vie: le violoniste, en effet, s'était fait violoneux; il courait les fêtes foraines, les assemblées et les noces, et, du haut de son tonneau, il faisait danser les jeunes filles du Bocage. Peut-être étudiait-il, dès cette époque, les nobles poses et les cadences harmonieuses dont le corps féminin s'embellit et s'anime dans les mouvements de la danse.

Un jour vint où l'instinct pictural, qui dormait chez le jeune « ménétrier malgré lui », s'éveilla. Paul s'était lié avec quelques soldats de la Roche-sur-Yon; il entreprit de crayonner leurs ressemblances. Ses essais réussirent au delà de ses espérances, à ce point que les croquis ayant été exposés dans une salle de la mairie, ils y attirèrent la ville tout entière. Mais parmi ceux qui visitèrent cette exposition de clocher se trouva un certain Sartoris, peintre amateur, qui demeura frappé des dispositions de l'enfant et lui vit une étoile au front.

La biographie de Sartoris, premier maître de Baudry, dont le nom figure comme tel à tous les livrets de Salons, côte à côte avec celui de Drolling, a été écrite par M. A. Bonnin et publiée dans le journal *l'Art* (livraison du 3 septembre 1876). Elle est d'un vif intérêt artistique, en cela qu'elle éclaire d'un rayon discrètement intime les débuts du peintre de l'Opéra. Ce Sartoris, d'origine piémontaise, était plâtrier de son état, mais il avait le goût, sinon le don, des arts. Pour satisfaire à cette passion impérieuse, il s'était d'abord improvisé peintre en bâtiments. C'était déjà manier la couleur et les pinceaux. Puis, ayant économisé à ce métier, sou à sou, une petite somme, il était venu à Paris et avait été reçu dans l'atelier d'Abel de Pujol. Mais la vie d'élève-peintre est dure, et Sartoris avait été bientôt contraint de reprendre la truelle et l'équerre. Amené par les événements à la Roche-sur-Yon, il tenta de mener de front l'art qu'il aimait et l'industrie dont il vivait. Il y réussit, et si bien, que, la place de professeur de dessin étant devenue vacante au lycée de la ville, il la demanda et l'obtint. C'est ainsi que cet homme opiniâtre devint le premier maître de Baudry et conquit le renom qu'il rêvait. En effet, non seulement son nom appartient désormais à l'histoire de l'Art, mais ses traits ont été immortalisés par un portrait de son glorieux élève. Il est vrai de dire que, de toutes les mâles vertus pratiquées par Baudry, c'est la reconnaissance qui lui est le plus facile : elle est comme la fleur naturelle de son âme délicate.

Quel maître Sartoris fut pour le jeune homme précoce, il est bien difficile de le savoir. Baudry affirme qu'il lui doit sa science consommée du dessin et son

aptitude à saisir le caractère, sans compter la passion ardente du Beau, dont il lui communiqua la flamme. Mais ce qu'il ne dit pas et ce qu'il est aisé de deviner, c'est que l'élève ne tarda pas à en savoir plus long que le maître et qu'il en eut vite épuisé l'enseignement et tari la doctrine. D'ailleurs le bon Sartoris, et avec lui toute la ville, comprenait bien que Paris était nécessaire à cette organisation exceptionnelle, et qu'à Paris seulement elle pouvait s'épanouir à l'aise. Paris, c'est l'École des beaux-arts, c'est le Prix de Rome, et puis Rome elle-même !... On décida que les frais du voyage seraient pris sur les fonds municipaux. La Roche-sur-Yon vota cinq cents francs de pension à son futur Raphaël; une collecte privée vint encore augmenter cette somme de trois cent soixante francs, et Baudry parfit le tout avec ses économies de violoneux. C'est ainsi qu'il arriva à Paris, l'âme peuplée de rêves, ce petit homme aux yeux noirs, qui est aujourd'hui, à 48 ans, notre premier peintre français.

Sartoris lui avait dit : « Emporte ton violon ! Qui sait ! il te rendra peut-être les mêmes services, au besoin, que ma truelle ! Et puis cela fera plaisir à ton père de savoir que tu n'abandonnes pas la musique ! »

Baudry n'a jamais eu recours à son violon : le pinceau lui a suffi. Seulement, dans toutes les lettres qu'il écrivait à son père, il lui en donnait des nouvelles, et le brave homme se consolait en disant : Ah ! si Paul avait voulu, il aurait fait oublier Viotti !

L'arrivée de Baudry à Paris date de 1844. En 1845, c'est-à-dire l'année suivante, il était reçu premier à l'École des beaux-arts, dans le concours des places.

« De ce jour, dit M. About, le département voulut contribuer à son entretien. Sur la proposition du préfet, M. Gauja, le conseil général ajouta huit cents francs à la pension votée par la ville, et lorsque Paul Baudry eut obtenu le second prix, en 1848, le total des subventions consacrées à ses études s'élevait à dix-huit cents francs. »

C'est au concours de 1850 que Baudry remporta le Grand Prix de Rome : le sujet proposé était une Zénobie, et sa composition est encore montrée à l'École comme une perle de la collection. Sartoris ne s'était donc pas trompé. Je pense à la belle rasade qu'il but ce jour-là à la santé de son élève ! Aller à Rome, c'était pour Baudry rentrer dans sa véritable patrie. Il y partit en compagnie de ses camarades de promotion : Gumery, le statuaire ; Louvet, l'architecte, et d'autres encore, et il vécut quatre ans à la Villa Médicis. Quatre années d'or et de bonheur parfait, les meilleures de sa vie assurément, et qui lui apparaissent aujourd'hui comme un rêve enchanté. Ne vous y trompez pas, dans le regard profond de l'artiste habite la nostalgie bleue du ciel italien. Plusieurs fois, déjà, il est retourné à Rome, à Florence, à Venise, à Naples, et il y retournera sans doute encore, car il y a laissé quelque chose que Paris même ne peut lui rendre, sa jeunesse et ses vrais amis, les Corrège, les Michel-Ange, les Léonard et les Raphaël, famille intellectuelle pour laquelle son amour grandit tous les jours et dont son âme est irrassasiée.

Entre les divers envois que le lauréat fit de Rome, pendant son séjour de pensionnaire, il faut surtout signaler *la Fortune et l'Enfant*, qui est au musée du Luxembourg. Par quel secret artifice l'artiste a-t-il su

marier l'opulence titianesque aux grâces mystérieuses du Vinci et y fondre encore dans les carnations la touche moelleuse du Corrège, sans que l'œuvre y perde rien de son unité et laisse percer la moindre discordance, c'est ce que seul peut-être il pourrait nous expliquer. A dater de cet envoi célèbre, suivi du retour du peintre à Paris, la vie de Paul Baudry échappe à l'historiographe et ne relève plus que du catalogueur. Le travail la voile de son beau silence. Si le propre des peuples heureux et des femmes honnêtes est de ne pas avoir d'histoire, celui de l'artiste laborieux et créateur est de ne point donner pâture à la curiosité publique. Nulle biographie n'est plus stérile en événements romanesques que celle de Baudry ; elle peut se résumer à deux mots : il eut des commandes et les exécuta. Rien de plus. Mais quel drame peut être comparé à celui de cette création sans repos, qui ne laisse pas un jour la main inoccupée, pas une minute le cerveau oisif, et qui fait des vies d'artistes au dix-neuvième siècle un véritable martyrologe. Que le lecteur jette les yeux sur la liste des tableaux peints par Baudry de 1847 à 1876 et qu'il les énumère : ils sont au nombre de près de CENT QUATRE-VINGTS, dont quelques-uns, tels que les plafonds de l'Opéra, encadrent vingt à vingt-cinq personnages. N'est-ce pas là une production effrayante ! Et Baudry n'a encore que 48 ans. Il est vrai que cette *Fortune*, à laquelle il a consacré l'un de ses premiers tableaux, semble l'avoir traité comme le jeune enfant endormi sur la margelle du puits : cette généreuse déesse a-t-elle ôté son bandeau pour constituer au peintre les six glorieuses mille livres de rente dont il jouit aujourd'hui, le Crésus ? Le

traitement d'un sous-chef de bureau dans un ministère !

Le lecteur, sans doute, n'attend pas de moi que j'entreprenne ici une étude complète et raisonnée de cette œuvre considérable. Il y faudrait un gros volume. Du reste, je l'ai déjà écrite en partie, du moins pour ce qui a trait à la décoration de l'Opéra (1). Je ferai seulement remarquer par quelle série de travaux préparatoires Baudry s'est mis en mesure d'affronter la responsabilité d'un tel travail et de se montrer à la hauteur des espérances que fondaient sur son talent M. Charles Garnier et, avec lui, toute la France. Il faut remonter jusqu'au seizième siècle et à la Renaissance, pour trouver dans un maître tant de conscience unie à tant de valeur, et une si fière modestie. Non content de s'être exercé dans les riches demeures particulières, à cet art décoratif dont il possédait à fond la théorie, et pour lequel il est doué d'un génie naturel, Baudry, aussitôt la commande reçue, part pour Rome, et s'astreint à copier, comme un humble élève, les onze fresques de la Sixtine. Il va se faire la main au commerce intime de Michel-Ange. Au sujet de ce voyage, Théophile Gautier écrivait : « L'œuvre de Michel-Ange se présente tout d'abord à l'esprit comme une consécration de la force. Mais, quand on l'étudie, on s'aperçoit bientôt que ce Titan de la peinture a une grâce suprême, — la grâce des forts ! Il possède une élégance hautaine, une coquetterie grandiose, un charme

(1) Voir *Peintures décoratives*, de Paul Baudry, au grand foyer de l'Opéra, par M. Émile Bergerat, préface de Théophile Gautier. Un volume in-18, chez Michel Lévy, 1875.

surhumain, et, dans sa sévérité même, une volupté féminine indéfinissable. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder, sur les tombeaux des Médicis, les figures étrangement belles et d'une fascination si puissante de *la Nuit* et de *l'Aurore*, et, au plafond de la Sixtine, *Ève*, d'une incomparable beauté, que n'atteignit jamais Raphaël, irrésistible tentatrice pour qui Adam dut perdre le paradis sans regret. D'autres personnages de pendentifs et des voussures ont cette grâce fière qui fut comme l'aristocratie et l'insolence du Beau. »

Ceux qui ont vu au Musée des Copies, si intelligemment réunies par M. Charles Blanc, les reproductions de la Sixtine, faites par Baudry, comprendront toute la justesse de cette remarque de Théophile Gautier. Mais, après s'être pénétré de cette « insolence du Beau » que dégage Michel-Ange, Baudry voulut encore s'assimiler l'ineffabilité qui émane de Raphaël. De là son voyage à Londres et les copies qu'il en a rapportées des cartons d'Hampton-Court. Il était prêt désormais, et pouvait regarder sans terreur les cent mètres de muraille que Garnier lui donnait à décorer.

Qu'ajouter maintenant à cette biographie à la fois trop courte et trop longue ? Parlerai-je des soucis et des points noirs de sa vie ? Dirai-je les appréhensions qu'il a de voir un jour ou l'autre ses peintures de l'Opéra rongées et détruites par le gaz du foyer. Il voudrait que l'État les fît copier, elles aussi, par les meilleurs élèves de l'École, et qu'on plaçât ces copies à la place des originaux. Ce rêve sera-t-il comblé, je l'ignore. M. Garnier, du reste, se rit des craintes de son ami, et l'accuse d'être mauvais chi-

miste. Non seulement le gaz ne ronge pas, selon lui, les peintures, mais encore il les embaume !

Un autre malheur, plus grave celui-là, menace Baudry dans sa renommée et dans l'avenir de son œuvre. L'un de ses chefs-d'œuvre, et l'un des ouvrages auxquels il tient lui-même le plus, appartient à une personne qui en interdit obstinément la vue à tout visiteur. C'est son droit, sans doute, car le plafond a été payé à l'artiste. Mais cette personne nourrit, dit-on, le projet digne d'elle de détruire à sa mort tous les objets témoins de sa vie opulente, et d'engloutir avec elle, dans le néant et l'oubli, ses richesses (1). Baudry est averti de cette résolution orientale, et il ne ressent aucun enthousiasme pour elle, attendu que sa décoration est comprise dans l'holocauste babylonien. Son intention bien arrêtée est de parer aux coups en reproduisant l'ouvrage. On lui objecte qu'il n'en a pas le droit. Cela est fort possible, mais il ne manque à la gloire de l'artiste que de perdre un pareil procès.

(1878)

(*Galerie Contemporaine.*)

(1) La décoration dont il est ici question est celle de l'hôtel Païva, aux Champs-Élysées. Elle a, grâce à Dieu, échappé au rêve néronien de la terrible hétaïre.

E. B.

DEUX GRANDES HÉTAÏRES

I

LA PAÏVA

C'est à un concert wagnérien, deux ans après la Guerre, que dans les salons de Nadar je l'ai vue pour la première fois, et, Dieu merci, la dernière, car quelle brucolaque! Elle avançait entre les chaises, automatiquement, comme mue par un ressort à boudin, sans geste, sans regard et pas plus de plis à sa robe qu'à une cloche. Derrière elle, en page porte-queue, un magnifique étalon humain des haras scytes, lent et doux, rétrécissait l'empan de son enjambée de géant pour suivre ce godenot roulant de danse macabre. Comme il jouait avec les breloques de sa chaîne de montre, il paraissait ainsi prêt à en remonter, en cas d'arrêt, la mécanique. Or, cet homme de trente à quarante ans, beau, fort, hautain, comme un

dieu du Walhalla même, riche à millions, prince de la famille impériale de notre vainqueur et qui allait être, en sortant de chez Nadar, gouverneur d'Alsace-Lorraine, était le troisième et suprême mari — Clio, avale tes tablettes ! — de l'hoffmannesque momie. Il l'avait épousée à son jour par amour, et de la main droite, s'il vous plaît. Ne me parlez pas de votre Ninon de Lenclos, le dix-neuvième a mieux à vous offrir. A soixante-cinq ans la Païva « faisait » encore un Hohenzollern !

Je n'ose même pas vous dire tout ce que j'en pense. On croit au vampirisme ou on n'y croit pas, j'y ai cru à ce concert. Si la terrible lémure qui tenait si ostentoirement ce Siegfried en servage n'était pas une morte avérée c'est qu'il y en a qui reviennent au clair de lune pour boire le sang des cuirassiers blancs. Elle en avait la pourpre aux lèvres, et tout le reste était livide, vitreux et en dégel. Elle est allée ainsi de gorgée en gorgée, jusqu'à la soixante-douzième année, et quand Dieu la reprit, puisqu'il les reprend, on ne sut ce qu'était devenu, avec l'âme de ce corps le corps de cette âme car elle n'eut pas de tombe et elle ne gît pas en terre sainte.

Des débuts de Catherine II on a des documents, vrais ou faux, n'importe, mais on en a, et c'est le principal. Sur la Païva on n'a rien, on patauge dans l'hypothèse, et quelle hypothèse ! — Elle est certainement née, me disait Adolphe Gaiffe, d'une sorcière et d'un manche à balai. — On croit qu'elle était circassienne, ou irlandaise, ou batignollaise peut-être, mais jolie, charmeresse et intelligente à damner des Pères de l'Église. Le seul homme qui eût été à même de dire quelque chose de son état civil était le

célèbre pianiste Henri Herz, qui l'avait découverte — car on les découvre — et conduite à l'autel pour ses péchés. Mais outre que, Autrichien à l'époque, il ne se rappelait plus, depuis sa naturalisation, à quelle mairie son erreur avait été enregistrée, l'abus du piano, poussé jusqu'à la fabrication même du moulin à migraines, avait totalement oblitéré en lui le souvenir de l'amour le plus partagé qui fut jamais. Henri Herz est mort en 1888 sans pouvoir se remémorer le nom de baptême de ce spasme de jeunesse. Tout ce qu'il pouvait en dire aux historiographes musicaux, c'est que marié un vendredi saint il avait fait, seul, ses pâques deux jours après, en avril.

Partie, elle l'était comme bouchon de champagne, et jusqu'en Moscovie, l'une de ses sept patries homériques. Elle en revint, quelques mois écoulés, sans le jeune boyard qu'elle y avait reconduit à sa mère. Il était phtisique et l'aimait. La chandelle brûlait des deux bouts. Je tiens encore d'Adolphe Gaiffe qu'elle en activa les deux flammes, et d'un éventail tel que la police en eut le vent et surgit devant le cénotaphe du calciné. Il voletait des rumeurs de captations, de donations, voire de coffres-forts violentés où se mêlait la clameur d'une famille à la voix puissante. Pas de temps à perdre pour éviter, prison comprise, cette justice dont l'attribut, en Russie, est un arbre sec et sans feuilles en forme de 7, que prolonge un fil de chanvre. Si funeste qu'il soit, le piano l'est moins que la potence, sachons le reconnaître. Du reste elle avait le magot sous les jupes. Elle nous revint par des circuits, et, l'esprit ouvert à la vie par un de ces petits crimes qui trempent d'abord et bron-

zent ensuite la femme forte, elle procéda tout de suite à la multiplication de sa fortune.

Théophile Gautier nous racontait souvent qu'il l'avait rencontrée, à ce retour de Russie, dans les Champs-Élysées. — Que faites-vous donc là, assise sur un banc, comme la veuve éplorée du monument ? — Je choisis l'emplacement de mon hôtel. Tenez, regardez, il sera ici, et non ailleurs. — Et elle lui montra le terrain même où il étale, en effet, selon son arrogant et sûr pronostic, sa grâce de palais vénitien. Car telle fut cette grande joueuse d'hommes. Il paraît qu'il en faut pour reconstruire à leurs frais les murailles des Thèbes écroulées.

La Païva était l'archétype de ces courtisanes qui ne le sont que pour l'argent et de l'argent seul sont amoureuses. Elle était faite en tirelire. On ne lui a jamais connu de béguin, même pour un égoutier en bottes, cet idéal lunaire des professionnelles. Elle avait horreur des chiens, des chats, des oiseaux, des enfants, de tout ce qui coûte sans rapporter et peut distraire de la chasse au Veau d'Or. Mais elle se serait donnée à un mineur pour une pépite. Plus dure avec ses gens qu'une patricienne romaine, implacable à leurs moindres défaillances, magnifiquement haïe, elle ne fut jamais volée d'un sou par les plus scapinesques et elle s'en vantait à bon droit. Elle eut tout ce qui est monnayable, j'allais dire marchandable, en ce monde, et sur ce point, le temps du piano défalqué, elle s'en est allée la corbeille pleine.

Eh ! bien non. Comme Élisabeth elle avait son Calais au cœur. La malheureuse se sentait méprisée et n'arrivait pas à comprendre pourquoi, dans une Société où la considération se taxe et s'évalue au

chiffre de la fortune, ses amis eux-mêmes refusaient de l'introduire, quoique plus couverte de pierreries qu'une reine de Saba. Elle voulait être reçue dans le monde, tout comme une autre. Elle prenait au pied de la lettre l'axiome ironique de Balzac : « Toute femme qui a trente mille livres de rente est une femme honnête. » — Moi, j'en ai six cent mille, s'écriait-elle. Alors ?

Évidemment, parbleu, mais l'Europe n'a pas encore dit son dernier mot à l'Amérique et il reste trop de vieux jeu dans le nouveau, de telle sorte que pas un dévoué ne se dévouait pour cette présentation.

Un soir, à l'un de ces dîners mornes, compassés et dépourvus du moindre petit mot pour rire, qu'elle offrait à quelques Parisiens célèbres, elle leur annonça que, comme toujours et partout, elle était arrivée à ses fins...

— Dans un mois, dit-elle, je danserai à la cour des Bragance, en vis-à-vis d'un roi, dans un quadrille officiel. — Et elle leur présenta un gentilhomme portugais de la plus haute lignée du royaume et chamarré de tous les ordres qui forment le gilet d'un grand d'Espagne : — Mon mari, le comte de Païva.

Je ne l'ai pas connu, je ne puis rien en dire, mais je l'imagine, ce comte ! Le dieu qui préside à de pareilles unions s'incarne généralement en as de pique et taille les grandes culottes, celles qui ne laissent au décavé que le nom à vendre, au choix, ou le caisson à faire sauter. Et il fut fait comme elle avait dit, la comtesse de Païva ouvrit le bal royal à Lisbonne et tint le menuet d'un Bragance.

Sans jouer au moraliste, qu'on me permette d'estimer que le châtiment du gentillomme outrepassa

vraiment sa faute, puisque son nom désigne encore celle qui le chargea d'opprobre, et lui reste attaché dans les annales du vice en dépit d'un troisième mariage où cette fois tout le Gotha sombre.

De l'avarice de l'Imperia, les traits qu'on conte sont d'une usurière juive. Dans son domaine de Pontchartrain, — où le domestique chargé de la fonction unique d'ouvrir et de fermer les cent cinquante fenêtres du château commençait sa journée à six heures du matin et la terminait à minuit, — il en mourut de reste, — le parc était l'enfer dantesque de ses jardiniers. Ils étaient taxés à cinquante centimes par feuille morte trouvée dans les allées. Elle recueillait l'amende elle-même, en peignoir, dès l'aube. Vous voyez ce travail, l'automne !

Les gens d'esprit et d'affaires qui hantaient chez elle, résolurent de venger les pauvres diables et, comme ils en cherchaient le moyen, Adolphe Gaiffe le trouva. Il paria qu'il « l'aurait à l'œil ». C'était la quadrature du cercle, ni plus ni moins. Mais outre qu'il était beau comme Antinoüs, il avait la joie inventive des bons drilles gaulois et ne s'endormait pas sans avoir relu son conte de La Fontaine.

— Soit, je veux bien, lui dit-elle, et pour une fois, n'est-ce pas, quoique mes principes me l'interdisent. — Oh ! en ami ? souriait-il, en simple ami, sur le sopha de Crébillon. — Oui, vous êtes pauvre, je le sais, et l'on m'accuse d'être froide. — Marmoréenne seulement. — Eh ! bien, voyons, venez avec douze billets de mille, est-ce trop, douze ? — C'est pour rien, merci.

Le lendemain il se présenta, et, jetant les douze papiers soleil sur le guéridon : — Vous me traitez en

poète. Comptez, avant. — Non, pendant, fit-elle.

Il y avait une bougie rose près de l'autel. Elle prit le premier billet de la liasse et languissamment, du bout des doigts l'approcha de la flamme. — Ne perdez pas de temps, cher ami, au douzième tout sera fini. Rien ne va plus vite que le feu. Voyez du reste. — Et le bank-note flamba.

Au onzième, le sopha de Crébillon n'avait plus rien à raconter.

— Il en reste un, cocoriqua le vainqueur. — Oui, mais c'est trop ou trop peu. — Non, dit Gaiffe, il est faux, comme les onze autres, mais quel chef-d'œuvre de gravure !

Les jardiniers étaient vengés.

Je vous ai dit qu'on ne sait où se trouvent les restes de la Païva, et l'on se demandait ce que le diable lui-même en avait bien pu faire. J'ai eu d'une personne digne de foi le mot de l'énigme. Si vous aimez le macabre en voici de première qualité. Ah ! quels philtres elles vous versent ces sorcières de l'amour maudit !

Le témoin dont je vous parle voyageait en Allemagne lorsque le prince impérial, devenu veuf de sa chère septuagénaire, se vit contraint, par ordre, de se remarier. On ne badine pas avec la famille sous la tente prolifique et patriarcale des Hohenzollern ; les troupeaux d'Abraham sont nombreux, et il faut pour tous et chacun des pasteurs aux houlettes pangermaniques.

Adonc celui de l'Alsace-Lorraine, plus occupé, semble-t-il, de germanisation que de germination, avait été invité à se pourvoir. Il se pourvut. La jeune

femme qu'il mena à l'autel était charmante et riche de tous les attraits désirables, beauté, naissance, fortune et elle fleurissait sa vingtième année. Leur lune de miel s'encadra dans l'un de ces domaines seigneuriaux dont le mari est le burgrave héréditaire et féodal encore.

— Tout ici est à vous, princesse, et pour vous et je n'y mets qu'une seule réserve. Il y a sur ce palier une chambre dont je vous prie de me laisser la jouissance exclusive. Si vous en voulez la clef, la voici, mais ne vous en servez pas, dans votre intérêt même et surtout par amitié pour moi.

— Êtes-vous Barbebleue, monseigneur?

— Non, avait-il souri, mais, si douce que soit notre union, elle a été précédée d'un passé et j'ai vécu avant de vous donner ma vie.

— Gardez votre clef, avait-elle dit, votre chambre et votre passé. Le présent suffit à mon rêve.

Elle avait tenu parole. A certaines heures, d'ailleurs irrégulières, il entrait dans la chambre, s'y enfermait, et quand il en sortait, il sautait à cheval et s'enfonçait à bride abattue dans les bois comme un ulhan de ballade.

Un soir après une de ces courses inexplicables, il trouve tous ses gens bouleversés et courant de ci de là, avec des torches, des caves aux combles du château. Plus de princesse. Depuis midi elle a disparu, sans qu'elle ait pu quitter ses appartements, et l'on n'en voit traces nulle part.

— Allez, fait le maître, les levres tremblantes, je sais où elle est.

Il vient de se souvenir qu'il a laissé distraitement la clef de la porte dans la serrure. Et il y va droit et

d'un bond. La jeune femme gisait évanouie sur le plancher, les cheveux hérissés et les yeux fendus d'horreur. Elle avait vu !

Or ce qu'elle avait vu c'était ceci :

Dans un cercueil de cristal un cadavre de vieille dansait, comme à la cour de Portugal.

Il n'avait pu se séparer d'elle. Il l'aimait par delà la mort. Il la conservait dans l'alcool.

On se demande pourquoi il y a des honnêtes femmes.

II

MADAME MUSARD

Et d'abord, en était-ce une ?

Si l'on disait : la Païva, on n'a jamais dit : la Musard. Il y a une nuance, et que, vous voyez, je respecte encore. Je m'en expliquerai d'ailleurs en terminant. Donc, on l'appelait Mme Musard, du nom de son... comment dire ?... cohabitateur, le fils de ce Musard qui avait battu la mesure au grand bal des chicards et des lorettes de Gavarni. Elle avait pris son nom, ou plutôt, elle l'avait pris avec son nom, et il s'était laissé faire parce qu'il l'aimait. Dieu le veut !

Ceux qui pourraient encore lapider sa mémoire des petits cailloux de la haute morale sont morts, les lèvres closes en bons chevaliers « d'honnestes dames ». Ce que je sais d'elle n'est ni plus ni moins que ce que j'en savais lorsque, en janvier 1876, Charles Chaplin, le « peintre de la vie des seins », me conduisit chez elle pour me montrer les décorations dont il avait orné son hôtel. Charles Chaplin, quoiqu'il fût tout

simplement des Andelys (Eure), affectait des manières anglaises et brummelliques, à cause de ses élèves mondaines, et on ne pouvait lui faire de plus vif plaisir que de lui donner du sir Tcharles Tchapline. Or, aux questions que je lui posais en chemin « pour ne pas commettre de gaffes », il ne me répondait que par petites phrases elliptiques où le cant le plus britannique s'alliait à la charge d'atelier la plus gallicane. — « Ne lui parlez pas des Pays-Bas. » Ou bien : « Ne lui demandez pas d'orange. » Soit encore : « Ne vantez pas l'éclairage au pétrole. »

Et, sans être Edgar Poë ou le dernier des Mohicans, je reconstituais à peu près le roman. Le roi des Pays-Bas était Guillaume d'Orange, le troisième, et l'éclairage au pétrole imageait par une expression d'argot boulevardier l'origine de la fortune de sa maîtresse.

— Yes, fit Tcharles Tchapline, ça y est.

En dehors de cette liaison néerlandaise, que le Lindor royal avait rompue et soldée par le don à l'envolée d'une liasse d'actions libérées de mines de naphte, la chronique ne contait rien d'extra-moral ou d'extra-légal sur la millionnaire, et ce n'était vraiment pas sa faute, même en Bourse, si, pendant qu'elle fuyait de La Haye avec, dans son réticule, ce paquet de monnaie de singe, toute l'Europe s'était mise à s'éclairer au pétrole, et l'Amérique aussi, dans les palais et les chaumières.

Rentrée à Paris, elle avait pris Musard, et c'était tout. Il était son dernier geste, le geste du repos.

Voici, mise au point de toilette, ma notation sur cette visite.

I

Elle est de moyenne taille, assez mal faite, comme idole de bois ou sainte de niche, éphébique, mince pourtant et souple, une Parisienne, peut-être, mais de race, non.

Borgne, ou quasi, de l'œil gauche, presque clos, masqué par une mèche qui voudrait être folle et qui est triste comme une branche de saule pleureur. Mais quelle expression de volonté impérieuse, même dans la partie enténébrée du visage ! Elle « n'a pas froid aux yeux », fût-ce à l'œil mort, celle-là, et son regard est celui des écuyères de haute école, fixe sur l'obstacle.

De sa beauté fameuse (Chaplin dixit), il demeure un ovale très pur et des traits plus fins que le corps. La chevelure châtain-clair, crépelée, ondule en cascatelle jusqu'au milieu du dos, « à la petite fille ». La coquetterie suprême est là, évidemment. Allons-y de la haute galanterie française ! Elle me remercie de mes compliments Je suis artiste. Oh ! pas capillaire, madame. — Et tout de suite, elle me parle de l'honneur de sa toison. Elle me dit ses inventions personnelles pour en attiser le lustre et en vivifier les racines.

— Mon secret est bien simple, allez, c'est la glycérine, oui, monsieur, mais la glycérine nature, pure et sans parfums.

Ce secret, elle me le donne, comme elle l'a donné à Musard, qui s'en trouve bien, plus que bien. Du reste, je vais le voir.

La glycérine donc, et inodore. Elle évoque en moi

le souvenir antédiluvien de la moelle de bœuf en pommade, en qui ma grand'mère avait foi. La langue me démange de le lui dire, mais je la tourne sept fois, et je l'avale.

Elle est habillée d'une robe de faille montante, noire et quakeresse, que sangle une écharpe de satin rose vif, pivoine, qui flotte derrière elle, comme les cheveux au vent, toujours « à la petite fille ». On cherche le cerceau d'instinct, car l'attribut manque au keepsake. Oui, je comprends, parbleu ! Rajeunir, et jusqu'à l'enfance ! Si on pouvait ! Vole, vole, écharpe rose. Aucun bijou. Je me figure que c'est par politesse. Pas même ce minimun, la perle à l'oreille. Chaplin a dû lui dire que je suis aussi poète. Elle m'épargne. Très touché.

Les mains sont belles, un peu noueuses, la droite comme la gauche, celle de Hollande, et l'autre, la musarde. Elle n'avait pas besoin de me dire que son manicure sortait d'ici à l'instant même, et qu'à quatre heures, elle devait aller chez son dentiste. Tout ça se voit quand on regarde. Moi, je ne pense qu'à l'oculiste. Elle aussi, mais elle n'en souffle mot, de l'oculiste. S'illusionne-t-elle sur la branche de saule ?

II

Or le voici : Il.

— Mon mari, sonne-t-elle du ton d'un chambellan de palais qui annonce : le Roi !

Je crois voir ce chambellan lui-même. Pour initié au secret de la glycérine, il l'est jusqu'au fond du mystère. Pas un poil qui s'isole. Toutes les tempêtes

peuvent souffler sur cette boule de gomme elles ne peuvent que s'y mirer. Le reste à l'avenant, la correction dans toute son épouvante, un rêve de tailleur, idéal, s'il ne bougeait pas. Quel dommage, il bouge, et même il parle.

— Le beau temps pour la saison, dit-il à Chaplin, en lui désignant le jour de la fenêtre, et quelle douce lumière *écrue* !

Chaplin reste imperturbable. Goddam !

L'autre rit et sautille, content d'avoir placé son terme peintre.

Oui, chambellan, c'est bien cela, valet de chambre étant familier, premier larbin, non, je cherche... larbin d'honneur, voilà le mot. Du reste il ne paraît commander qu'aux écuries. Attelages et chevaux. Sa partie. Il s'en excuse bêtement auprès du critique d'art distingué que je suis. Je lui pardonne. — A chacun sa spécialité, dis-je, plus bêtement encore.

Ici l'anecdote qu'on m'a contée. Le voir c'est y croire; elle ressemble. Lorsque, fortune faite, et en un jour, elle résolut de s'installer princièrement, front à Paris, comme Aspasie dans Athènes, elle apprit que lord Pembroke se séparait de sa merveilleuse écurie, trente chevaux de course et de trait, tous de luxe. Elle mande le cocher du grand seigneur anglais pour en traiter, sans omettre de s'appuyer de la présence de son mari, sportsman éminent et maquignon infaillible.

— Entendu, dit l'automédon, je passe à votre service, mais avec les trente bêtes, sans une de moins, je les veux toutes, nous nous aimons. Restent les conditions. Il y en a trois. — Qui sont ? — Madame ne mettra pas le pied dans mon écurie. — C'est dit. —

Madame sortira tous les jours pour la santé de mes chevaux. — Soit, et la troisième ? — Voici, je conduirai Madame quand elle voudra, où elle voudra, mais Monsieur, ça, jamais, même avec elle !

Et il but l'affront, car elle voulait ce cocher de lord Pembroke et il l'aimait jusqu'à la lie, sa borgne ! Pendant six ans il n'est sorti qu'en fiacre.

III

Il l'aime encore de même, pas le moindre doute à cet égard. Il ne la lâche pas des yeux. Il fait ses gestes, et il l'appelle : Bébé, sans pudeur, devant nous, à alcôve grande ouverte. C'est ça qui est *écru*, Lustucru ! Bébé ! Elle ! Babébibobu, ous' qu'est mon filet à papillons ?...

IV

En fait de salles à manger j'ai vu de moins mornes réfectoires. Elle est en chêne, comme bureau de notaire, encombrée de bibelots disparates, ferraille d'art, où nul goût de curiosité ne s'atteste. Le plafond est de Chaplin. Il ne s'y est pas flanqué un torticolis. Quelques culs nuds d'école y cupidonnent, boursouflés et d'un ton pleutre. Mais au-dessus de la cheminée rayonne sa « Jeune fille à la tourterelle », un vrai bijou de coloris, et la revanche sur le plafond est prise.

Il m'apprend que c'est sur ce tableau que Théophile Gautier l'a appelé : Courbet de la grâce. J'ai d'ailleurs débuté, nous dit-il, par des cochons

roses. —Aoh, shocking, Tcharles. Mais je suis seul à rire dans ce capharnaüm aux lambris de chêne tabellionesques,

Service en vaisselle plate. Tu penses! Au dessert il fait place à un autre en saxe ajouré et dentelé dont je me contenterais pour ma vitrine. Deux carafes de vin, rouge ou blanc, aux choix, sans plus, nuls tous les deux. L'antiquité avait l'amphore, nous avons le litre, a dit Jules Vallès. Huître, côtelettes, tête de veau sans glycérine, asperges de conserve, foie gras, deux fromages, chester en pain, camembert en boîte. — Point de hollande, naturellement, et parmi les fruits, nulle orange. Je l'eusse parié! Mais à la fin du repas on apporte à l'hôtesse une coupe particulière, pleine d'un chypre parfumé qu'elle lampe d'un trait, sans en offrir à ses convives. Et le mari pique un fard. Voilà sa vie, au pauvre bougre!

VI

Elle est américaine. Mes compliments. Mais comment ne l'ai-je pas deviné plus tôt? Il est vrai qu'elle s'est tenue tout le repas sur la réserve, voire sur la défensive. Quelques monosyllabes dans le crachoir du cohabitateur. Mon nez l'inquiète, avec sa pointe. Je le mets de face tant que je peux. Le flegme de Chaplin m'ébahit. On dirait Wellington à Waterloo devant Cambronne, tel du moins qu'on se le figure, car le cohabitateur empile les âneries d'art. Est-ce là vraiment le fils de ce prodigieux Musard qui, bien avant Offenbach, mena la bacchanale ensorcelée de la Nuit parisienne?

Elle a lu dans mon « espatement », et sans transition, brusque, elle rompt les chiens — Ah ! monsieur Tchapline, qu'il est incommode de faire le bien! Toujours l'ingratitude. Je n'ose plus donner à personne.

Comme je la sais d'une parcimonie shylockienne, et telle, dit la chronique, qu'elle descend elle-même, le matin, mesurer son lait à la jarre de la laitière, de peur que son portier lui en vole, le coup de la charité fuse et fait long feu. — Qui donne aux pauvres prête à Dieu, fais-je. — Oh ! charmant proverbe ! exclama-t-elle. — Il n'est pas de moi, il est de Victor Hugo. — Le poète ? demande-t-il.

VII

Cette femme forte se signe par un geste caractéristique. Elle appuie les mots d'une détente de l'avant-bras qui vous casse aux dents toute réplique. Ça s'ouvre du coude à la saignée et ça tombe comme un fléau à battre le grain, sans rebondir. « Madame Polichinelle despote », pantomime à faire. Dans le guignol conjugal Alfred (c'est Alfred) ne doit pas récalcitrer. Je lui devine des bleus à l'occiput et au sinciput aussi, sous la glycérine.

Au bout de la barre de fer se crispe une main d'acier, de Tolède peut-être, mais d'acier où l'art de Desbarolles lit sans loupe : énergie, tenacité, prise. La manucure y perdra ses onguents, c'est la patte des serripèdes.

Elle est toute en soubresauts. Caboche de femme en somme, tourmentée par le spectre de l'irrégularité, l'angoisse de la cécité menaçante, la satiété des fleurs

du mal, elle se heurte à tous les angles et s'y cabre. Élans subits, caprices violents, détractions de volonté, détresse de l'âme. Le noyé sur l'épave dans la mer sociale.

Mes compliments sur sa chevelure ondoyante la hantent. Elle veut son portrait par Chaplin tout de suite. Elle a ici tout ce qu'il faut pour peindre, couleurs, brosses et chevalet. Elle posera telle qu'elle, en cheveux, sans bijoux, avec l'écharpe rose. — C'est pour l'Amérique, dit-elle.

Pourquoi : pour l'Amérique ? Je regarde Chaplin qui regarde le cohabitateur, qui lève les épaules et soupire. Il sait. Je crois comprendre. Connais-tu le pays ? Bébé regrette sa patrie. Il y a là-bas des camarades d'avenue qui la croient finie et enterrée. Elles la verront en petite fille, d'après nature. — Vous lui devez du Reynolds ! glissai-je à Chaplin. — Du Gainsborough suffira, grommelle le pince-sans-rire.

VIII

La légende asphaltique veut qu'elle ait toujours, en façon de bracelets, des vipères enroulées aux poignets, vivantes. Je ne lui en vois point cependant. Elles ont dû lui remonter dans le cœur puisqu'elle est jalouse.

Elle est jalouse, funestement. De qui ? De lui. Ah ! nom de... Zeus ! On ne s'embête pas une minute dans cet intérieur contemporain.

Alfred patachonne. C'est historique. Il fait dans la chorégraphie nationale. Pli d'éducation. Son nom l'emporte. Il n'a que quarante-huit ans du reste étant

de 1828, et s'il l'aime, ce qui n'est pas douteux, il y a l'hygiène, dont Platon ne parle pas assez dans sa République. Enfin le petit palais est sombre avec ses rideaux tirés, tout le temps, contre le jour d'où vient la joie. Elle est jalouse et elle s'adorne de vipères métaphoriques.

L'abîme du sexe est sans fond.

IX

Et dévote.

J'en ai eu la preuve dans sa chambre à coucher qu'Alfred, à toute force, a voulu me montrer, malgré ma résistance désespérée. Il m'aurait boxé.

Il y a deux lits. Ils sont tous les deux en bois d'ébène incrusté de porcelaines peintes et couverts de soie noire brodée au chiffre du ménage avec ornements de pourpre et d'or. Du saxe, du saxe et du saxe. Du Chaplin, du Chaplin, du Chaplin, toute « la vie des seins » et jusque sur les petites portes du petit meuble où l'on souffle la chandelle.

Mais au-dessus du sien, à elle, deux anges gardiens, énormes, d'une peinture atroce, se penchent bénévoles, et président à ses rêves, quels qu'ils soient. Et des crucifix de toutes parts, en ivoire, en bronze, en stuc, en bois, en pain d'épice peut-être, et encore aux quatre angles, bénitiers sur bénitiers où les buis se fanent et se dessèchent.

J'allais oublier le prie-Dieu, au pied du lit, comme à l'Escurial. Je vous le dis en vérité, ce dormoir est abominable. Il l'est par le pèle-mèle effarant d'icones religieuses, de mythologies clodionesques, de faïences

bocagères, de coquilles d'eau lustrale, de tables de nuit illustrées, de séraphins en vadrouille, de tout ce venusberg enfin, où la couleur funèbre des tentures de lit évoque l'idée de messe noire.

Elle est dévote.

X

Des mots qui font trou dans cette obscurité d'âme, des mots pour psychologues.

Il parle de la poésie du Bois de Boulogne. Chaplin fait chorus. — Étonnante, tonnante, nante! Il doit penser à sa commande. — Oui, repart le conjoint. le matin, tenez, le Bois est délicieux... Les aubépines! Elles y sont plus grandes que n'importe où. Vous aimez le Bois, n'est-ce pas, Bébé?

— A cheval, oui, cravache-t-elle, du ton de Thalestris, reine de celles qui n'ont qu'un sein.

XI

Le salon. C'est Chaplin qui m'y mène, car c'est là qu'il triomphe, le bel artiste. Il est le Boucher de cette Pompadour.

Un grand plafond, d'une ravissante fantaisie décorative. Des « belles-jardinières » mêlent des fleurs et composent des bouquets divers en des attitudes gracieuses. Des mains de l'une d'elles une guirlande de roses s'échappe et s'enroule, comme tressée par la brise, autour de la tige du lustre. Quelle tapisserie exquise, à la française, rendrait cette composition en textrine et comment se fait-il que les Gobelins en

oublient l'auteur? Deux trumeaux d'entre-portes et des dessus de portes, complètent la décoration et y célèbrent la Musique, la Peinture et la Poésie. Je n'y vois aucun inconvénient, mais ça peut durer longtemps comme ça. Si j'avais autant de pièces de cent sous que j'en ai vu, des Polymnie, des Euterpe et des Erato, blondes, brunes et rousses, je rendrais ma férule au gouvernement et je m'en irais, comme Horace, planter mes choux à Tivoli.

A la suite du grand, un petit salon, pour mémoire. Chaplin m'en tire les rideaux roses. Autre plafond du même au même. Une jeune fille obsédée par des amours se défend de leurs mauvais conseils et leur montre, sur la cheminée, le portrait en pied de la dame de ces lieux. Il est morne de ton et puritain d'aspect, il a noirci d'ailleurs et il joue les portraits de famille. — Voilà où cela mène, semble-t-elle dire aux angelots perfides.

Il ressort de ce document grave, qu'elle a dû être impeccablement jolie, de cette beauté américaine, plus symétrique encore que l'anglaise, et où le compas n'a rien à rectifier. Mais l'œil latin ne se contente pas de cette performance, si académique soit-elle, et le modèle typique de notre race en veut à la fois plus et moins que le gabarit féminin de la Vénus sportive. Je ne sais de qui est ce portrait officiel, j'ai oublié d'en relever la signature; mais il y a de l'Institut dans l'affaire.

XII

Diable! Je n'ai plus envie de rire.

Devant ladite cheminée, dont la garniture est do-

rée, s'ouvre un paravent treillagé où s'entrelacent des fleurs artificielles, et là, sur un chevalet, il y a une petite toile. On y voit une jeune mère jouant avec son enfant, dans la manière hollandaise. — Chut, fait Chaplin, l'index sur les lèvres, c'est d'elle. — Une mère et son enfant ? Ah ! mon Dieu, est-ce que ?... — Oui.

Et je m'émeus. C'est de la douleur, ça, de la vraie, de l'inconsolable. — Bourgeois, me jette l'artiste en me serrant la main.

XIII

Eh ! bien l'habitacle est morose. Ces salons somptueux sentent l'inhabité. Ils n'ont pas la vie des choses. On y marche sur l'orteil comme dans une crypte. Hôtel du spleen, orné de glaces.

Que n'a-t-elle pas fait pourtant pour l'animer, elle aussi, comme l'autre, la grande parvenue des Champs-Élysées, y attirer des amis, des obligés, des parasites même. Pas chat ni chatte ! C'est le chiendent de la gloire dans la partie. Deux salons, dix salons, pas de salon. Elle exhiba une « générale Chapelier » dont l'illustre mari « n'avait pu venir ce soir ». Vaine amorce. Le cohabitateur lui-même ne lui ramenait que sa boule de gomme, et les bougies brûlaient à cire perdue dans les candélabres endormis. A trois heures du matin elle les éteignait avec rage, flanquait la générale à la porte, étendait l'avant-bras sur l'occiput ou le sinciput du mari le plus inutile qui fût jamais et courait demander aux anges gardiens à quoi sert d'être riche et dévote. Ils le lui dirent sans doute, car

elle ne reçoit plus personne, et ce n'est pas drôle pour Tcharles Tchapline qui a là vingt des meilleures pièces de son œuvre.

XIV

Le fumoir est au premier étage. On y accède par un escalier d'art, je veux dire tapissé de toiles dûment signées Diaz, Ziem, Daubigny et Chaplin bien entendu. Se pourrait-il qu'il en fût autrement? C'est ici le Chaplin-house. Elle a dû être son élève. J'en jurerais sur l'étude de fleurs qu'elle a mêlée à ces morceaux de maîtres. La légende veut que ce soit à peindre ce tableau qu'elle ait peu après perdu la vue. J'aimerais mieux croire que ce fût à pleurer devant l'autre, la mère et l'enfant, la malheureuse créature de Dieu.

Je note au bas de la rampe une Vénus de Médicis en marbre, grandeur de l'original même de Cléomène à Florence. Elle a acheté cette relique pour quinze louis à un praticien italien dans la débine, et elle s'en vante. — Une occasion! — Pas pour le praticien? — Coup d'œil dur.

Pas vilain du tout, ce fumoir, qui est aussi un « rêvoir ». Fumer, rêver, dormir. Le buen-retiro est propice et confortable, avec son divan oriental, son grand Erard incrusté d'ivoire et ses bibliothèques basses où s'alignent des romans américains reliés d'or. C'est ici qu'elle tue le temps qui la tue et que le duel a lieu aux heures lentes. Elle me montre encore quelques tableautins inachevés, qu'elle ne reprendra plus jamais et qu'elle léguera à quelques amis en

souvenir d'elle. Je feins de les regarder et c'est elle que je regarde. Devine-t-elle que j'échappe à sa force d'attraction sèche ? Son œil, à la fois inquiet et investigateur, darde son rais sur mon sacré nez en pointe, mon nez de titi au paradis, qui résiste au magnétisme et pivote comme girouette en brise. Décidément nous ne nous accrochons guère l'un ni l'autre. Mon esthétique se cramponne au vieux jeu de Praxitèle et de Cléomène, à la Cypris ronde-bosse, comme dit Aristide Froissard, celle, par exemple, de l'escalier du praticien aux quinze louis. Non, madame, je ne bande pas mon luth pour l'étalon transatlantique. Elle lâche mon nez et se retire.

Shake hand — de tenailles. — Je crois que nous ne nous reverrons pas beaucoup en ce vieux monde.

XV

Chaplin l'accompagne et il me laisse — fumisme violent — avec le cohabitateur. Je n'ai pas à le regretter.

Quand on en tient un, on l'étudie. Si nous l'avions connu, Armand Silvestre et moi, lorsque nous modelâmes notre *Ange Bosani* au Vaudeville, ce document humain eût peut-être été définitif. On n'ose pas les rêver. Il y faut le modèle vivant. Qu'est-ce que Balzac auprès de la nature ? Voici ma notation facétieuse.

Pour me donner le temps de savourer le cigare kilométrique qu'il m'a choisi lui-même, il m'entretretient de l'Italie, qui est vraiment la terre des arts. — Comme la rue Saint-André, pontifié-je. — Com-

ment, quoi ? — Oui, la rue Saint-André-des-Arts ! Loin de le dérider, cette calembredaine d'atelier le gourme. Il la rumine, tête basse, profondément. Je sens qu'il me la chipe et qu'il la replacera. C'est pour le cigare de sept lieues.

En Italie ses préférences restent à Raphaël. Quelle ligne, quelle couleur ! On est injuste pour Raphaël, comme pour notre Bouguereau, en France, d'ailleurs. Bouguereau dessine. Ce qui l'étonne c'est ce surnom de : forte narine qu'on colle à sa maîtresse, car elle l'a plutôt menue : — Qui ? la maîtresse de Bouguereau ? — Non, de Raphaël.

Qu'est-ce qu'il dit ? Veut-il parler de la Fornarine ? Ce n'est pas possible. J'y suis, c'est ce farceur de Chaplin qui l'éduque en art, lui aussi comme elle. Ah ! l'animal ! On prévient, que diable !

Je jette le cigare pour m'enfuir.

— Oh ! vous ne vous en irez pas sans voir mon aquarium !

Son aquarium ! Il en a un. Serait-ce un brave ?

Je m'excuse. Je ne distingue pas un goujon d'une baleine, parole d'honneur. Et puis je suis attendu au *Journal Officiel* pour un article... sur Rembrandt.

— Rembrandt... le clair-obscur... les bruns dorés... quel alchimiste, clame-t-il, jacquot de Chaplin, sur son perchoir.

Attends, toi, mon bonhomme ! De ta suite j'en suis, Tcharles !

— Vous savez qu'on vient de découvrir son procédé, lui dis-je, on a analysé les bruns dorés de l'alchimiste. Le secret est très simple. Rembrandt se servait d'huile de hareng saur !

— Tout s'explique, fait-il, et il s'assimile le document.

Elle l'a bien choisi, son conjoint.

XVI

Pas mèche d'éviter le coup des écuries. Elles sont fameuses, à juste titre, et il y triomphe. Là il est chez lui à l'aise, heureux, libre, il vit. Il est probable qu'il s'est débarrassé du cocher de Lord Pembroke qui refusait de l'y admettre.

Il y a une salle aux harnais tout à fait extraordinaire, digne d'un musée de chevalerie. Toutes les selles connues ou à connaître, tous les fouets, cravaches et chambrières, soit pour elle, soit pour lui, ou le grand turc, tous les mors, toutes les œillères, brides, arçons, étriers, éperons, etc., de Nemrod jusqu'à Mac-Mahon, classés, numérotés, étiquetés, luisants, sans un grain de poussière, un paradis de bourrelier. L'odeur du tan vous prend à la gorge, benjoin du temple.

Dans une longue vitrine, alignés en un ordre admirable, les pompons pour oreillères, rubans, fleurs artificielles, grelots d'or et d'argent, s'étalent comme des pièces d'orfèvrerie, des émaux ou des intailles.

Il me montre un harnachement à torsades d'argent et un fouet-trompe unique au monde. Je lui avoue mon incompétence. Marier une trompe à un fouet, c'est une idée de fabuliste. « Un fouet adorait une trompe. »... Mais à la pratique qu'est-ce que leur union peut rendre ? Je n'arrive pas à l'imaginer, non

plus que la tête du Vaucanson à qui l'on doit l'alliance instrumentale. Qui est ce dolicocéphale? — C'est moi, salue-t-il. — Où s'arrêtera le génie de l'homme, mais l'avenir de l'hippisme m'apparaît sans bornes.

La Perse et les Indes ont dallé ce temple du cuir ouvragé et de la cordellerie fine de leurs plus riches tapis de prières. Palefrois et destriers foulent des versets du Coran.

Mais voici un livre d'or. Il se compose d'icones photographiques des illustrations, chevalines et sportives, du siècle de Cora Pearl. Il y a la sienne, dans la section des grands automédons. On l'y voit conduisant un landau dans le stade. Grands dieux, quelle correctitude ! J'en crée le mot, faute d'un plus juste. Je cherche un compliment. Il ne me vient que du Pindare.

C'est d'ailleurs le seul portrait que le cohabitateur ait dans la cohabitation, à l'écurie. Bébé est féroce. Par les anges gardiens de l'autel conjugal, la gloire de ce prince consort se réduit au minimum de majesté !

Aux murs de cette salle cathédralesque des cloches d'argent massif. Il les collectionne. Il les ramasse en Suisse au col des vaches. Il en a lancé la mode. Je ne me charge pas de dire quel est le ranz qu'elles tintinnabulent.

Il me traîne à la remise. Elle est comble de voitures, une trentaine au moins, de tout attelage. Je lui demande la permission de les admirer d'ensemble et sans préférence. — Il y faudrait un jury d'exposition universelle et je ne suis qu'un homme ! — Toutefois à sa prière je me recueille devant un traîneau « ayant appartenu à l'Impératrice ». — Il mériterait

d'avoir appartenu à Sémiramis. Je ne trouve pas mieux à vous dire. — Il me confie qu'on attendait la première gelée pour l'inaugurer autour du Lac. Mais il n'a pas gelé cet hiver à Paris, soupire-t-il, et je lui offre mes condoléances. — Espérons que l'année prochaine !... — Oui, les années se suivent et ne se ressemblent pas. — A qui le dites-vous ! — Je deviens stupide.

Il en profite pour me présenter à ses chevaux — Aimez-vous les chevaux ? — Vous le demandez ! Un critique d'art ! — La vérité est qu'il y faudrait un porte-lyre. Ces boxes sont réellement superbes, avec leur propreté holl... j'allais gaffer. D'un côté les chevaux anglais, de l'autre, les chevaux français, car ils ne hennissent pas la même langue. Je relève des noms, Printemps, Jacks, Perfumer. Il y a là un horseman qui, toute la journée, les bouchonne et les bichonne. Il les adore. Mais il ne salue pas le maître, ni ses hôtes. Il les méprise. Il ressemble à Diomède, un hippollâtre grec, qui les nourrissait de chair humaine. Il y en a un, Perfumer, qui renifle déjà la glycérine. Chacun de ces boxes est une étable à la paille toujours fraîche où les rois mages peuvent venir .Les moineaux n'y trouveraient pas leur nourriture. Au centre, une vasque d'eau vive, montée sur granit rose, où s'incrustent en mosaïque des chasses au sanglier, au renard et au cerf, à tout enfin ce que ne protège pas la loi Grammont. Et là, point de Chaplin. Ouf ! ça repose tout de même.

Tout à coup il entre dans une fureur terrible. Un bec de gaz, oublié depuis la nuit, brûle encore en plein jour. On veut donc le ruiner à la longue. Personne ne bouge et il l'éteint lui-même.

Je saisis le joint pour m'esbigner à l'anglaise. Chaplin est parti sans m'attendre. Ah ! je la lui revaudrai, cette visite.

*
* *

Lorsque Mme Musard mourut, les formalités ordinaires qui constatent et authentiquent les décès nous révélèrent un cas psychologique dont le problème se pose encore aux scrutateurs de l'âme humaine. Ils n'étaient point mariés le moins du monde. Il l'avait laissée se camoufler de son nom honorable, célèbre même dans les arts, pour avoir le droit de la défendre et de l'aimer publiquement, mais il ne l'avait pas épousée. Il vivait volontairement, près de son aquarium, insensible au mépris universel, partagé avec elle, comme aux coups reçus sur l'occiput et le sinciput, et il ne put pas lui survivre. Inutile cohabitateur, il s'en alla lorsqu'il n'eut plus de boue à manger à ses pieds.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LES COMPAGNONS D'ARMES

ATAVISME

CHEZ VICTOR HUGO

GISELLE

TROIS MAITRES ÈS LETTRES

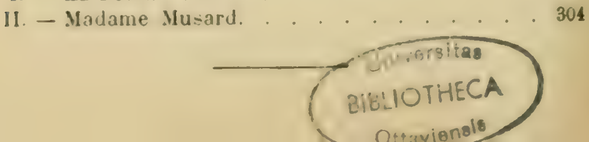
LE PARNASSE

CRITIQUE D'ART

LE BOULEVARD ET LES BOULEVARDIERS

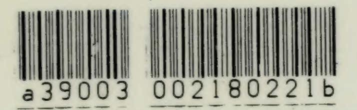
DEUX BEAUX PEINTRES

DEUX GRANDES HÉTAÏRES



3102. — TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie

I.
II
III


a39003 002180221b

5658. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.